Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/theatredefavarto08fava

COCHIN. INV.

CHEDEL. Sc.

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés juſqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME HUITIÉME.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.

LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ML
49
A2F3
t. 8

TABLE

Des PIECES *contenues dans ce huitieme Volume du Théâtre de la Foire.*

L'AMOUR IMPROMPTU, *Parodie de l'Acte d'Eglé.*

LES NYMPHES DE DIANE, *Opera-Comique, en un Acte.*

LE MARIAGE PAR ESCALADE, *Opera-Comique, à l'occasion de la prise de Mahon.*

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE, ou LE PETIT MAISTRE MALGRÉ LUI, *Opera-Comique.*

LA PARODIE AU PARNASSE, *Opera-Comique, en un Acte.*

LE RETOUR DE L'OPERA-COMIQUE, *en un Acte.*

LE DÉPART DE L'OPERA-COMIQUE, AVEC UN COMPLIMENT, *en un Acte.*

LA RESSOURCE DES THÉATRES, *Piece en un Acte.*

LE BAL BOURGEOIS, *Opera-Comique en un Acte.*

L'AMOUR

IMPROMTU,

PARODIE

DE L'ACTE D'EGLÉ

DANS LES TALENS LYRIQUES.

Repréſentée ſur le Théâtre de l'Opera-Comique, le 10. Juillet 1756.

Prix 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D C C L VI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

TONTON, jeune Bergere, *Mlle Prudhomme.*

SANSONNET, Amant de Tonton, *M. Laruette.*

NICOLAS, Paiſan, Amoureux de Tonton, *M. Deliſle.*

COLIN, Berger, jouant du flageolet, perſonnage muet.

UNE BERGERE, *Mlle Baptiſte.*

UNE DANSEUSE, Maîtreſſe de Tonton, *Mlle le Clerc.*

TROUPE DE BERGERS, Amants de Tonton.

TROUPE DE BERGERES.

La Scene ſe paſſe dans un hameau.

L'AMOUR

IMPROMPTU,

PARODIE

DE L'ACTE D'EGLÉ

DANS LES TALENS LYRIQUES.

SCENE PREMIERE.

SANSONNET, *seul.*

AIR. *La bonne aventure, ô gué.*

AH que de plaisirs j'aurai !
Je me les figure :
En ces lieux je charmerai
Quelque Créature.
Sansonnet dans un hameau
Vient chercher incognito
La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

AIR. *La Beſogne.*

Qui croiroit voir ſous ces habits
Un Maître à Chanter de Paris ?
Motus, je vois quelqu'un paroître
Ne nous faiſons pas reconnoître.

SCENE II.

NICOLAS, SANSONNET.

NICOLAS.

AIR. *Je vous la gringole.*

AMANS qui voulez dénicher,
Le cœur de votre Belle ;
Il faut la fuir & lui cacher
L'ardeur qu'on a pour elle.
Elle viendra vous chercher.
La maxime eſt nouvelle.

SANSONNET.

AIR. *Fanfare de Bourgogne.*

Quelle Fête ſe prépare
En ce beau jour parmi vous?

NICOLAS.

C'eſt que Tonton ſe déclare
Et prend enfin un époux.

Par une étrange imprudence ;
Dont je ſuis tout ſtupefait,
On fait la nôce d'avance,
Son choix n'eſt pas encor fait.

AIR. *Comment donc ce p'tit libertin, des Amours champêtres.*

En ſecret j'en ſommes épris ;
Et j'ons de quoi ly plaire :
Dans ma taille je ſis bien pris ;
Et ça fait que j'eſpere ;
Com' des Chevreaux,
Mes rivaux,
Autour d'elle
Danſont,
Bondiſſont,
Pour charmer la Belle ;
Mais j'obtiendrai du retour ;
Si Tonton, en ce jour
Veut ſe rendre aux talens de l'amour.

SANSONNET.

AIR. *Avec vous je veux m'unir.*

Etranger dans ce canton,
J'ignore quelle eſt Tonton.

NICOLAS.

Daignais donc m'entendre,
J'allons vous l'apprendre.

AIR. *Tant amoureuſement.*

C'eſt une jeune Bergere
A qui je voulons tous plaire ;
Et qui danſe inceſſamment,
Et tant amoureuſe,
Et qui ſaute inceſſamment,
Tant amoureuſement.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

Une Danſeuſe de nom
A pris ſoin de ce Tendron,
Et du bel art de la danſe
Ly montre la manigance.

AIR. *Ziſte, zeſte, voilà comme il faut.*

Depuis, cette jeune éleve,
Ne fait que cabrioler :
Quand je vois qu'elle s'enleve,
Je crois qu'elle va voler.
Et ziſte, zeſte, leſte, leſte, preſte,
Toujours le pied haut.
Tatigué qu'elle eſt légere,
Toujours prête à faire, lanlere,
Toujours prête à faire le ſaut !

AIR. *Le bon branle.*

Pour moi je grille dans ma peau ;
Drès que ſon jarrêt branle ;
Drès l'aurore autour de l'ormiau
Elle fait danſer le hamiau.

Tout chacun eſt en branle,
Toujours au ſon du chalumiau
Tonton mene le branle.

AIR. *Vantez-vous en.*

Sa Maîtreſſe qui n'eſt pas chiche,
Ly baille une dot aſſez riche,
Pour qu'elle prenne parmi nous
Un jeune époux,
Un bon époux.

SANSONNET.

Son choix va ſe fixer ſur vous.

NICOLAS.

Oui. Je n' la lairons pas en friche.

SANSONNET.

Elle vous aime ?

NICOLAS.

Apparemment :
Vantez-vous en.

AIR. *Tambour battant.*

Il eſt bien vrai que de ſon feu
Elle me fait encor myſtére ;
Mais palſanguene v'là le jeu.
Car lorſqu'on aime, il faut ſe taire.
Pour moi j' l'aimons d'un amour qu'eſt ſi diſcret,
Quelle ignore itou mon ſecret.

SANSONNET.

AIR. *La jeune Iſabelle.*

Ah ! tu me fais rire.
Pourquoi le dis-tu ?

NICOLAS.

Je ne le viens dire,
Qu'au premier venu.

SANSONNET.

Ta rare prudence,
Tes ſages amours
Auront récompenſe :
Attends la toujours.

NICOLAS.

AIR. *Le fameux Diogene.*

Il faut que je m'en aille,
Car je crois qu'il me raille :
Tout le monde a ce tic.

SANSONNET.

Ah ! que rien ne te choque ;
Si de toi je me mocque,
C'eſt d'après le public.

NICOLAS.

AIR. *Il faut l'envoyer à l'école.*

Tonton vient danſer en ces lieux ;

Cachons-ly toujours que je l'aime ;
Je dois même
Eviter de voir ſes beaux yeux.
De nous j'allons la rendre folle ;
Car ſans ly dire un mot, je ſors.

SANSONNET.

Le ſot corps,
Il faut l'envoyer à l'école.

SCENE III.

TONTON, SANSONNET, COLIN, *jouant du flageolet.*

TONTON entre en danſant au ſon du flageolet, pendant que SANSONNET chante les airs ſuivans.

SANSONNET.

AIR. *Au bord d'une Fontaine.*

O Dieux ! Dieux ! qu'elle eſt belle !
L'Amour la conduit,
Elle enchante & ſéduit ;
Mon cœur ſaute comme elle,
Mon ame s'enivre & la ſuit.
Quand d'une aîle légere,
Un vent badin aux champs ravit des fleurs ;

Telle eſt cette Bergere,
En voltigeant, elle enleve nos cœurs.

AIR. *Ah ! qu'elle eſt belle.*

Quitte la plaine,
Dieu des Zéphirs,
Joins ton haleine
A mes ſoupirs,
Vole & badine,
Entre ſes pas ;
Sa jambe fine
Pour mon cœur forme des lacs.

Quitte la plaine,
Dieu des Zéphirs,
Joins ton haleine
A mes ſoupirs.

Dieux ! elle ouvre
Vers moi ſes bras !
Je découvre....
Que d'appas !
Ah ! ſoufle encore,
Dieu des Zéphirs,
Mon œil dévore....
Sers mes deſirs.

A COLIN.

AIR. *Suivons, ſuivons l'Amour.*

Crois-tu qu'un Chalumeau puiſſe fixer ſon choix ;
Non, non, non c'eſt le ſon de ma voix.

AIR. *Et je l'ai pris pour mon Valet.*

Tu veux donc mon pauvre nigaud,
Avoir la préference ?
Tu n'as pas le talent qu'il faut
Pour bien guider ſa danſe.
Tu prétends être ſon Amant,
A cauſe de ton inſtrument ;
Tu n'es bon que pour ſon Valet,
A cauſe de ton flageolet.

TONTON danſe la repriſe du Rondeau ci-deſſus, & ſe rend à SANSONNET.

SANSONNET.

AIR. *Le ſeul Flageolet de Colin.*

Mais il briſe ſon Flageolet,
Il gémit, il ſoupire.
Ah ! ſi de ce petit Gingeolet
Tonton ne fait que rire,
Moi, qui chante en Roſſignolet,
Je ſçaurai bien la réduire.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Sans ſujet le benêt s'en va,
Quelle figure plate !
Je crois qu'on a fait venir-là,
Le Fluteur Automate.

TONTON.

AIR. *Oh, oh ! Ah, ah !*

Mon cœur eſt tout émû,

Ce Garçon me plaît fort,
A peine l'ai-je vû,
Hélas! c'eſt pis qu'un ſort,
Oh, oh! Ah, ah!
Eh, comment donc, pourquoi cela?

SANSONNET.

AIR. *Un Inconnu.*

Un Inconnu qui par hazard vous aime;
Apprend de vous qu'il peut être amoureux;
Sa flamme extrême,
Naît de vos yeux,
En vous voyant pourra-t-il être heureux?
De vous hélas! l'apprendra-t-il de même?

AIR. *Point de bruit, bouche cloſe.*

Répondez....

TONTON.

Je reſpire....
à part.
Que lui dire?

SANSONNET.

Je ſoupire.

TONTON.

Attendez.
Je reſpire....
à part.
Que lui dire?

SANSONNET.

Repondez.

TONTON.

Je me ſens
Eſſoufflée ;
Ses accens
M'ont troublée.
Avouerai-je que mon choix.....

SANSONNET.

Achevez....

TONTON.

Je perds la voix.
Quand l'Amant
Sçait nous plaire,
Pourquoi faire
La ſévére ?
Sottement
On différe ;
Le myſtere
Se dément.

AIR. *Ne v'la-t-il pas que j'aime ?*

Vos feux ſeront récompenſés.

SANSONNET.

Mon bonheur eſt extrême,

TONTON.

Cher Inconnu, vous paroiſſez,
Ne v'la-t'il pas que j'aime ?

SANSONNET.

AIR. *Par ma foi, l'eau me vient à la bouche.*

Quoi ! déja flatter mon eſpérance ?
Tonton ne ſçait pas faire languir.

TONTON.

Ah, j'ignore par quelle puiſſance ....
Mais mon cœur ne peut ſe retenir.

SANSONNET.

C'eſt un air qui ſe gagne en France !
Ici ma préſence
Produit cela.
Oui, c'eſt un effet de l'influence
Que j'apporte du grand Opera.

TONTON.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Vous m'aimez ?

SANSONNET.

Très-fort.

TONTON.

Sans façon,
Je vous aime auſſi tout de bon.

Je m'épargne la reſiſtance,
Et je me rends ſans biaiſer.

SANSONNET.

Les chaſtes Nymphes de la danſe
Ont coutume ainſi d'en uſer.

AIR. *Chapeau bordé, habit de Pinchina.*

Suivant l'uſage, finiſſons donc,
Belle Tonton,
Par un Duo
Vif & nouveau.
On attend cela.
C'eſt en ce ton-là, là, là, là, la;
Ajuſtons nos voix,
Une, deux, trois.

TONTON & SANSONNET.

AIR. *Nous nous marierons Dimanche.*

Vous & moi d'abord
Nous ſommes d'accord.

Tonton. Je ſuis d'humeur vive & franche,
Sanſonnet. J'aime une humeur vive & franche.

TONTON.

Vous m'avez plû,
Tout eſt conclu,
Je tranche.
Pour vous mon cœur.
Avec ardeur s'épanche,

TONTON. Mon cher Sanſonnet,
Vous êtes mon fait :
SANSONNET. Parbleu, Sanſonnet,
Eſt bien votre fait.

ENSEMBLE.

Nous nous marierons Dimanche.

TONTON.

AIR. *Des Triolets.*

Je n'aimerai jamais que vous.

SANSONNET.

C'eſt ainſi qu'Amour veut qu'on aime.

TONTON.

Et quand je ferai les yeux doux
A quelqu'autre, mon cher époux,
Je n'aimerai jamais que vous ;
Tonton ſera toujours la même.

SANSONNET.

Moi, je ne ſerai point jaloux.

TONTON.

C'eſt ainſi qu'Amour veut qu'on aime.

SCENE

SCENE IV.

TONTON, SANSONNET, NICOLAS

AUTRES AMANS DE TONTON.

ENTRÉE DES AMANS DE TONTON.

L'Orqueſtre joue l'Air : Eh, zing, zing, zing, Madame la mariée.

UNE BERGERE chante ſur le même air.

L'AMOUR qui regne dans nos bois,
Hymen, t'implore par nos voix,
Hymen charmant,
Confonds l'Epoux avec l'Amant;
Et qu'on ignore qui des deux
Peut nous faire un ſort plus heureux.

La Symphonie repete le refrein.

TONTON.

AIR. *M. l'Abbé où allez-vous?*

Pour l'amour nos hameaux ſont faits,
Et les Amants y ſont parfaits;
Ce n'eſt point pour la gloire.....

SANSONNET.

Hé bien ?

TONTON.

Qu'ils tentent la victoire :
Vous m'entendez bien.

Les Amants de Tonton danſent autour d'elle, elle danſe à ſon tour au milieu d'eux, & jette ſon mouchoir à Sanſonnet ; les autres ſe retirent furieux.

SANSONNET.

AIR. *A la façon de Barbari.*

Un Sultan jette le mouchoir
A l'objet qu'il préfere ;
Sur ce modele on nous fait voir
Une jeune Bergere.

NICOLAS.

Elle choiſit un inconnu,
Un premier venu ;
Qui l'auroit prévû ?

LA BERGERE.

Oui, Tonton fait un choix ici
Beribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

NICOLAS, *à Sanſonnet.*

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Je devrois bien d'un coup de poing

Rabattre ſa ſuffiſance ;
Mais morgué ne nous fâchons point;
Queuqu' jour j'aurons vengeance.
Avec c'te p'tit' perſonne là,
Qu'il aura bonne chance !
Pour nous elle a la, la, la, la,
Trop l'air à la danſe.

SANSONNET.

AIR. *Simonne, ma Simonne.*

Ceſſez, faquin, de m'inſulter,
Je dois éclater :
Ma conquête doit la flatter,
Et ſous cette figure
Eſt Sanſonnet, maître à chanter ;
Pour mieux dire, Mercure ?

AIR. *Une nuit ronflant à merveille.*

Pourquoi citer ici Mercure ?

SANSONNET.

Je l'ai nommé par aventure.

TONTON.

Parlons à propos de cela :
Mercure eſt Dieu de l'éloquence,
Et non du chant qu'on lui diſpenſe
Si largement à l'Opera.
Mercure a bien affaire là !

SANSONNET.

C'eſt le lieu de ſa réſidence,
Il domine le chant, la danſe :
Allez, Mercure en cet endroit
Eſt plus à propos qu'on ne croit.

TONTON.

AIR. *L'Amour comme Neptune.*

Venez Bergers, Bergeres,
Lieux communs d'Opera ;
Soyez conſtans, ſinceres
Autant qu'il vous plaira :
Inventez une Fête
Pour faire honneur à mon choix ;
Célébrez dans ces bois
Les amoureuſes loix,
Les plaiſirs qu'Amour m'apprête,
Ce que vos voix
On dit cent fois.

Danſe de Bergers & de Bergeres.

CHŒUR.

AIR. *J'ai du bon tabac dans ma tabatiere.*

D'un Maître à chanter Tonton eſt l'épouſe,
Chantons ſon bonheur.
Pour elle quel honneur !

SANSONNET.

Mes amis chantez tous en chœur,
Que Tonton a gagné mon cœur.

CHŒUR.

Ses Rivaux n'ont point une humeur jalouſe.
Chantons tous en chœur,
Que Tonton a ſon cœur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UNE DANSEUSE.

TONTON.

AIR. *Un ſaut, deux Sauts.*

J'APPERÇOIS une fringante maîtreſſe
Qui m'a rendu le jarret diſpos;
A mon hymen elle s'intéreſſe :
Faites-lui compliment en deux mots.
Elle vient fort à propos,
Pour faire avec nous un ſaut,
Deux ſauts, trois ſauts.

SANSONNET, *à la Danſeuſe.*

AIR. *Ah ! Philis, je vous vois, je vous aime.*

Faites, Madame,
Que ma jeune femme,
Sous votre auſpice entre au grand Opera.
Quelle commence
D'abord par la danſe,

A bien chanter, mon ſoin lui montrera:
Son chant, ſa danſe & cætera
Triple produit rapportera.
Faites, madame,
Que ma jeune femme,
Sous votre auſpice entre au grand Opera.

AIR. *Sur le pont d'Avignon.*

Vous verrez les Seigneurs les plus polis de France
Partager mes tranſports & ma reconnoiſſance.

La Danſeuſe fait un ſigne de conſentement, & prend Tonton pour danſer.

SANSONNET.

AIR. *Contre l'Amour jeunes Beautés.*

Chantez,
Sautez,
Jeunes Beautés,
Qui ſouhaitez
Faire votre fortune.
Tonton en va faire une:
De vos talens, jeunes Beautés,
Prudemment profitez.
Oui, tous les jours
Vous changerez d'atours,
Par le ſecours
Des talens de couliſſe:
Ne craignez rien, c'eſt un effet de l'art,
Si par hazard,
Tôt ou tard,
Le pied gliſſe.

On danſe.

UNE BERGERE.

AIR. *Tambourin de l'Opera.*

Prenez au village une Maîtreſſe,
On voit des attraits
Tels qu'ils ſont faits ;
Cupidon inſpire la tendreſſe,
A l'aſpect galant
D'un petit jupon blanc.

Le panier n'y fait point d'étalage,
Les cœurs n'y parlent que leur langage :
Sans myſtére,
La Bergere
Plaît, ſans chercher l'art de plaîre.
Prenez au village, &c.

On met à part
Sans nul égard,
Mouches & fard,
Monſtres de l'Art.
De l'eau dans ſa fraîcheur,
Chaque matin
Epanouit la fleur
D'un jeune tein.
Quelquefois le corſet
Sent la violette ou l'œillet ;
Mais jamais l'ambre ni le muſc
Ne parfumerent le buſc.
Prenez au village, &c.

Si l'on fait
Des ſoupirs,
C'eſt l'effet

Des plaiſirs.
L'amour naïf,
Enfant craintif,
D'un rien s'enfuit :
Le bruit
Lui nuit :

Il s'envole en ce ſéjour
Loin de la Cour ;
Il regne en paix
Dans nos boſquets ;
Points de caquets,
De fréluquets,
D'Abbés coquets,
Ici l'Amant
Va rondement.

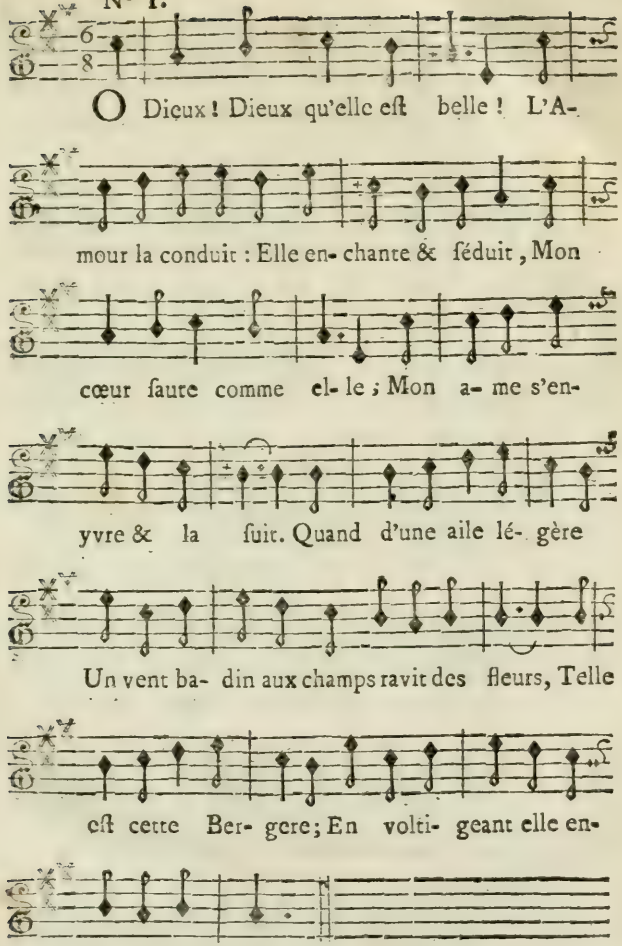
C'eſt dans ce canton
Que le garçon
Donne leçon ;
Mais un tendron
Né dans Paris,
Inſtruit ſes favoris.

Qu'ici le penchant
Soit trop puiſſant :
On ſuit le cours
De ſes amours ;
Mais à la ville on le prévient toujours.
Prenez au village, &c.

Contredanſe générale qui finit la Piéce.

FIN DE LA PARODIE.

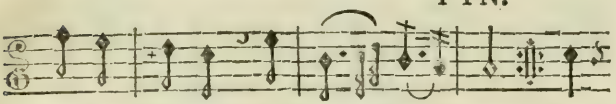
N° 1.


O Dieux ! Dieux qu'elle eſt belle ! L'A-
mour la conduit : Elle en- chante & ſéduit, Mon
cœur ſaute comme el- le ; Mon a- me s'en-
yvre & la ſuit. Quand d'une aile lé- gère
Un vent ba- din aux champs ravit des fleurs, Telle
eſt cette Ber- gere ; En volti- geant elle en-
le- ve nos cœurs.

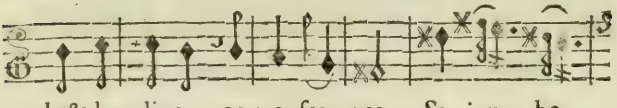
N° 2.

QUitte la plaine, Dieu des Zé- phirs, Joins

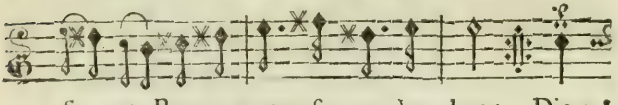
FIN.



ton ha- leine à mes sou- pirs: Vo-

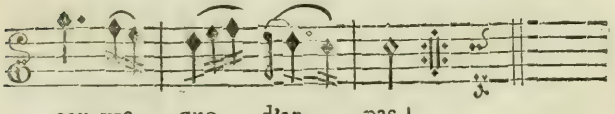


le & ba- dine en-tre ses pas, Sa jam- be



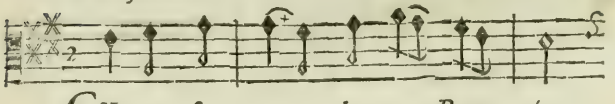
fi- ne Pour mon cœur for- me des lacs: Dieux!

elle ou-vre vers moi ses bras, Je de-

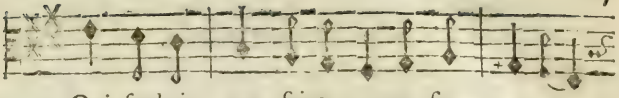


cou-vre... que d'ap- pas!

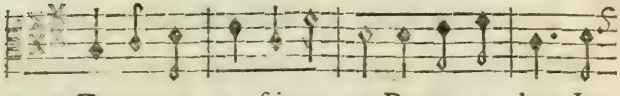
N° 3.



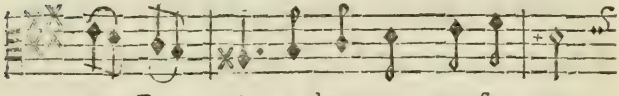
CHantez, sau- tez, jeu- nes Beau- tés,



Qui ſouhai- tez faire vo-tre for- tu-ne,



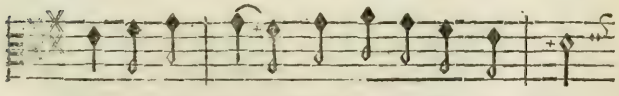
Tonton en va faire u- ne. De vos ta- lens, Jeu-



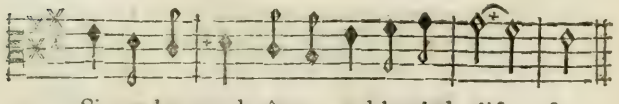
nes Beau- tés, prudemment pro-fi- tez,

Oui tous les jours vous change-rez d'a- tours,

Par le ſe- cours des Talens de cou- liſ-ſe:



Ne craignez rien; C'eſt un ef- fet de l'art,



Si par ha- zard tôt ou tard le pied gliſ- ſe,

CONTRE-DANSE.

De l'Amour Impromptu Parodie d'Acte d'Eglé, Chanté à l'Opera Comique.

Prenez au village une maî-treſſe, On voit des at-

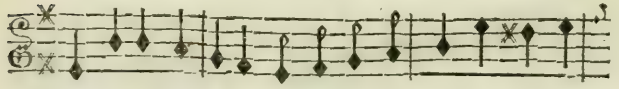
traits tels qu'ils ſont faits, Cupi-don inſ-pi- re la ten-

dreſſe à l'aſpect ga-land D'un petit jupon blanc.

Le panier ne fait point d'éta- lage; Les cœurs ne par-

lent que leur langage, Sans miſtere la Ber- gere,

Plaît ſans chercher l'art de plaire, Prenés au vil-



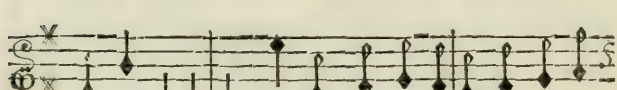
lage une Maîtreſſe, On voit des attreits tels qu'ils ſont

faits Cupidon inſpire la tendreſſe, A laſpect ga-

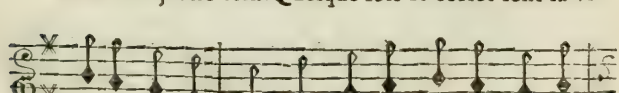
lant d'un petit jupon blanc. On met a part ſans nul é-

gard, Mouches & fard Monſtres de l'art; De

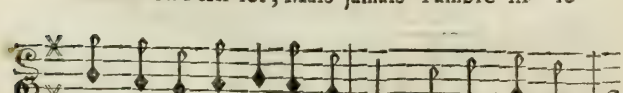
l'eau dans ſa fraicheur Chaque ma-tin épa-nouit la



fleur d'un jeune tein. Quelque fois le corſet ſent la vi-



olette ou l'œil-let, Mais jamais l'ambre ni le



muſc Ne parfu-merent le buſc, Prenez au vil-

lage une maîtreſſe, On voit des attraits tels qu'ils ſont

faits, Cupidon inſpi-re la tendreſſe, A l'aſpect ga-

lant D'un petit jupon blanc. Si l'on fait des

ſoupirs C'eſt l'effet des plaiſirs l'Amour na-

if, en-fant crain- tif, D'un rien s'en- fuit, le bruit lui

nuit. Il s'envo- le en ce ſejour loin de la

cour Il regne en paix Dans nos boſ-

quets Point de caquets de frelu- quets d'Abbés co-

quets: I-ci l'a-mant va ronde-ment: C'eſt dans ce can-

ton Que le garçon donne le- çon, Mais un ten-

dron né dans Pa- ris inſtruit ſes fa- vo- ris,

Qui'ci le penchant ſoit trop puiſſant, On ſuit le

cours de ſes a-mours: Mais à la ville on

le previent tou- jours. Prenez au village &c.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *L'Amour Impromptu*, *Parodie d'Egle*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 16 Juillet 1756. CREBILLON.

Le Privilège & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du tome 3e. du Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement &c.

LES NYMPHES

DE

DIANE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Repréſenté pour la premiere fois tout en Vaudevilles ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire S. Laurent le 22. Septembre 1755.

Par M. FAVART.

Le prix eſt de 30 ſ. avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LA PRESTRESSE. *Mlle Villiers.*

CYANE, } Nymphes. { *Mlle Deſchamps.*
ÉGLÉ, } { *Mlle Baptiſte.*

AGENOR, Amoureux de Thémire, *M. Deſchamps.*

CLITON, Eſclave d'Agenor, *M. Deliſle.*

UN SATYRE, *M. Paran.*

L'AMOUR, *Mlle Prudhomme.*

LA NYMPHE GANGAN, *M. Alexandre.*

CHŒUR DE NYMPHES.

TROUPE DE BERGERS ET DE SATYRES.

LES NYMPHES DE DIANE.

Le Théâtre repréſente la Forêt de Diane. On voit dans le fond la Statuë de la Déeſſe ſous un Temple en rotonde orné des attributs de la Chaſſe, & ſurmonté d'un Croiſſant. Au-devant eſt un Autel triangulaire pour le Sacrifice.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR.

Air. *Le Printems vient de naître.*

LE Printems vient de naître,
C'eſt la ſaiſon d'aimer.
Je vais tout enflammer,
De tout je ſuis le maître.
Le Printems vient de naître,
C'eſt la ſaiſon d'aimer.

Air. *Ici ſont venus en perſonnes.*

Que rien n'échape à ma vengeance :

Ici ſans ceſſe l'on m'offenſe,
Et l'on s'en fait même un devoir.
Les chaſtes Nymphes de Diane
Suivent des loix que je condamne.
Pour s'oppoſer à mon pouvoir,
Elles ſe flattent de l'eſpoir
De m'enlever encor Thémire ;
Mais cet enfant déja ſoupire.
Agénor vient en ce ſéjour
Venger la gloire de l'Amour.

SCENE II.

AGENOR, CLITON.

CLITON.

Air. *Oh mon fils ! qu'avez-vous, Seigneur ?*

AH, Seigneur, enfin je vous vois.

AGENOR.

As-tu fait quelque découverte ?

CLITON.

Oui ; mais peut-être dans ce Bois
Venez-vous chercher votre perte.

Air. *Le fameux Diogene.*

Les Nymphes de Diane
De l'abord d'un Profane
Défendent ces forêts,

Gardez-vous de paroître ;
Vous pourriez, mon cher Maître,
Succomber ſous leurs traits.

AGENOR.

Air. *C'eſt ce qu'on ne voit guère.*

Je céde au feu qu'Amour m'inſpire.

CLITON.

Vous vous enflâmez pour Thémire
Sur le récit de ſes appas ;
Vous bravez ici le trépas.

AGENOR.

Je cherche un cœur naïf, ſincère
Qu'Amour n'ait point ſoumis encor ;
Et Thémire m'offre un tréſor
Que l'on ne trouve guère.

Air. *L'aveugle enfant pour exercer ſa rage.*

Dans ces boſquets, à travers un feuillage,
Je viens de voir cet objet enchanteur.
Ah que d'attraits ! pour jamais je m'engage ;
Je perds le jour, ſi je n'obtiens ſon cœur.

CLITON.

Eh quel ſuccès eſpérez-vous, Seigneur ?

AGENOR.

Air. *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Aux Autels de la chaſte Déeſſe,
En ce ſéjour on doit la recevoir.
Cette Nymphe écoutoit la Prêtreſſe
Qui prêchoit un farouche devoir,

Ses yeux distraits annonçoient la tristesse ;
Et j'en conçois pour ma vive tendresse
Le plus doux espoir.

Air. *M. le Prevôt des Marchands.*

Diane veut qu'un libre choix
Engage à vivre sous ses loix :
D'une Nymphe qui veut les suivre,
Un Amant doit tenter le cœur.
Si la Nymphe à l'Amour se livre,
Elle appartient à son vainqueur.

CLITON.

Air. *Ma main, pourquoi faire ?*

Moi j'ai déja réussi,
J'ai rencontré près d'ici
Sans leurs surveillantes,
Deux Nymphes charmantes.

Air, noté.

Au bord d'une fontaine ;
Dans ce bois épais,
Elles prenoient le frais :
Un doux penchant m'y méne,
J'avance pour voir de plus près ;
Mais j'ai trop d'imprudence,
On m'apperçoit, on appelle Briffaut,
Courtaut, Miraut, Murmuraut.
Je fuis en diligence,
Et comme un Cerf on me chasse aussitôt.
Tayaut, tayaut, tayaut.

Fanfare de Dampierre. Air. *Joignons au bruit du salpêtre.*

Je tombe en perdant haleine,

Les dards ſont levés ſur moi.
Ma perte paroît certaine ;
Mais je n'en ai que l'effroi.
On ne ſonne point ma priſe,
On me traite avec bonté ;
La pitié me favoriſe,
Et j'obtiens ma liberté.

Air. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Le plus jeune me dit, tout bas : *Raſſurez-vous ;*
J'aurai ſoin de vos jours, demeurez avec nous.
Vous mettrez les habits que je vais vous chercher.
Sous l'attirail de Nymphe elle va me cacher.

AGENOR.

Air. *Menuet de Grandval.*

Mon cher Cliton, ſers ma tendreſſe ;

CLITON.

Oui, je prétends agir pour vous :
Mais quelqu'un vient.

AGENOR.

C'eſt la Prêtreſſe.

CLITON.

Alerte, alerte, ſauvons-nous.

SCENE III.

LA PRESTRESSE, CYANE.

LA PRESTRESSE.

Air. *Les Fanatiques que je crains.*

ON va s'aſſembler en ces lieux,
Avertiſſez Thémire,
Elle ſemble éviter nos yeux,
Elle rêve & ſoupire.

CYANE.

Thémire a déja quinze ans,
Le cœur parle à cet âge,
Souvent même avant ce tems
On entend ſon langage.

LA PRESTRESSE.

Air. *Ne vlà-t'-il pas que j'aime ?*

Mon Eléve a ſçu profiter
D'une ſage morale.

CYANE.

Mais pourra-t-elle réſiſter
A l'epreuve fatale ?

Air. *Je ſuis la fleur des Garçons du Village.*

Dans tout l'éclat d'une fête galante,
Un jeune Amant va la tenter.

LA PRESTRESSE.

Dans un inſtant, pour une ame innocente

L'Amour eſt-il à redouter ?

CYANE.

Air. *C'eſt Mlle Manon.*

Mais un inſtant ſuffit. . . .

LA PRESTRESSE.

Je crains peu pour Thémire ;
Dès ſa plus tendre enfance, élevée en ces lieux,
Nul homme jamais, jamais ne s'offrit à ſes yeux.

CYANE.

Et c'eſt tant-pis, je crois, ſi j'oſe vous le dire.
L'Amour a ſes droits,
Le cœur eſt prompt à faire un choix,
Quand on voit un Amant pour la premiere fois.

Air. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche !*

De l'aſtre du jour l'aſpect favorable
Fait ouvrir une tendre fleur,
De même l'aſpect d'un Amant aimable
Fait épanouir un jeune cœur.

LA PRESTRESSE.

Air. *Son courage m'intéreſſe.*

Quittez ce diſcours profane,
Redoublons nos ſoins, Cyane,
Pour Thémire.

CYANE.

La voilà.

LA PRESTRESSE.

Dieux, elle ſoupire encore,
Quelle langueur la dévore !
En ſecret obſervons-la.

SCENE IV.

THEMIRE, LA PRESTRESSE, CYANE.

THEMIRE.

Air. *Dans une cabane obſcure.*

IL eſt quelque ſcience
Qui flatte mon eſpoir ;
Mais de mon ignorance
On me fait un devoir,
D'une timide enfance
Ecartons le bandeau.
J'examine & je penſe,
Je vois un Ciel nouveau.

Second Couplet.

Le charmant badinage
Des oiſeaux de ces lieux
N'avoit point à mon âge
Encor fixé mes yeux.
Qu'eſt-ce qu'ils veulent dire ?
Quels accens langoureux !
Avec eux je ſoupire ;
Mais ils ſont plus heureux.

Air. *A mon cœur dans ce ſéjour.*

Lorſque je trouve une roſe
A demi cloſe,

J'ouvre ſon ſein,
Je l'effeuille ſans deſſein,
Je rêve, & n'en ſçais point la cauſe.

CYANE, *bas à la Prêtreſſe.*

A ſon cœur dans ce ſéjour
Tout peint l'Amour,
Tout n'eſt qu'Amour.

LA PRESTRESSE, *s'approchant de Thémire.*

Air. *C'eſt qu'ça ne vous va brin, &c.*

A quoi penſez-vous là ?

THEMIRE, *ſurpriſe.*

Ma Bonne.

CYANE.

Vous rougiſſez.

THEMIRE.

Je n'en ſçais rien.

LA PRESTRESSE.

Quoi ! ma demande vous étonne !

THEMIRE.

Je répétois les mots ....

LA PRESTRESSE.

Hé bien ?

THEMIRE.

Les mots que tantôt je dois dire,
Quand un Amant pour me ſéduire,
Viendra m'offrir des fleurs.

CYANE, *à part.*

Oui-dà.

LA PRESTRESSE.

Sçavez-vous ces mots ? voyons cela.

THEMIRE, *d'un ton ferme.*

Air. *Bouchez, Nayades.*

Perfide Amant que je déteſte,
Porte ailleurs ton préſent funeſte ;
Et toi tyran, dont les bienfaits
Sont plus cruels que l'eſclavage,
Amour, mon cœur brave tes traits ;
N'eſpére pas que je m'engage.

LA PRESTRESSE.

Air. *Je ſuis pour les Dames moi.*

Fort bien.

CYANE.

Très-bien.

THEMIRE.

Mais je ne puis comprendre
Ce que c'eſt que l'Amour.
à la Prêtreſſe. Inſtruiſez-moi.

LA PRESTRESSE.

Je ne puis vous l'apprendre.

CYANE.

Vous le ſçaurez un jour.

THEMIRE, *à Cyane.*

Ma chére ſœur, rendez-moi ce ſervice.

CYANE.

Je ſuis trop novice moi,
Je ſuis trop novice.

LA PRESTRESSE.

Air. *Pour voir un peu comment ça s'ra.*

Il faut le craindre, il faut le fuir,
Sans desirer de le connoître,

THEMIRE.

Comment pouvoir s'en garantir
En ignorant ce qu'il peut être ?
Car il faut bien pour cet effet,
Sçavoir un peu comme il est fait.

LA PRESTRESSE.

Air. *C'est un Enfant.*

L'Amour est un traître, un parjure,
Le tyran de tous les cœurs;
De pleurs il fait sa nourriture,
Et se rit de nos douleurs;
Par quelque imposture
Toujours il surprend,
Et sous la figure
D'un enfant,
C'est un serpent,
C'est un serpent.

THEMIRE, *épouvantée.*

C'est un serpent !

LA PRESTRESSE & CYANE.

C'est un serpent.

THEMIRE.

Air. *Sur la fièvre & sur la migraine.*

Cet Amour est donc bien terrible !

Mais qu'eſt-ce qu'un Amant, ma ſœur ?

CYANE.

Un Amant ! C'eſt un monſtre horrible,
Qui cherche à nous ravir l'honneur.

THEMIRE.

Air. *Pour héritage.*

Daignez me dire
Ce que c'eſt que l'honneur.

LA PRESTRESSE.

Il fait, Thémire,
Notre unique bonheur.

THEMIRE.

Mais qu'eſt-ce donc ?

LA PRESTRESSE.

Un tréſor qu'on envie.

THEMIRE.

Je n'eus de tréſor de ma vie,
Où le trouve-t-on ?

LA PRESTRESSE.

Air. *Si c'eſt un honneur de boire.*

Dans le cœur, jeune Thémire,
L'honneur eſt clos & ſcellé,
Mais il eſt, ſi j'oſe dire,
Comme en un vaiſſeau fêlé ;
Le cœur eſt comme l'argile,
Et le moindre petit choc

Toc

Fait bréche au vaſe fragile.

THEMIRE.

L'honneur....

LA PRESTRESSE.

Eſt évanoui.

CYANE.

Oui.

Air. *Eſt-c'que ça ſe demande?*

Quand un Amant dans un taillis
D'une Nymphe s'empare....

THEMIRE.

La bat-il?

CYANE.

Oh, c'eſt cent fois pis.

THEMIRE.

Que lui fait le Barbare?
La mange-t-il?

CYANE.

C'eſt cent fois pis.

LA PRESTRESSE, *à Cyane.*

Votre imprudence eſt grande.

THEMIRE.

Que peut-il donc faire de pis?

LA PRESTRESSE.

Eſt-c'que ça ſe demande?

CYANE.

Air. *De néceſſité néceſſitante.*

Le cruel l'embraſſe avec tendreſſe,

Et lui fait careſſe ſur careſſe ;
Rien n'eſt plus affreux dans la Nature.

THEMIRE.

Mais je ne frémis point, je vous jure.

LA PRESTRESSE.

Air. *Eh tant, tant, tant.*

Ces careſſes-là ſont la cauſe
D'une langueur qui vous ſurprend ;
D'une vile métamorphoſe,
Nous ſentons l'effet à l'inſtant.
Un exemple je vous expoſe :
Le Zéphir careſſe une roſe,
Et tant, tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'elle tombe à peine écloſe,
De nous l'Amour en fait autant.

Air. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ici vous braverez ſa rage.

CYANE.

Qui le fuit ſçait lui réſiſter.

THEMIRE.

La gloire éclate davantage
A le vaincre qu'à l'éviter.
Contre un méchant qui nous outrage,
Que vous venez de m'exciter,
J'irai, ſi j'en crois mon courage,
Le combattre & le ſurmonter.

SCENE

SCENE V.

LA PRESTRESSE, THEMIRE, CYANE, EGLE'.

EGLÉ, *essoufflée.*

Air. *Margoton ma mie.*

O Dieux ! quel esclandre !
Quel déréglement !
J'accours ici promptement
Pour vous... pour vous... pour vous apprendre
Que l'on vient en ce moment
De reconnoître un Amant.

N°. 3. Air. *Vuidons les pots & la bouteille.*

LA PRESTRESSE.

O Dieux !

CYANE.

Un amant !

THEMIRE.

Un Amant !

Sachons pourquoi....

CYANE.

Sachons comment.

EGLÉ.

Chose étonnante !

LA PRESTRESSE.

Est-il en mon pouvoir ?

EGLÉ.

Il faut ſçavoir...

THEMIRE.

Courons le voir.

LA PRESTRESSE.

Arrêtez, ô Nymphe imprudente !

EGLÉ.

C'eſt Gangan
Notre vieille ſurveillante,
Qui ſubtilement....
Souffrez que je reſpire un moment.

Enſemble.

THEMIRE & CYANE.

Comment, comment a-t-elle fait ?
Allons au fait. *bis.*
La Gouvernante ? . . .
Hé bien contez-nous çà,
Contez-nous, contez-nous,
Contez-nous çà.

LA PRESTRESSE.

Ceſſez ce vain caquet,
à Eglé. Allons au fait. *bis.*
La Gouvernante.....?
à Themire & Cyane.
Patati, patata,
Ecoutez-la.

EGLÉ *dit ce qui ſuit en même tems ; ce qui fait une eſpéce de quatuor.*

Voici le fait. *bis.*
La Gouvernante.....
. . . . . .
Hélas ! je crois qu'elle en mourra.

EGLÉ.

Air. *Dans un Boſquet près du Hameau.*

Comme elle eſt ſans ceſſe aux aguets,
En paſſant près de ces boſquets,

Elle vient d'entendre
Certain diſcours tendre,
Diſcours d'amour,
Et qui lui fait comprendre
Qu'en ce ſéjour
L'Amour s'eſt fait jour.

Air. *Je ne ſçai pas écrire.*

Elle entre dans ce lieu ſuſpect;
Deux Nymphes, zeſte, à ſon aſpect,
S'eſquivent ſans l'attendre.
La Vieille d'eſprit aviſé
Soupçonne un Amant déguiſé.

LA PRESTRESSE.

Ciel! que vient-on m'apprendre?

EGLÉ.

Air. *Joujou tant que tu voudras.*

Pour mieux dévoiler
Ce myſtère d'importance,
On fait aſſembler
Les Nymphes en diligence,
A faire trembler
Notre Vieille ſe courrouce,
Hou, hou, hou, hou, hou, hou, hou;
Au lieu de parler,
Pendant une heure elle touſſe,
Hou, hou, &c.
Enfin elle dit
Ces mots dont l'honneur frémit:

Air. *Jeune Chanoineſſe.*

»*Quelque Nymphe écoute*

» *Ces Amans maudits ;*
» *Et ſous de trompeurs habits ,*
» *Eſt un loup ſans doute*
» *Parmi nos brebis.* (bis.)

Air. *Une à une , deux à deux.*

» *Nous ſçaurons le fait à l'inſtant.*
Achéve-t-elle en tremblotant.
Toutes baiſſant la vuë ,
Nous paſſons en revuë.
Une à une , deux à deux , on nous compte ;
Pour nous quelle honte !
Et ſur nous
La Vieille en courroux ,
Ferme les verroux.

Air. *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Nous nous rangeons ſous ſes yeux ,
Surpriſes , muettes.
A cet air audacieux ,
Que n'ont jamais les fillettes ,
Elle reconnoît l'Amant ,
Culbute d'étonnement ,
Et caſſe ſes lunettes.

LA PRESTRESSE.

Air. *Plus inconſtant que l'onde & le nuage.*

Ah ! quelle horreur !

EGLÉ.

On l'entoure , on raiſonne ;
Nos vieilles ſœurs veulent ſon châtiment ;
Et dont l'ame eſt ſi bonne ,
Nous deſirons ardemment

Que l'on pardonne
A cet Amant.

LA PRESTRESSE.

Je veux qu'il ſoit lié.

EGLÉ.

Il fait pitié.

LA PRESTRESSE.

Je veux . . . j'ordonne
Qu'à cet Autel il ſoit ſacrifié.

EGLÉ.

Air. *Sur le Pont d'Avignon.*

Hélas !

LA PRESTRESSE.

Vous le plaignez, ſortez de ma préſence.
Et vous, Cyane, allez, que la Fête commence.

SCENE VI.

LA PRESTRESSE, THEMIRE.

THEMIRE.

Air. *Où êtes-vous, Biréne mon ami ?*

ON fait fort bien de garder cet Amant.

LA PRESTRESSE.

Ce ſentiment n'a rien qui ne me plaiſe.

THEMIRE.

On fait fort bien, ma Bonne, assurément;
Car je pourrai le voir tout à mon aise.

Air. *Non, je ne ferai pas.*

Je cours interroger mes Compagnes fidelles;
Cet Amant travesti, demeuroit avec elle;
De son malin vouloir je connoîtrai l'effet,
Et je sçaurai bientôt quel mal il leur a fait.

LA PRESTRESSE.

Air. *Ce qui n'est qu'enflure.*

Un tel desir n'est pas bien.

THEMIRE.

En quoi peut-il nuire?
Ne sçaurai-je jamais rien,
Moi qui veux m'instruire,
Moi qui veux m'instruire?

LA PRESTRESSE.

Air. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Préparez-vous pour la fête;
Déja la victime est prête,
Elle vient: retirons-nous.
Tremblez d'offenser Diane,
En regardant un Profane.
A mes conseils livrez-vous.

SCENE VII.

La vieille Nymphe Gangan améne Cliton enchaîné & revêtu d'une robbe de Victime. Elle traverſe le Théâtre avec lui, ſuivie de pluſieurs Nymphes. Pendant ce tems ou jouë l'Air : Pour Directeur dorénavant &c.

GANGAN, *après avoir attaché Cliton à l'Autel.*

Air. *Le tems eſt calme & le vent doux.*

Enfin, méchant, te voilà pris,
De tes forfaits reçois le prix.
Quel vain eſpoir t'enhardit ?
Eſt-ce ici, maudit,
Que l'on s'ébaudit ?
Infâme Vaurien,
Vraiment, il te ſied bien
De brûler pour des Nymphes gentilles.

(*aux Nymphes.*)

Vous qui le plaignez,
Rentrez vite, & craignez . . . ;
Mais quelle erreur !
Quelle horreur !
De gémir,
De frémir,
* Pour ce vilain Chercheur de filles.

* *En diſant ce dernier Vers, elle regarde Cliton d'un air attendri, & ſort avec les Nymphes.*

SCENE VIII.

CLITON, *enchaîné à l'Autel.*

Air. *M. La Paliſſe eſt mort.*

HElas ! de quel triſte ſort
Ma chance eſt-elle ſuivie !
L'Amour va cauſer ma mort,
Lui qui donne à tout la vie.

SCENE IX.

CLITON, UN SATYRE.

LE SATYRE.

Air. *Un Cordelier d'une riche encolure.*

DE ces Forêts j'ai pénétré l'enceinte ;
Avançons ſans crainte,
Amour, rends heureux
Un Satyre amoureux.
Je viens de voir
Certain troupeau de filles,
Qu'elles ſont gentilles,
Tâchons d'en avoir
Quelqu'une en mon pouvoir.

CLITON.

Air. *Des gris vêtus.*

A mon ſecours,
Satyre aimable,
Ah ſauvez les jours
D'un Miſérable,
Qu'on veut égorger
Pour ſe venger.

LE SATYRE.

A ton minois
Fin & ſournois,
Tu me parois un Croqueur de Fillettes,
En ce ſéjour,
A nos Nymphes douillettes,
Ta gentilleſſe a joué plus d'un tour.

CLITON.

Hélas, hélas, c'eſt le contraire :
Malgré moi j'ai trop ſçu leur plaire,
Et toutes m'ont requis d'amour ;
Mais ma pudeur
M'en fait ſcrupule.
On veut me punir
De ma rigueur,
Je vais périr.

LE SATYRE.

Que ta crainte eſt ridicule !

CLITON.

J'aime mieux le mort.

LE SATYRE.

Pauvre Butord,

Sois ſans effroi,
Compte ſur moi,
Aux Nymphes je vais m'offrir pour toi;
Quel doux eſpoir!
Déja je brûle
De les voir.

Air. *Buvons, Freres, buvons.*

Je ſens un feu ſubit.

CLITON.

Chaque Nymphe eſt humaine,
Et d'un tendre acabit.

LE SATYRE.

Morbleu, la bonne aubaine,
Donne-moi ton habit.

Le Satyre délivre Cliton, endoſſe l'habit de victime & ſe fait attacher à l'Autel.

CLITON.

Très-volontiers, fort volontiers, Compére;
Ça le voilà;
Mettez-vous là.
Vous êtes fait pour plaire.

LE SATYRE.

Air. *Je vous la gringole.*

Je n'aime point à demi.

CLITON, *en enchaînant le Satyre.*

Le bel avantage!

LE SATYRE.

Je ne ſerai point endormi.

CLITON.

Il vous faut du courage :
Les Nymphes vont, mon bel ami,
Vous tailler de l'ouvrage.

LE SATYRE.

Air. *Maris qui voulez fuir l'affront.*

Leur nombre ne me fait point peur.
Toi dont le cœur eſt de glace,
Sauve-toi ſans perdre de tems ;
Je les attens
A ta place.
N'en dis, chétif Marmot,
Mot ;
Tôt, qu'on s'abſente.
Je voudrois qu'il en vînt
vingt,
Trente, quarante.

CLITON.

Air. *Par bonheur ou par malheur.*

Adieu, je les vois venir,
Songez à vous bien tenir.

SCENE X.

LE SATYRE.

Cachons nous pour les ſurprendre,
Ne faiſons rien d'abord.
Il eſt à propos d'attendre.
Ah ! pour moi quel heureux ſort !

SCENE XI.

Entrée des Nymphes.

Une partie danſe, & l'autre porte les uſtenciles qui doivent ſervir au Sacrifice, comme les haches, les urnes, les cuvettes, les parfums, le feu, le couteau ſacré &c.

LA PRESTRESSE, CYANE, THEMIRE, *richement parée.*

Une Nymphe en habits galans, danſe la Volupté de M. Rameau, & le Tambourin de Jephté que les Nymphes reprennent en Chœur en finiſſant elles ſe rangent ſur deux lignes aux côtés de l'Autel.

LA PRESTRESSE.

Air. *Oui, je veux aimer.*

Craignez du Méchant
Le noir penchant,
Songez, ſongez à réſiſter :
Un perfide Amant
En ce moment
S'apprête à vous tenter.
Il faut rejetter,
Sans héſiter,
Tout ce qu'il va vous préſenter :
En recevant,
Fille ſouvent
Se vend.

D'aucun mot, du moindre geſte
Ne flattez un audacieux.
Son entretien ſeroit funeſte.
Obſervez un air modeſte,
Et baiſſez toujours les yeux.
Un ſimple regard
Met l'honneur au hazard.

Jamais l'ennemi
N'eſt endormi,
Il n'eſt point cruel à demi;
Il faut qu'aujourd'hui,
Sans notre appui,
Vous triomphiez de lui.

Evitez les fers
De ce pervers,
Sinon, pour jamais je vous perds.
Ma chére Enfant,
Tout d'un inſtant
Dépend.

SCENE XII.

LA PRESTRESSE, THEMIRE, CYANE, AGENOR.

Une Symphonie de Flutes annonce Agenor. Deux Eſclaves noirs le ſuivent, portant une corbeille de fleurs & ſortent après l'avoir poſée près de l'Autel.

Air. *Petits Oiſeaux.* N°. 4.

AGENOR *prend des fleurs dans la corbeille & les préſente à Thémire.*

SUr un Amant levez les yeux,
Prenez ces fleurs, belle Thémire :
C'eſt l'Amour même qui m'inſpire ;
Lui ſeul m'améne dans ces lieux :
En vous j'adore ſon image,
Soumettez-vous à ce charmant Vainqueur ;
Il eſt dans vos regards ! qu'il ſoit dans votre cœur.
Au nom d'un Dieu ſi doux, acceptez mon hommage.

THEMIRE *au ſon de la voix d'Agenor léve les yeux peu-à-peu, ſe trouble, & dans ſon émotion, reçoit le Bouquet ſans ſçavoir ce qu'elle fait. Sur un regard que lui jette la Prétreſſe, elle dit le Couplet ſuivant d'une voix entrecoupée.*

Air. *Bouchez, Nayades.*

Perfide Amant que je déteſte,
Porte ailleurs ton préſent funeſte ;

En diſant ce Vers, elle approche le bouquet de ſon ſein.

Et toi Tyran, dont les bienfaits
Sont plus cruels que l'eſclavage :
Amour . . . mon cœur . . . . brave tes traits . . .

* *Son émotion ne lui permet pas d'achever.*

LA PRESTRESSE, *bas à Thémire.*

N'eſpérez pas que je m'engage.

THEMIRE, *encore plus émuë, dit en attachant le bouquet.*

. . . Oui . . . je m'engage.

LA PRESTRESSE, *bas à Thémire.*

Air. *Qu'on eſt à plaindre quand on n'a pas.*

O Dieux ! Thémire,
Jettez ces fleurs.

AGENOR.

Elle ſoupire.

THEMIRE, *intimidée par la Prêtreſſe, détache le bouquet & le laiſſe tomber.*

Ah ! je me meurs !

Air. *Contre un engagement.*

LA PRESTRESSE *à Agenor.*

Tu vois quel eſt le prix
De la coupable envie,
De honte & de mépris,
Ton audace eſt ſuivie.

AGENOR.

Thémire m'eſt ravie !
Eſpoir trop ſéduiſant !
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un inſtant.

SCENE XIII.

LA PRESTRESSE, THEMIRE, CYANE, LES NYMPHES.

THEMIRE *ſuit des yeux Agenor, & ſe retournant vers la Prêtreſſe, lui dit avec chagrin.*

Air. *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

VOus trompiez mon innocence,
Les Amans ne font point peur.

LA PRESTRESSE.

Chére Enfant, ſans ma prudence,
Vous ſeriez morte d'horreur.
D'un monſtre rempli d'audace,
Une Nymphe a pris la place,
Sous des habits empruntés.
Rendez grace à mes bontés.

THEMIRE, *avec une joye vive.*

Air. *Permettez-le-moi, monPere, permettez-le-moi.*

Une Nymphe! Ah! j'en ſuis ravie;
Elle ſera ma bonne amie.
Que ſon air eſt doux & touchant!
Que j'ai pour elle de penchant!
Dites qu'on la rappelle,
Que Thémire l'attend.
Je ne veux plus ſans elle
Etre un ſeul inſtant.

LA

LA PRESTRESSE.

Je n'le f'rai plus, je n'le f'rai plus.

On vous apporte le carquois,
Ne ſongez qu'à ſuivre nos loix.
Déja Diane eſt en colere
De voir vos vœux irréſolus.

THEMIRE.

Hélas, Hélas, pardon, ma mere;
Je n'le f'rai plus, je n'le f'rai plus.

LA PRESTRESSE.

Air. *Revenant de Lorette.*

Oh, puiſſante Déeſſe,
Aſſurez ſon bonheur;
Daignez, daignez ſans ceſſe
Protéger ſon honneur.
De Diane implorons la faveur,
Qu'elle nous ſoit propice;
De Diane implorons la faveur,
Pour garder notre cœur.
Faiſons le ſacrifice,
Que ce Monſtre périſſe,
Que l'honneur outragé
Soit à l'inſtant vangé.

On allume le feu ſur l'Autel; & comme on va frapper le Satyre, il ſe léve & chante le Couplet ſuivant.

LE SATYRE.

Air. *Oh ricandaine ricandon.*

Arrêtez, arrêtez-vous donc,
Oh ricandaine ricandon!

Meſdames, je conſens à tout,
Je vous trouve fort de mon goût,
Ricandaine !
Jarni ! je ſuis un égrillard
Toujours ſautant, toujours gaillard,
Mettez ces armes à l'écart ;
Car
Je vous ſatisferai,
Oh ricandaine !
Oui, je vous aimerai,
Oh ricandé.

LA PRESTRESSE.

Air. *On n'aime point dans nos forêts.*

Qu'eſt-ce que le perfide entend ?

LE SATYRE.

Je ne demande qu'à vous plaire.

THEMIRE.

Il ne paroît pas ſi méchant.

LA PRESTRESSE.

Je vous ordonne de vous taire.

THEMIRE.

Ah ! pourquoi le faire mourir ?
Il dit qu'il nous fera plaiſir.

LE SATYRE.

Air. *Il n'a pas pû.*

Oui m'y voilà tout réſolu.

LA PRESTRESSE.

Ah ! quel excès d'outrage !

LE SATYRE.

Je ne ſuis pas ce malotru
Qui ce matin vous a déplu ;
N'a pas voulu, & n'a pas ſçu
Vous rendre ſon hommage.

LA PRESTRESSE.

Air. *Les Filles de Montpellier.*

Quoi, lorſque tu dois gémir...

LE SATYRE.

Mais je ſuis un bon Satyre.

CYANE.

O Dieux ! il me fait frémir.

LA PRESTRESSE.

Que le ſacrilége expire.

LE SATYRE.

Aye, aye, aye.

Dans l'inſtant qu'on va immoler le Satyre, Eglé paroît, & ſuſpend le Sacrifice.

SCENE XIV.

Les précédens. EGLE'.

EGLÉ.

Air. *Aux armes, Camarades.*

COurons, courons aux armes :
Par troubler notre paix,

L'Amour eſt dans nos forêts ;
Courons, courons aux armes,
Sur l'Amour épuiſons nos traits.

LA PRESTRESSE.

Air. *A la chaſſe, à la chaſſe.*

Armons-nous d'une noble audace,
A la chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe,
Qu'on tende des panneaux, des filets,
Pourſuivons l'Amour à la trace ;
Et qu'il tombe aujourd'hui dans nos rets.

Air. *Allons la voir à S. Cloud.*

(*à Thémire.*) De moi vos ſœurs ont beſoin ;
Je cours où le péril preſſe.
(*à Cyane.*) De Thémire prenez ſoin.
Avec elle je vous laiſſe.

THEMIRE.

Afin de me déſennuyer ;
Ma Bonne, daignez m'envoyer
Cette Nymphe nouvelle ;
J'aurai moins peur avec elle.

SCENE XV.

THEMIRE, CYANE, LE SATYRE.

LE SATYRE.

Air. *Des Pendus.*

MEs Beaux Enfans, par charité;
Procurez-moi la liberté.

THEMIRE.

Ah ma ſœur, il faut être bonne.

CYANE.

Voyez donc s'il ne vient perſonne.
Mais non... il ſeroit dangereux...

THEMIRE.

Bon, contre lui nous ſerons deux.

Elles mettent le Satyre en liberté.

LE SATYRE.

Air. *Ah quel dommage, Martin.*

Ah, l'on me retire
D'un grand embarras.

CYANE.

Loin d'ici, Satyre,
Va porter tes pas.

LE SATYRE.

Ah, ah, ah, ah! quel dommage

De posséder tant d'appas
Sans en faire usage !

Il déchire son habit de victime, & s'approche des Nymphes en riant.

THEMIRE.

ARIETTE. *Mon p'tit cœur.*

Hélas ! ma sœur, je tremble.

CYANE.

Fuyons, fuyons ensemble.

THEMIRE.

Il va suivre nos pas.
Comme il étend ses bras!

LE SATYRE.

Vous n'échapperez pas.

THEMIRE & CYANE.

Hélas, quel embarras !

LE SATYRE.

Pourquoi vous allarmer ?
Je sens mon cœur s'animer,
S'enflammer.
Est-ce un si grand mal d'aimer ?

CYANE.

Ah, téméraire !

THEMIRE.

Que veut-il faire ?

LE SATYRE.

Mon feu s'irrite.

THEMIRE.

Mon cœur palpite, palpite, palpite, palpite.

LE SATYRE.

Calmez cette frayeur,
Petite, petite, petite,
N'ayez point de rigueur.

LE SATYRE.

Mon ptit cœur,

Mon ptit cœur,

Calmez cette frayeur.

Point de rigueur,

Point de rigueur.

THEMIRE.

Ah! ma Sœur!

CYANE.

Ah! ma Sœur!

THEMIRE.

Hélas! je meurs de peur.

CYANE.

Je meurs de peur.

THEMIRE.

Je meurs de peur.

CYANE.

Si tu ne veux ceſſer,
Ce dard va te percer;
Mais il rit de mes allarmes,
Et je ſens tomber mes armes.

LE SATYRE.

Je brule pour vos charmes,
Je brûle pour vos charmes.

CYANE.

Perfide, laiſſe...
Crains la Déeſſe.

THEMIRE.

Perfide, ceſſe...

Crains la Déeſſe.

LE SATYRE.

(*les ſaiſiſſant toutes deux en même tems.*)

A la fin je vous tiens.

CYANE.

Au ſecours.

THEMIRE.

Au ſecours.

LE SATYRE.

Bon, bon criez toujours.

CYANE, *feignant de voir la Prêtreſſe.*

LA PRESTRESSE.

O ! grande Prêtreſſe,
Venez le punir.

THEMIRE.

(*au Satyre.*)

Ta flamme traîtreſſe. . . .

CYANE, *au Satyre.*

La vois-tu venir ?
Sa main vangereſſe. . .

LE SATYRE, *allarmé.*

Ne ſongeons qu'à fuir.

CYANE.

Ah comme il ſe ſauve. Adieu donc.
Adieu donc.
Ah, comme il eſt poltron !
Ah, comme il eſt poltron !

SCENE XVI.

THEMIRE, CYANE.

CYANE.

Air. *Ah, Maman, que je l'échappe belle!*

AH, ma ſœur! nous l'avons échappé belle.

THEMIRE.

De crainte & d'horreur.
Le cœur me manque, & je chancelle.

CYANE.

Ah, ma ſœur! nous l'avons échappé belle.

THEMIRE.

Hélas! j'avois peur, ſans ſçavoir de quoi j'avois peur.

CYANE.

Air. *Voici les Dragons qui viennent.*

Fuyez, je vous le conſeille.

THEMIRE.

Je rentre avec vous.
Emportons cette corbeille.
Mais... mais... par quelle merveille?...

Comme Thémire & Cyane ſe baiſſent pour prendre la Corbeille, l'Amour en ſort, & Cyane s'enfuit.

CYANE.

Sauvons-nous.

SCENE XVII.

THEMIRE, L'AMOUR.

L'AMOUR, *à part, en sortant de la Corbeille.*

Air. *Amis, sans regretter Paris.*

ON prend un inutile soin
Pour se mettre en défense,
L'Amour, lorsqu'on le croit bien loin,
Est plus près qu'on ne pense.

THEMIRE.

Air. *Ah qu'il est drôle !*

Oh, oh, qu'est-ce que je vois là,
Qui porte un si joli plumage ?
Mais, c'est un oiseau que cela.
Je voudrois bien qu'il fût en cage.
Ah, qu'il est drôle ! ah qu'il est beau,
L'aimable Oiseau !

Air. *Je suis perduë.*

Donnez la patte, mon mignon,
Oiseau que j'admire.
N'est-ce pas un Perroquet ?

L'AMOUR.

Non ;
Aimable Thémire,
Je suis le Dieu des Amours.

THEMIRE, *épouvantée.*

Ah, m'y ſerois-je attenduë !
Ciel ! il avance, au ſecours,
Je ſuis . . . je ſuis perduë.

L'AMOUR.

Air. *L'honneur dans un jeune tendron.*

Raſſurez-vous, charmant objet;
Vous vous allarmez ſans ſujet.

THEMIRE.

Penſez-vous qu'ainſi l'on m'endorme ?
J'ai peur...

L'AMOUR.

Qu'examinez-vous tant ?

THEMIRE.

Si vous ne prenez point la forme
De quelque dangereux Serpent.

L'AMOUR.

Air. *De tout tems le jardinage.*

En croyez-vous la Prêtreſſe ?
Par envie & par triſteſſe
Elle blâme les plaiſirs :
Elle en a perdu l'uſage.
Ces plaiſirs ſont de votre âge ;
N'en croyez que vos deſirs.

Air. *Ce bon papa grillant dans l'ame.*

Voulez-vous voir l'objet aimable
Qui vous a préſenté ces fleurs ?

THEMIRE.

Oh ! oui.

L'AMOUR.

Je veux unir vos cœurs.

THEMIRE.

Quoi, vous me feriez favorable !
Oui-dà, oui-dà, qui s'y fieroit
Peut-être s'en repentiroit.

L'AMOUR.

Air. *Aye, aye, aye, laiſſez-moi là.*

A vous l'amener je m'engage.

THEMIRE.

Ah, vous me tromperez, je gage.

L'AMOUR.

Non, non, prenez ce trait pour gage.

THEMIRE.

L'Amour bleſſe Thémire, en lui donnant ſon trait.

Donnez donc. Ah quel trait fatal !
Aye, aye, aye, aye, aye, aye. il m'a fait mal.

L'AMOUR.

Air. *Je ſuis malade d'Amour.*

(*à part.*) Je ris du trouble où la voilà.
(*à Thémire.*) A mon pouvoir tout céde ;
Allez, cela ſe guérira,
Moyennant un peu d'aide.
Adieu, Thémire, à ce bobo-là
Nous trouverons reméde.

SCENE XVIII.

THEMIRE.

Air. *Ah ! Maman, je suis perduë.*

AH, grands Dieux, quel trait de flâmme
Vient de pénétrer mon ame !
Je sens palpiter mon cœur,
Je succombe à ma douleur.
Le courage m'abandonne.
Ah, ma Bonne,
Accourez, je meurs, hélas !
Venez, venez (*Appercevant Agenor.*)
Non, non, non, non, ne venez pas.
Ne venez pas, ne venez pas.

SCENE XIX.

AGENOR, THEMIRE.

AGENOR.

Air. *Maman me dit que je suis ignorante.*

VOus êtes seule, ô flatteuse espérance !

THEMIRE.

Ma chére Amie, enfin je vous revoi.

Pour me calmer il faut votre préſence ;
Reſtons enſemble, aimable Nymphe.

AGENOR.

Quoi !

THEMIRE.

Vraiment, vraiment, je n'ai plus d'ignorance,
On m'a tout dit, ah quel plaiſir pour moi !

AGENOR.

Air. *La Ceinture.*

Croyez-moi je ſuis un Amant ;
Ce diſcours vous paroît étrange ?
N'en doutez plus, objet charmant ;
Et vous ne perdrez point au change.

THEMIRE.

Air. *Quand Jupiter fit les humains.*

Mais vos traits ſont humains & doux !
Et le cœur ſe prévient pour vous.

AGENOR.

Prenez en moi toute aſſurance.

THEMIRE.

Mais d'une Nymphe, & d'un Amant
Qu'eſt-ce qui fait la différence ?

AGENOR.

Mais... c'eſt l'Amour.

THEMIRE.

Comment ! l'Amour, l'Amour ! comment ?
Ah ! parlez-moi ſincérement.

AGENOR.

Air. *Voilà la différence.*

Il vous fit pour nous charmer,
Et nous pour vous enflammer :
Voilà la reſſemblance.
Vous régnez par ſes attraits,
Nous triomphons par ſes traits :
Voilà la différence.

THEMIRE.

Air. *Je n'y puis rien comprendre.*

C'eſt un cahos embaraſſant
Où je ne peux rien voir encore ;
Cependant, en vous écoutant,
J'éprouve un charme que j'ignore !
Mon eſprit flote dans l'erreur
Et ne peut rien comprendre ;
Mais il me ſemble que mon cœur
Commence à vous entendre.

AGENOR.

Air. *Les petits riens.*

Le tendre Amour
A pris pitié de mon martyre ;
Le tendre Amour
Vous a ſoumiſe à ſon empire :
Votre cœur s'agite & ſoupire,
Et j'obtiens enfin du retour.
A vos feux connoiſſez Thémire,
Le tendre Amour.

THEMIRE.

Air. *La Lyonnoiſe.*

Ce traître Amour vient de me bleſſer.

Voyez-vous ? j'en ai de la triſteſſe.

Elle montre à Agenor la piquure que l'Amour lui a faite au doigt.

AGENOR.

Ah ! quel bobo ! laiſſez-moi preſſer ;
Et le mal va ſe paſſer.

Il baiſe la main de Thémire.

THEMIRE.

Déja ! ma crainte ceſſe . . .
Quel art enchanteur
A calmé ma douleur !

AGENOR.

Lorſque l'Amant nous bleſſe,
C'eſt pour combler notre bonheur.

THEMIRE.

Après les maux qu'il fait ſouffrir ;
S'il dédommage
Par le plaiſir ;
A tous ſes traits je vais m'offrir ;
Qu'il me ſoulage
Sans me guérir.
Quelle charmante yvreſſe !
Dieux ! quelle douceur
Succéde à ma douleur !

AGENOR.

Lorſque l'Amour nous bleſſe,
C'eſt pour combler notre bonheur.

THEMIRE, *ſeule.*

Amour, Amour, lance-moi tes traits,

Sans

Sans avoir égard à ma foibleſſe.
Amour, Amour, lance-moi tes traits,
Je ne m'en plaindrai jamais.

Air. *L'Amant frivole & volage.*

Mais j'offenſe la Déeſſe,
Si j'abjure ſes Autels.

AGENOR.

En abjurant la tendreſſe,
Nous ſerions plus criminels.
Votre cœur encor murmure
Des vœux qu'il alloit former:
C'eſt un cri de la nature
Qui vous dit qu'il faut aimer.

THEMIRE.

Air 11e. *Aimons-nous, aimons-nous;*

Au charme vainqueur
Qui vers vous en ſecret m'attire,
Je ſens que mon cœur
A trouvé le vrai bonheur.
Ma Bonne aura beau me dire
Qu'en aimant nous offenſons..:
J'en crois la voix qui m'inſpire
Plus que toutes ſes leçons.

En Duo.

THEMIRE.

Au charme vainqueur,
Qui vers vous en ſecret m'attire,
Je ſens que mon cœur
A trouvé le vrai bonheur.

AGENOR.

Au charme vainqueur
Qui m'attire
Vers Thémire:
Je ſens que mon cœur
A trouvé le vrai bonheur.

On entend un bruit de Cor de Chaſſe.

THEMIRE.

Air. *Joli cœur n'eſt point volage.*

Mais quel bruit ſe fait entendre !
Fuyons ce triſte ſéjour.
On peut ici nous ſurprendre.

AGENOR.

Raſſurons-nous, c'eſt l'Amour.

SCENE DERNIERE.

THEMIRE, AGENOR, L'AMOUR, LE SATYRE, LA PRESTRESSE, CYANE, EGLÉ, GANGAN, ET TOUTES LES NYMPHES *enchaînées avec des fleurs, & déſarmées*

L'AMOUR.

Air. *Tontaine, tontaine, tonton.*

JE viens de prendre ma revanche
Sur les Nymphes de ce Canton.
Le Cor jouë le Refrain.
En tout pays ma chaſſe & franche,
Et rien n'évite Cupidon.
Le Cor achéve l'Air.

THEMIRE.

Air. *Mon petit cœur de quinze ans.*

Grande Prêtreſſe, quoi c'eſt vous ! *bis.*

Rien n'eſt égal à ma ſurpriſe ;
Mais conſolez-vous d'être priſe,
L'Empire d'Amour eſt bien doux.

Air. *Entre l'Amour & la Raiſon.*

Vous me diſiez que les Amans
Ne nous cauſoient que des tourmens ;
Et qu'en cédant à leur envie,
On trouvoit un affreux trépas.
La preuve que l'on n'en meurt pas ;
C'eſt que je ſuis encore en vie.

Air. *Et j'y pris bien du plaiſir.*

D'un Amant ſi doux, ſi tendre,
Qu'ai-je à craindre de fatal ?
Si l'on cherche à nous ſurprendre,
Rendons le bien pour le mal.
Si ce qu'il dit eſt menſonge,
L'erreur flatte mon deſir.
Je ne ſçais ſi c'eſt un ſonge ;
Mais j'y prends bien du plaiſir.

LA PRESTRESSE.

Air. *Bouchez, Nayades.*

Dieux, que ce langage m'étonne !
Perfide, hé bien, je t'abandonne,
De Diane crains le courroux.

L'AMOUR.

Sans raiſon votre eſprit murmure,
De ſon choix n'accuſez que vous,
Son innocence & la Nature.

Air. *Baiſe-moi donc, ne diſoit Blaiſe.*

(*à Thémire & Agenor.*)

Que ſous ſes loix l'hymen vous range.

(*aux Nymphes.*)

Allons, il faut qu'à l'inſtant je me vange.
Bleſſons chaque Nymphe ce jour.

LA PRESTRESSE, *à l'Amour.*

Epargne des Nymphes que j'aime.
Retiens tes traits, cruel Amour,
Lance-les plutôt ſur moi-même.

EGLÉ, *à la Prêtreſſe.*

Air. *Liſe au bord de la Seine.*

Ah, c'eſt trop de tendreſſe
Que vous avez pour nous.

CYANE, *à l'Amour.*

Reſpecte la Prêtreſſe,
Amour, que ton courroux
Sur nous porte ſes coups.

L'AMOUR, *aux Nymphes.*

Air. *Chantons lætamini.*

Le même ſort, mes Belles,
Vous attend en ce jour,
Venez, amans fidéles
Embéliſſez ma Cour,
Chantez, chantez l'Amour.

(*Les Amans paroiſſent.*)

CHŒUR *en quatuor d'Amans & de Nymphes.*

Chantons, chantons l'Amour.

L'AMOUR *à la Prêtreſſe.*

Air. *Pour la Baronne.*

Ma chére Bonne,
Pour vous faire éprouver ma loi,
A ce Satyre je vous donne.

LE SATYRE, *prenant la Prêtreſſe.*

Oh, tout m'eſt bon.

LA NYMPHE GANGAN *à l'Amour.*

Seigneur, & moi?

L'AMOUR, *d'un air de mépris.*

Je vous pardonne.

LE SATYRE, *à l'Amour.*

Air. *Bringue, ſtringue laridon.*

Grand merci, Seigneur Cupidon,
Bringue, ſtringue laridon.
(*à la Prêtreſſe.*)
Vous vouliez donc
D'un cœur felon
Prêtreſſe,
Traîtreſſe,
M'occir tout de bon.
D'une telle offenſe
Je prendrai vengeance;

LA PRESTRESSE, *d'un ton réſigné.*

Et moi patience,

LE SATYRE.

Ça, point de pardon,
Eh bringue, ſtringue laridon.

(*Il emméne la Prêtreſſe.*)

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'Amans & de Satyres que l'Amour unit aux Nymphes.

La Nymphe Gangan fait des agaceries à deux Satyres qui la chaſſent & forment enſuite un pas de quatre avec deux jeunes Nymphes.

VAUDEVILLE.

THEMIRE.

MA Bonne m'entretenoit
D'un honneur ſauvage ;
La Nature me tenoit
Un autre langage :
Le cœur ſeul m'a fait chercher
Ce qu'on vouloit me cacher.
La raiſon &c.

LA PRESTRESSE.

Je voulois vaincre l'Amour,
Quelle erreur êxtrême !
Ce Dieu triomphe en ce jour
De mon ſtratagême.
Dans les piéges qu'on lui tend,
Souvent ſoi-même on ſe prend.
La Raiſon propoſe,
Et l'Amour diſpoſe.

J'ai trouvé ce traître Enfant
Seul & ſans défenſe,
J'allois d'un bras triomphant
En prendre vengeance :
Pour éviter ma fureur,
Il s'eſt ſauvé dans mon cœur.
La raiſon &c.

EGLÉ.

J'avois juré ſur l'Autel
De notre Déeſſe,
Par un ſerment ſolemnel ;
De fuir la tendreſſe ;
Mais j'oubliai mon ſerment,
Dès que je vis un Amant.
La raiſon &c.

CYANE.

Je vis l'Amour endormi ;
Je bravai ſes charmes,
J'approchai de l'Ennemi
Pour prendre ſes armes.
En voulant briſer ſes traits ;
Je m'en bleſſai pour jamais.
La Raiſon propoſe &c.

L'AMOUR.

Il n'eſt point contre l'Amour
De retraites ſûres,
Fermez grille à double tour,
Bouchez les ſerrures,

Vous ne parviendrez jamais
A vous ſauver de ſes traits.
La Raiſon &c.

GANGAN.

Je fuyois un jeune Amant
De toute ma force ;
Mais par malheur en courant
Ahï, j'eus une entorſe :
Le Galant me releva.
Qu'eſt-ce qu'il en arriva ?
La Vertu propoſe,
Et l'Amour diſpoſe.

LE SATYRE.

Je m'embaraſſe fort peu
D'une humeur ſévère,
Qui ſçait bien aimer, morbleu,
Eſt certain de plaire.
Un cœur a beau réſiſter,
Je n'ai qu'à me préſenter.
La Raiſon propoſe,
Et moi je diſpoſe.

BALLET GENERAL.

Tous les Amans & les Nymphes ſuivent l'Amour.

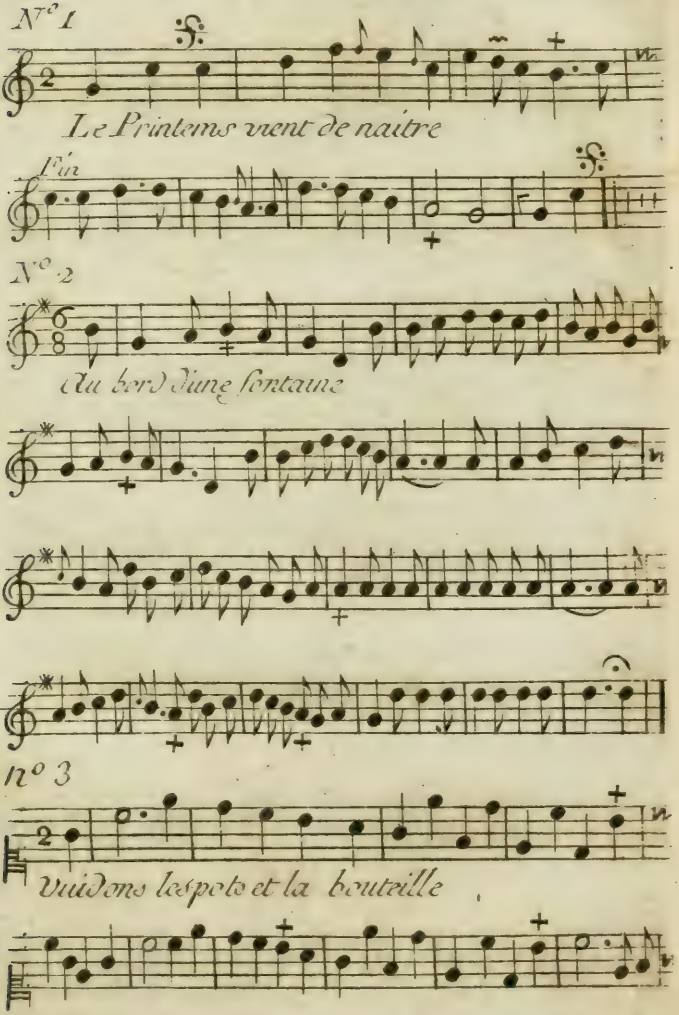
FIN.

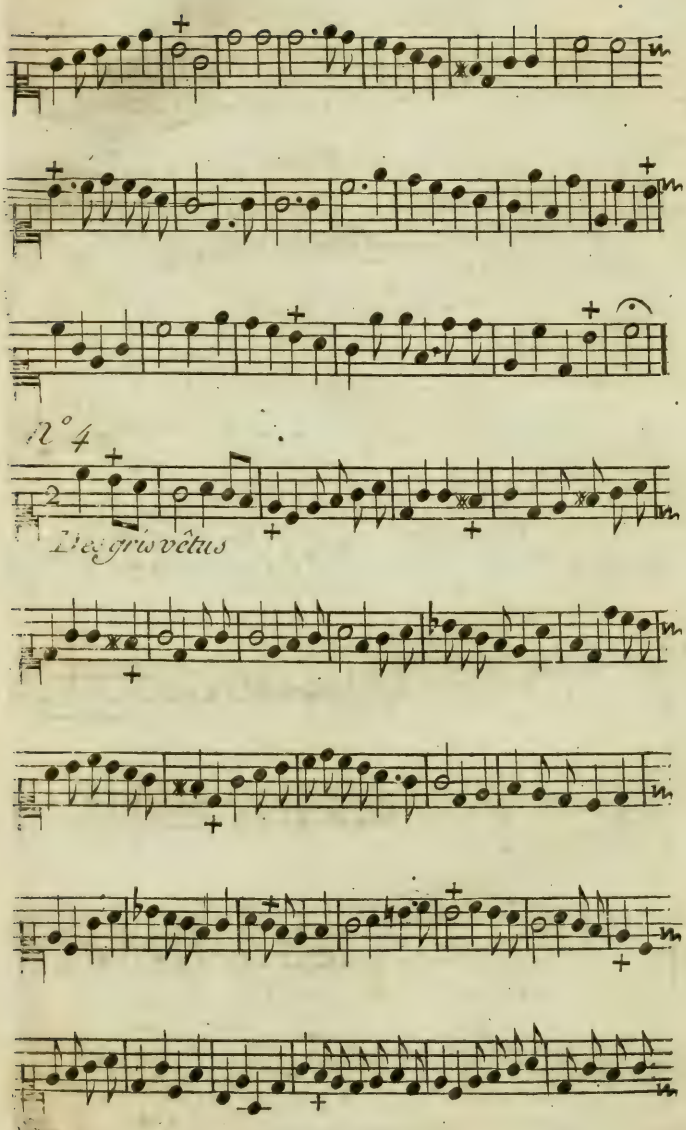
APPROBATION.

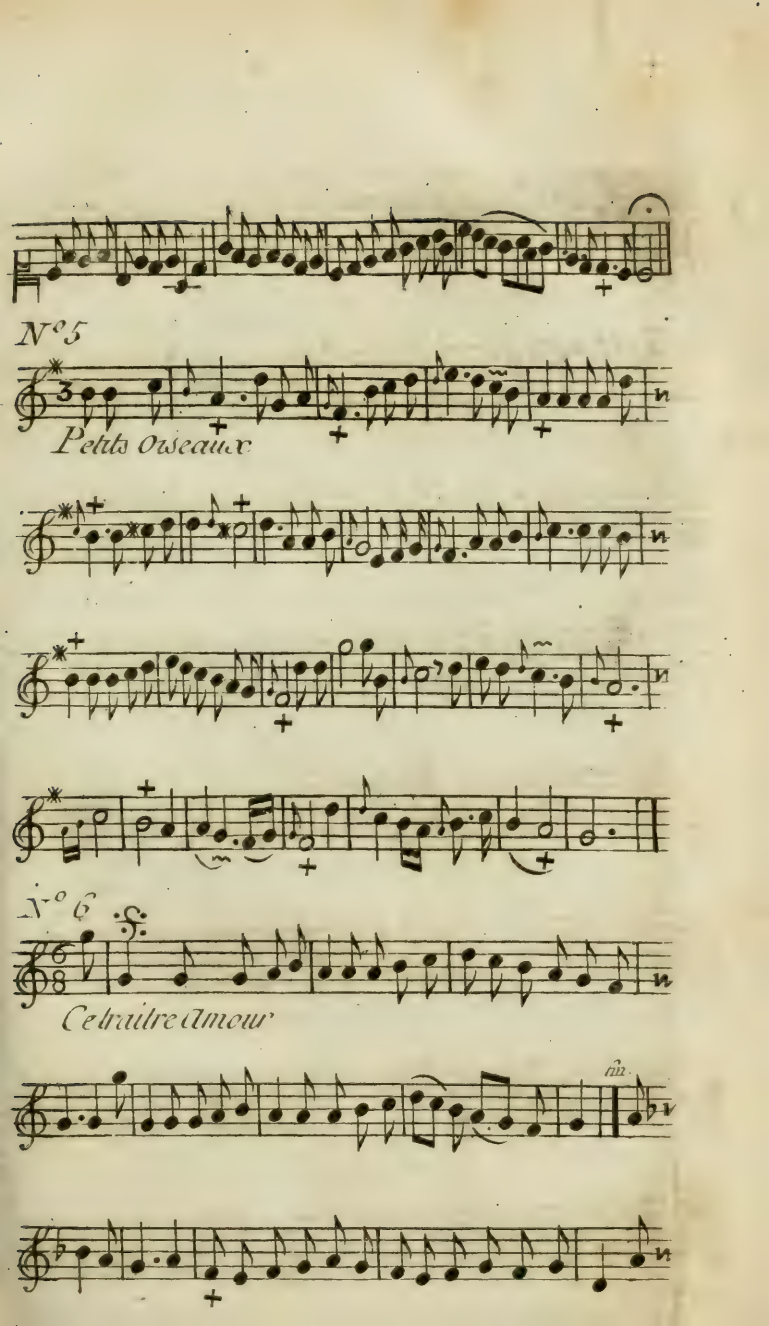
J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Nymphes de Diane*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 2. Octobre 1755. CREBILLON.

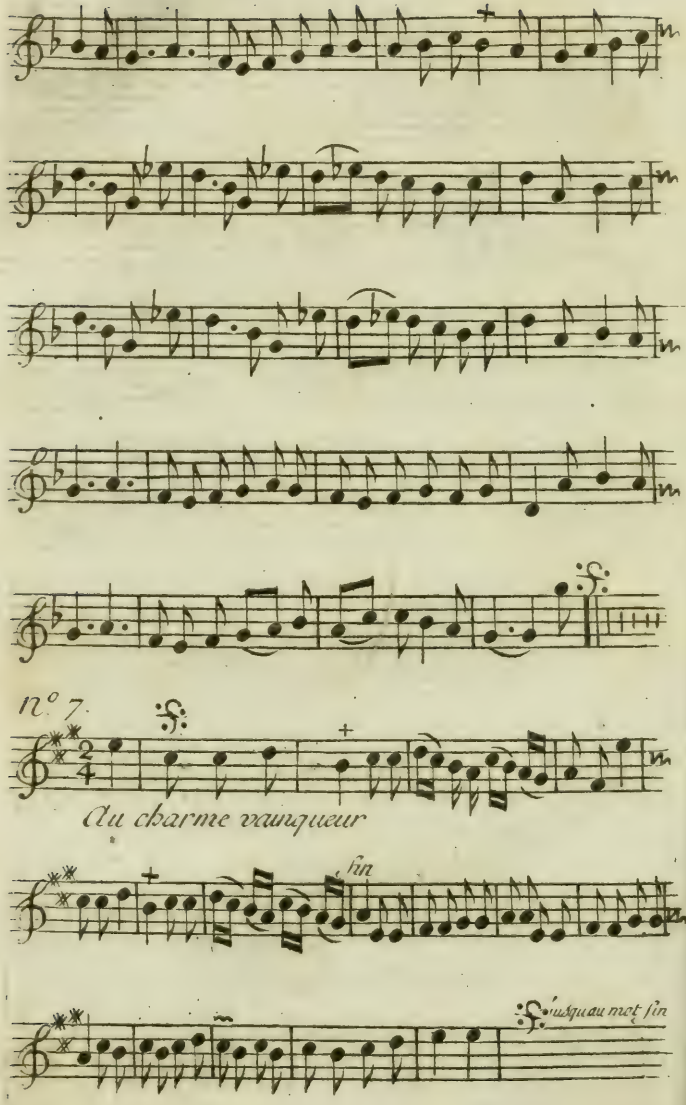
Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome 3e. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique depuis ſon rétabliſſement, &c.

AIRS CHOISIS
Des Nimphes de Diane.



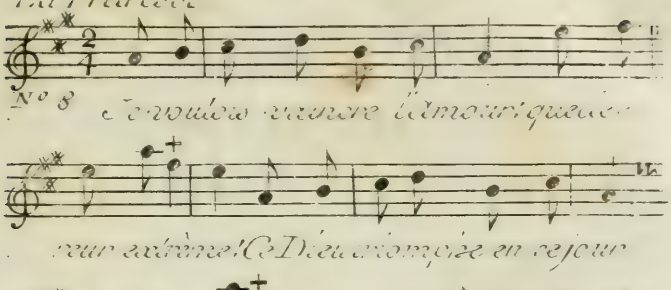

N° 4
Des gris vêtus


N°5
Petits Oiseaux
N° 6
Cetraitre Amour


n.° 7.
Au charme vainqueur
fin
jusqu'au mot fin

Des Nimphes de Diane

La Prêtresse



2

J'ai trouvé ce traître enfant
Seul et sans défense,
J'allois d'un bras triomphant
En prendre vengeance!
Pour éviter ma fureur,

Il s'est sauvé dans mon cœur,
La Raison propose
Et l'Amour dispose.

3.

L'Amour,
Il n'est point contre l'Amour
De retraites sures;
Fermés, grilles à double tour,
Bouchés les Serrures,
Vous ne parviendrés jamais
A vous sauver de mes traits;
La Raison propose
Et l'Amour dispose.

4

Themire,
Ma bonne m'entretenoit
D'Un honneur sauvage;
La Nature me tenoit
Un autre langage;
Le cœur seul m'a fait chercher
Ce qu'on vouloit me cacher
La Bonne propose
Et l'Amour dispose.

5

D'une

Je vis l'Amour endormi
Je bravai ses charmes ;
J'approchai de l'instant
Pour prendre ses armes :
En voulant briser ses traits,
Je m'en blessai pour jamais.
La Raison propose
Et l'Amour dispose.

6

Egée

J'avois juré sur l'autel
De notre Deesse,
Par un Serment solemnel,
De fuir la tendresse ;
Mais j'oubliai mon serment
Dès que je vis un Amant.
La Raison propose
Et l'Amour dispose.

7.

La Nimphe Gangan

Je fuyois un jeune Amant
De toute ma force ;
Mais par malheur en courant
Hai ! j'eus une entorse ;
Le galant me releva ;
Qu'est-ce qu'il en arriva ?
La Vertu propose
Et l'Amour dispose.

8.

Le Satire.

Je m'embarrasse fort peu
D'une humeur sévère ;
Qui sçait bien aimer, morbleu,
Est certain de plaire :
Un cœur a beau résister,
Il faut qu'à me présenter.
La Raison propose
Et moi je dispose.

Fin

LE MARIAGE
PAR ESCALADE,
OPERA-COMIQUE,
A L'OCCASION DE LA PRISE
DU PORT-MAHON;

REPRESENTÉ pour la premiere fois sur le Théâtre de l'OPERA-COMIQUE, le Samedi 11 Septembre 1756.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de Couplets qui avoient été retranchés, & de Vaudevilles.

Prix 24 sols avec les airs notés.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes sont dans l'opinion que les Comediens Italiens me font une pension, que je n'ai reçue qu'en m'engageant à ne travailler que pour eux. C'est un bruit qui intéresse trop ma réputation, pour que je ne m'en disculpe pas : non-seulement je ne reçois rien du Théâtre Italien ; mais je n'ai donné aucune parole, ce qui suffiroit pour me lier ; parce que l'honneur sera toujours mon intérêt le plus sacré. Je suis attaché aux Comédiens Italiens, je leur désire des succès, je voudrois avoir assez de talens pour y contribuer ; mais des raisons de préférence ne sont point un titre d'exclusion qui m'empêche de travailler pour tout autre Théâtre ; c'est une liberté que je me réserverai toujours, en désirant de n'en jamais user.

Cette petite Pièce n'a été composée que pour une Fête particuliere que l'on préparoit pour le retour de M. le Maréchal de Richelieu. *Mais l'accueil favorable que le Public a fait à tous les Ouvrages qui ont paru sur la prise de Mahon, a donné lieu de penser qu'il auroit la même indulgence pour cette bagatelle.*

Quelques Critiques ont trouvé que l'on ne ménageoit pas assez les Anglois, que nous ne devions point rendre injure pour injure, ni imiter l'indécence des Spectacles de Londres à notre égard ; ce sentiment fait honneur à notre Nation ; mais une délicatesse trop scrupuleuse auroit empêché de faire parler les personnages selon leur caractere. D'ailleurs quelques traits lâchés par le zèle du patriotisme, ne sçauroient offenser une Nation qui seroit respectée & chérie des François même, sans l'esprit de vertige qui la conduit dans la circonstance présente.

A MADAME

LA MARQUISE

DE MAUCONSEIL.

MADAME,

C'Eſt par vos ordres que j'ai compoſé ce petit Opéra-Comique ; vous avez eu la bonté de me guider, je vous en dois le ſuccès, daignez en agréer l'hommage. Prétendre vous offrir un Ouvrage digne de vous, ſeroit une prétention ridicule ; mais l'occaſion de vous marquer mon zéle & ma reconnoiſſance eſt un avantage que je ne dois point laiſſer échapper.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
F***.

ACTEURS.

TOMSON, Officier Anglois.

VALERE, Officier François.

ELVIRE, Mahonnoiſe.

MELISE, Suivante.

CARLOS, Bourgeois de Mahon. *

LA VIGUEUR, } Grenadiers François.
VADEBONCŒUR, }

Un Soldat Anglois.

Pluſieurs Grenadiers François.

La Scéne ſe paſſe dans la Ville de Mahon ; pendant le Siége.

* *On n'a point prétendu faire alluſion par le perſonnage de Carlos, à la Nation Eſpagnole, dont la galanterie, la valeur & la généroſité ont toujours fait le caractere diſtinctif.*

LE MARIAGE
PAR ESCALADE;
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

TOMSON, ELVIRE, MELISE.

TOMSON.

AIR: *Pour le mariage bon.*

IL eſt tems de nous unir.

ELVIRE.

Quoi! pendant qu'on nous aſſiége ?

TOMSON.

Mahon peut encor tenir
Huit mois, neuf mois, eh ! que ſçais-je ?
Il pourroit tenir vingt-ans,
Il faut profiter du tems.

AIR. *Je ſuis gaillard.*

Nous bravons tout du haut de notre roc.
Le Gouverneur, plus fier qu'un coq,
Ne craint ni Roi ni roc.
Qu'on l'aſſiége, qu'on le bloque,
De l'entrepriſe il ſe moque,
A l'abri du choc.
Les François diſoient : par notre eſtoc,
Port Mahon nous eſt hoc.
Ils trouvent maint accroc ;
Et bientôt notre Amiral Hawq
Les prendra tous en bloc.

AIR. *Le mariage eſt-il bon ?*

Ainſi j'aurai votre main
Demain, dès demain.

Elvire ſalue Valere, qui paſſe dans le fonds du Théâtre.

Pourquoi donc cette révérence ?

ELVIRE.

C'eſt ce jeune Officier de France,
Qui depuis huit jours à Mahon
A ces lieux pour priſon.

TOMSON.

Fort bien.

ELVIRE.

Quand on nous fait careſſe.

TOMSON.

De politeſſe en politeſſe,
Ce drole entrera ſans façon,
Demain dans la Maiſon.

ELVIRE.

AIR : *A ſa voiſine.*

Pour un François j'aurois du goût ?
Non, non.

MELISE *à part.*

Moi, je l'augure.

ELVIRE.

Seriez-vous jaloux ?

TOMSON.

Point du tout.

ELVIRE.

Vous me feriez injure.

TOMSON.

Franchement il doit m'être égal
Que ce Fat vous courtiſe :
On n'eſt point jaloux d'un Rival
Que l'on mépriſe.

MELISE.

AIR : *La jeune Abbeſſe de ce lieu*

Mépriſez-vous cette valeur
Qui lui fit prodiguer ſa vie,
Lorſqu'emporté par trop d'ardeur
En repouſſant une ſortie
Il fut pris au ſein de nos remparts.

ELVIRE.

Au courage on doit des égards.

TOMSON.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Bon, bon, l'Anglois, peuple ſenſé,
De tous égards s'eſt diſpenſé ;

Un Anglois doit-il reconnoître
Quelques vertus dans les François ?
Non, qui les eſtime eſt un traitre.

ELVIRE.

Vous êtes toujours dans l'excès.

TOMSON.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ont-ils, comme dans ma patrie,
Cette noble férocité ?
Chez eux au courage on alie
Une imbécile humanité ;
Eſt-il vainqueur, ce peuple oublie
Et ſa vengeance & ſa fierté ;
Pour ſa gloire il ſe ſacrifie,
Sa valeur n'eſt que vanité.

ELVIRE.

AIR : *Oh ! reguingué, ô, lon, lan, la.*

Oui, ſon premier but eſt l'honneur,
Et votre farouche valeur
En vous prouve moins un grand cœur
Que la fureur de tout détruire.

MELISE.

Il eſt bien plus doux de produire.

TOMSON.

AIR : *Si Diogéne étoit réputé Sage.*

» Tous les François ſont les héros des Dames,
» Défendez-les, je n'en ſuis point ſurpris :
» Ils ont toujours penſé comme des femmes,
» Et c'eſt un droit pour en être chéris.

ELVIRE.

» Par vos mépris vous en faites l'éloge,

» Nous étendons notre pouvoir sur vous ;
» Dans ces Guerriers, enfin rien ne déroge,
» Si vous daignez les comparer à nous.

MELISE.

AIR : *Voilà la différence.*

» Les Belles & les François,
» Ont toujours d'heureux succès ;
» Voilà la ressemblance ;
« Les François par leurs combats,
» Les Belles par leurs appas,
» Voilà la différence.

TOMSON.

AIR : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Quittez ces propos insensés,
Retirez-vous, ç'en est assez,
Songez, si vous voulez me plaire,
A prendre notre caractere.

AIR : *Le joli petit Corbillon.*

Défunt Pédrille de Cardonne,
M'a destiné pour être votre époux ;

ELVIRE.

Hélas !

TOMSON.

Son Testament me donne
L'autorité que j'exerce sur vous,
Il m'assure vos biens ;

ELVIRE.

Monsieur . . . ?
Mais Pédrille,
De sa fille,
Vous a-t-il assuré le cœur ?

TOMSON.

AIR : *Un Cordelier.*

Je vous entends ; mais je ne ſuis p^as dupe,
Et je ne m'occupe,
Que d'un bien certain,
C'eſt d'épouſer demain.
Gagner un cœur me paroît un emblême :
J'aime pour moi-même,
Chacun vit pour ſoi.
Je ſuis de bonne-foi.

MELISE.

AIR : *Ces filles ſont ſi ſottes.*

Sur ce pied-là, permettez-vous
Que nous vivions un peu pour nous ?

TOMSON.

Adieu, je ſuis de garde.
Surtout, je vous défends de voir
Ce François.....

ELVIRE.

Je n'ai garde.

TOMSON.

Bon ſoir.

MELISE.

Vraiment nous n'avons garde.

SCENE II.

ELVIRE, MELISE.

ELVIRE.

AIR : *L'Insulaire.*

PLains mon malheur, chere Meliſe :

MELISE.

Déja Tomſon parle en Époux.

ELVIRE.

Je ſens trop qu'il me tyranniſe.

MELISE.

Ce brutal n'eſt point fait pour vous.
Vive un François pour plaire aux Belles ;
Il eſt pour elles
Complaiſant,
Vif amuſant,
Et ſéduiſant ;
Tous les François
De l'Amour ont les traits.

ELVIRE.

Mais ils en ont auſſi les aîles ;
On ne les peut fixer jamais.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

L'Amant François eſt trop frivole,
Il ne ſe plaît qu'à voltiger :
De même qu'un globe léger,

Produit d'un ſouffle qui s'envole,
Fait pour amuſer un inſtant,
Il vient, il va, tourne & ſautille,
D'un vif éclat le déhors brille,
Et ne renferme que du vent.

MELISE.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre.*

Vous chargez un peu vos portraits.

ELVIRE.

Je t'en fais l'exacte peinture,
Oui, du François ces traits ſont vrais :
Sa tendreſſe n'eſt qu'impoſture :
En amour il eſt toujours faux,
Imprudent, téméraire,
Indiſcret, il a cent défauts.

MELISE.

Et le talent de plaire.

AIR : *Je ne ſçais pas écrire.*

Vous écoutez des préjugés !
Sur l'expérience jugés,
C'eſt un point néceſſaire.
Voyons ces François de plus près,
Nous ſçaurons s'ils ſont indiſcrets,
C'eſt une épreuve à faire

ELVIRE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Non, non, j'aurois trop peur ;
Je crains trop ces gens-là.

MELISE.

Quelle vaine terreur !
Qui n'oſe s'éclaircir eſt toujours dans l'erreur.

AIR : *Sçavez-vous bien, Beauté cruelle.*

Donneriez-vous la préférence
A cet Amant ſi doucereux,
Qui vous ennuie avec conſtance,
Sans oſer vous prouver ſes feux?

ELVIRE.

Il n'eſt point de plus pur hommage;
Carlos m'adore, & ſans rien eſpérer.

MELISE.

Un tendre Amant qui ne veut qu'adorer
Ne mérite pas davantage.

ELVIRE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Mon indifférence outrage
Un Amant ſi généreux;
S'il me tiroit d'eſclavage
Je pourrois le rendre heureux :
Déja je me fais un crime
D'avoir eu tant de rigueur;
Il a toute mon eſtime;
Que n'a-t-il auſſi mon cœur !

SCENE III.

ELVIRE, MELISE, CARLOS.

CARLOS.

AIR : *L'Amour s'eſt fait chez ma Mie.*

VOtre eſtime eſt une grace
Qui ſuffit à mon bonheur ;
Mais prétendre à votre cœur ;
C'eſt ſans doute trop d'audace.
A contempler vos appas,
Je borne mon envie ;
Et ſous votre empire, hélas !
Je paſſerai ma vie.

MELISE.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Rien n'eſt ſi beau que le reſpect.

CARLOS.

Mon cœur ſe trouble à ſon aſpect.

MELISE.

Eſt-ce ainſi qu'on en uſe ?

CARLOS.

Mon amour...

MELISE.

Diſcours ſuperflus,
Ayez-en moins, prouvez-en plus,
Et point d'exc[illegible].

ELVIRE.

AIR : *De France & de Navarre*, ou *comme larons en Foire.*

De moi je ne puis diſpoſer,
Votre amour eſt à plaindre ;
Demain Tomſon doit m'épouſer,
Hélas !

CARLOS.

Ceſſez de craindre :
Oui, Carlos vous affranchira
D'un himen ſi funeſte.

MELISE.

Ferez-vous cet effort-là ?

ELVIRE.

Nul eſpoir ne me reſte.

CARLOS.

AIR : *De Birene.*

Le Gouverneur accorde à nos Bourgeois
La liberté de ſortir de la Ville,
Fuyez Tomſon, & reprenez vos droits,
Loin de ces lieux je vous offre un azyle.

ELVIRE.

AIR : *Joconde nouveau.*

Tomſon m'obſerve tout le jour ;
Une garde fidele
A notre porte, dans la cour,
La nuit fait ſentinelle.

CARLOS.

Mais ſans qu'aucun puiſſe vous voir,
Ni même vous entendre.

Aiſément vous pouvez ce ſoir
Par ce balcon deſcendre.

MELISE.

AIR : *Ne les laiſſons pas ſeuls enſemble.*

Profitons de cet avantage.
Courage !

CARLOS.

Je vais tout préparer.

ELVIRE.

Oui, oui, je dois me délivrer
Des fers d'un Tiran qui m'outrage.

MELISE.

Puiſſe Tomſon crever de rage.

CARLOS.

Courage,
Je vais tout préparer.

ELVIRE.

AIR : *Ce n'eſt point par l'indifférence.*

Vous vaincrez mon indifférence,
Carlos, je vous dois mon bonheur ;
Que ma main vous en récompenſe,
Et vous aurez bien-tôt mon cœur.

CARLOS.

AIR : *Me promenant dans la plaine.*

Elvire, pour vous je brûle,
L'himen peut me rendre heureux ;
Mais je m'en ferois ſcrupule,
Et je ſuis trop généreux.
Ce doux prix de mon martire
Ne peut encor me flatter ;
Il n'eſt rien ſans le cœur d'Elvire, } *bis.*
Non, non, laiſſez-moi le mériter. }

SCENE IV.

SCENE IV.

ELVIRE, MELISE.

ELVIRE.

AIR : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

QUel ſentiment !
Que cet Amant
A l'ame bien placée !
Mais penſes-tu
Que ma vertu
Ne ſoit point offenſée ?
D'un Amant ſuivrai-je les pas ?
Meliſe..... s'il oſoit ....

MELISE.

Hélas !
Il n'en a pas, il n'en a pas
Seulement la penſée.

Air : *Du Confiteor.*

L'Officier François vient à nous.

ELVIRE.

L'honneur ne veut pas qu'on l'attende ;
Fuyons.

MELISE.

Fuyons.

ELVIRE.

Mais entre nous
Il croira que je l'appréhende.

MELISE.

Oui.

ELVIRE.

Poursuivons notre entretien,
Et ne faisons semblant de rien.

SCENE V.

ELVIRE, MELISE, VALERE, VADEBONCŒUR.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Eh gai, mon Officier.*

EH gai, gai, gai, mon Officier,
Ces filles
Sont gentilles,
Eh gai, gai, gai, mon Officier,
Vla d'quoi s'désennuyer (*Fin.*
Comme moi dans c'te Ville,
Vous êtes prisonnier,
Mon Officier,
Not'temps d'vient inutile,
L'Amour peut l'employer,
Mon Officier,
Eh gai, gai, gai, mon Officier, &c.

VALERE *à Elvire.*

AIR : *Menuet Dauphin.*

Sur vos pas,
Vos appas
Ont un charme qui m'attire,
Belle Elvire.

VADEBONCŒUR, *à Meliſe.*

Et tu vois
Un grivois
Qui ſoupire
Sous tes loix.

VALERE.

Vous voulez quitter ces lieux !
Vous détournez les yeux,
Vous ſerois-je odieux !
Je lis dans votre ame ;
Vous craignez ma flâmme ;
Ah ! jugez-en mieux.

VADEBONCŒUR.

C'eſt avoir trop de rigueur,
Que de refuſer un cœur,
Que ta mine friande
Me demande :
Belle, en échange du tien,
Tu peux prendre le mien,
Tu t'en trouveras bien.

VALERE.

AIR : *Je vous la gringole.*

Quoi vous ne répondez pas !
Vous êtes bien cruelle.

Je brûle pour vos appas
D'un ardeur éternelle.

VADEBONCŒUR.

Ces yeux fripons du feu de l'Amour
M'enflamment comme mêche.
Pour me venger j'veux dès ce jour
Battre ton cœur en brêche.

ELVIRE.

AIR : *La Bourgogne.*

Une ardeur trop inconſtante
Enflamme un Amant François.

VALERE.

Ah ! vous êtes trop charmante,
Pour nous connoître à ces traits.
Quand on unit à votre âge,
Eſprit, Graces, Sentiment,
Le François le plus volage,
Devient un fidele Amant.

ELVIRE.

AIR : *Ce ruiſſeau qui dans la plaine.*

» Son hommage peu ſincere
» Par le cœur n'eſt point dicté.

VALERE.

» Eh ! quel peuple ſur la terre
» Encenſe mieux la beauté ?
» Si, ſur-tout ce qui reſpire,
» Un Sexe aimable à des droits,
» La France eſt l'heureux Empire,
» Où rien ne borne ſes loix.
» Oui charmantes Souveraines,
» Vous regnez dans nos climats ;
» Mais les plaiſirs ſont les chaînes
» Qui nous fixent ſur vos pas.

VADEBONCŒUR.

Mais les plaiſirs ſont les chaînes
Qui nous fixent ſur vos pas.

ELVIRE.

AIR : *Que de gentilleſſe.*

Ah ! par ce langage
Le cœur s'engage ;
Mais on doit craindre un tel Amant.

MELISE.

Hélas ! Quel dommage
Que leur hommage
Ne dure qu'un moment !

VALERE.

AIR : *Je vais revoir ma charmante Maitreſſe*

Peut-on douter de l'ardeur qui m'inſpire,
Mon cœur troublé gémit, ſoupire,
De l'Amour il ſent tous les traits.
Soupçonner des feux ſi parfaits,
C'eſt méconnoître votre empire ;
C'eſt, ignorer charmante Elvire,
pouvoir de vos attraits. } bis

VADEBONCŒUR.

AIR : *Beau Marinier.*

Peux-tu douter d'ma flamme ? Non.
C'eſt ton minois qui t'en répond ;
Et je ſuis, foi de Grenadier,
Auſſi conſtant qu'un Officier.

VALERE.

AIR : *Et pourquoi vous défiez-vous de ma foi ?*

Oui je veux
Vous prouver l'excès de mes feux.

ELVIRE.

Perdez tout eſpoir :
(*à part.*)
Devois-je le voir ?

VADEBONCŒUR.

Ventrebleu ;
Je ſçaurai te prendre dans peu.

MELISE.

Me prendre ! oui dà,
Oh nous verrons çà.

VALERE

Chaque jour...

ELVIRE.

Séducteur.

VADEBONCŒUR.

Mon amour.....

MELISE.

Eſt menteur.

VALERE.

Chaque jour,
Vous verrez croître mon amour.

MELISE.

Je voudrois te haïr.

ELVIRE.

Ma fierté va ſe trahir.

VALERE.

Mais enfin....

ELVIRE.

C'eſt en vain :
Laiſſez-moi.

MELISE.

Otes-toi.

VADEBONCŒUR.

Pourquoi cette façon ?

MELISE.

Enſemble. { Mais, mais, c'eſt tout de bon.

VALERE.

Je ſuis bien malheureux !

VADEBONCŒUR.

Je ſuis bien amoureux.

ELVIRE *à Meliſe.*

Qu'il eſt dangereux !

VALERE.

AIR : *Nina.*

A moi vous pouvez vous fier.

VADEBONCŒUR.

Pourquoi ce vain ſcrupule ?

ELVIRE

Mais....

MELISE.

Mais...

VADEBONCŒUR.

Ferme, mon Officier,
Déjà l'on capitule.

VALERE.

Laiſſez-moi baiſer cette main.

VADEBONCŒUR.

Que ton cœur ſoit moins inhumain.

ELVIRE.

Oh non, non, non.

MELISE.

Oh non, non, non.

VALERE *baiſant la main d'Elvire.*

Permettez donc...

VADEBONCŒUR *embraſſant Meliſe.*

Laiſſe donc...

SCENE VI.

TOMSON, VALERE, VADEBONCŒUR, ELVIRE, MELISE.

TOMSON.

Suite de l'air.

Bon.

AIR: *Menuet Anglois.*

D'où vient cet effroi ?
Quoi ?
A-t-on peur de moi ?
Quoi ?
Courtiſez ces belles,
C'eſt fort bien ma foi.
Ça, vous parloient-elles

Pompons & dentelles ?
Pour ces bagatelles
Vous êtes divin ;
Hain ?
Il a le goût fin ;
Hain ?
Vous étiez en train ;
Hain ?
C'à, vous gêne-t-on ?
Parlez-moi ſans façon.

VALERE.

Non.

AIR : *J'entends déja le bruit des armes.*

A la beauté je rends hommage,
Pour tous les cœurs c'eſt un devoir ;
Eh ! quel Barbare, quel Sauvage,
Peut méconnoître ſon pouvoir ?
A la beauté je rends hommage,
Pour tous les cœurs c'eſt un devoir.

TOMSON.

AIR : *Ah, ah, ah, qu'il eſt joli !*

C'a vous accommode-t-il ?
Il eſt complaiſant, j'eſpere :
Allons, reprenez le fil ;
En Amour il eſt ſubtil.

VALERE.

Sans l'amour le plus ardent,
Eſt-on digne de vous plaire ?

VADEBONCŒUR.

Friponne j't'en dis autant.

TOMSON.

Ah ! ah, ah, rien n'eſt ſi plaiſant !

VADEBONCŒUR.

AIR : *Etranger dans ces cantons.*

Si ça peut vous amuſer,
Pourſuivons ; *Il veut embraſſer Meliſe qui le repouſſe.*

ELVIRE.

C'eſt trop oſer.

TOMSON.

Ces Meſſieurs de France
Sont ſans conſéquence.

AIR : *Ah ! que le Monde eſt grand !*

Ce ſont des Papillons que le printemps amene,
Dès qu'ils ſont importuns, on les chaſſe ſans peine.

VADE ONCŒUR.

En vain on ſe l'propoſe :
Les papillons François
Enlevr'ont plus d'un' roſe
A ces Frelons Anglois.

TOMSON.

AIR : *Vous n'êtes pas égaux en âge.*

Qui ſçait ſi bien ſervir les Belles,
Doit ſe borner à cet emploi.

VALERE.

Qui ſçait ſi bien ſervir les Belles,
S'ait encor mieux ſervir ſon Roi ;
L'expérience en a fait foi
Dans nos querelles.

VADEBONCŒUR.

Nous l'avons bien prouvé, je croi,
A Fontenoi.

AIR : *Sur les bords de la ſeine.*

» Qui gagne d'ces batailles ; *
» De vous n'aura pas peur ;
» Il eſt d'vant vos murailles,

* C'eſt à M. le Maréchal de Richelieu que l'on doit le gain de la bataille de Fontenoi.

» C'tila qu'en eut l'honneur.
» Oui, c'eſt ç' fier Général
» Qui vous donna le bal ;
» Le libérateur de Gênes
» Qui d'l'armé' tient les rênes,
» Ne fera pas faux bon
» Devant le Port-Mahon.

TOMSON.

AIR : *Grondez moi pour deux fois.*

Doucement ce diſcours offenſe
La Majeſté du peuple Anglois.

ELVIRE.

Excuſez l'orgueil d'un François ;

TOMSON.

Et vous qui, malgré ma défenſe....
Oubliez-vous quels ſont mes droits ?

MELISE.

Hélas ! Monſieur, grondez-nous pour deux fois.

AIR : *La choſe impoſſible.*

Et rentrez, rentrez, vous dit-on..
Il eſt trop tard pour des femelles. (*elles ſortent.*)

SCENE VII.

TOMSON, VALERE, VADEBONCŒUR.

TOMSON.

Suite de l'Air.

VOus, quand on prendra Port-Mahon,
Vous pourrez prendre auſſi ces Belles.

VADEBONCŒUR.

Oh! ſans miracle ça s'pourra.

VALERE.

Aux François tout eſt acceſſible.

TOMSON.

C'eſt la, la, la...
C'eſt la choſe impoſſible.
AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*
Ici tout leur temps ſe perd,
Vous allez vous morfondre :
Mais j'eſpere avant l'hiver
Vous ſerez tous à couvert
A Londre.

VADEBONCŒUR.

A Londre.

TOMSON.

A Londre.

AIR : *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

Sur un Schelin trente Guinées,
Je gage contre qui voudra.

VADEBONCŒUR.

Là, ſi nos troupes ſont menées,
Not' Général les conduira.

TOMSON.

Par-tout nous vous ferons la nique.

VALERE.

Ici tout comme en Amérique.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Oh reguingué.*

Déjà ces fiers Olibrius
Croyant nous rendre bien camus,
Pour nous inſulter ſont venus.

C'étoit en montrant leur derriere
A Monſieur d'la Galiſſonniere.

AIR : *Ton petit minois ſans defaut.*

Trop long-temps d' ces Tirans d'la mer
L'orgueil amer
Nous balotte ;
Mais malgré la fortune & l'vent,
J'allons au d'vant
De leux Flotte.
Contre ſt'Amiral Bing,
Zing,
J'fons not' décharge,
Et ces preneux d'vaiſſeaux
Sors,
Gagnent le large

TOMSON.

AIR : *Que de gentilles Pelerines!*

A cet homme impoſez ſilence.
Que l'on réprime la licence
D'un vil ſoldat qui nous offenſe.

VALERE.

De tels ſoldats ſont des Héros,

TOMSON.

Vous approuvez ſon inſolence.

VALERE.

Nos Grenadiers ſont nos égaux,

TOMSON *mettant l'épée à la main pour en frapper.*

AIR : *Non je ne ferai pas.*

Morbleu, c'eſt trop ſouffrir.

VALERE *le déſarmant.*

Modere cette rage ;
L'Anglois avec honneur peut marquer ſon courage.

La fureur n'en fait plus qu'un perfide assassin,

TOMSON.

Traître, rends-moi ce fer, ou m'en perce le sein.

VALERE.

AIR : *Dormir est un temps perdu.*

Non, ce n'est qu'au Gouverneur,
Que je veux le rendre ;
Ou si Tomson a du cœur,
Il viendra pour le reprendre ;
Oui, s'il veut, sans trahison,
De l'insulte avoir raison,
Chez moi, je vais l'attendre.

TOMSON.

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Traîtres François, que je périsse,
Si je n'en ai bien-tôt justice. *Il sort.*

SCENE VIII.

VALERE, VADEBONCŒUR.

VALERE.

VA, va, je brave ton pouvoir,
Je n'ai rien fait que mon devoir.

VADEBONCŒUR.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*

Voila donc com' sont ces Héros,
Sarpédié, ce n'sont qu'des zéros,
Aiſément ça se peut croire ;
Tiens, quoique j'soyons prisonniers,
Y n'faudroit pas trop m'en défier :

Sarpedié, mourir pour mourir, si l'y avoit à ça de la gloire,
J'veux être un chien,
A coups d'pied, à coups d'poing,
J'te cass'rois la gueule & la machoire.

AIR : *Lassi, Lasson, Lassombredondaine.*

Morbleu, mon Capitaine,
Lassi, Lasson, Lassombredondaine,
Vous d'vriez, pour sa peine,
Lui souffler son tendron,
Patati, patatan :
Il est frais & mignon,
Le tendron ;
Et le tour seroit fort bon.
Profitez de ç't'aubaine,
Lassi, Lasson, Lassombredondaine :
Pour prendre l'inhumaine,
I' n'faudra pas d'canon,
Patati, patatan,
Du succès j'vous répond.

AIR : *Tarare pompon.*

Quand on sçait, en amour, se présenter d'bonn' grace,
On peut, en moins d'un jour,
Obtenir du retour,
Et, si l'on est tenace
Un peu plus qu'il ne faut,
Nous emport'rons la place
D'assaut.

VALERE.

AIR : *Sçachez qu'au Village j'ons de la Vartu.*

D'un rival punissons l'arrogance.

VALENCOURT.

Sarpedienne, il l'a bien mérité.

VALERE.

Oui, c'est un plaisir que la vengeance,
Mais l'amour est une volupté.

VADEBONCŒUR.

Vous aimez Elvire?

VALERE.

Je l'adore,
Un tel choix m'honore;
Sa naiſſance....

VADEBONCŒUR.

Mais
Il ſuffit pour vous qu'elle ſoit belle.

VALERE.

Je veux avec elle
M'unir pour jamais.

VADEBONCŒUR.

AIR: *A la dragonne.*

Eh quoi? tout d'bon, mon Officier,
Eſt-ç' qu'vous ſongez à vous marier?
La choſe s'roit bouffonne.
Un bon Guerrier, tambour battant,
N'épouſe que pour un inſtant,
Ratapatapan....
A la Dragonne.

VALERE.

AIR: *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

L'hymen, loin de nuire à la gloire,
Excite un cœur à la victoire;
Plus d'un François prouve en ce jour
Qu'on peut les ſuivre tour à tour.

AIR: *Bacchus diſoit pour m'exciter à boire.*

» L'heureux d'Egmont, des bras de ſon Epouſe
» S'eſt arraché pour courir aux combats:
« De ſes plaiſirs la Gloire trop jalouſe,
» En ſoupirant l'entraîne ſur ſes pas.

AIR:

AIR : *Il m'a trompé, je ne le veux plus croire.*

» Couvert d'honneurs, il reviendra fidele,
» Plus amoureux, plus chéri mille fois ;
» Un tel Guerrier peut servir de modele,
« L'Hymen, l'Amour sont fiers de ses exploits.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Ventrebleu vous avez raison,
Un pareil exemple est fort bon :
Pour peu que l'cœur m'en dise,
Moi j'épouse aussi Melise.

VALERE.

AIR : *Des talens de Lucas.*

Plein d'un si doux espoir,
Je vais, dès ce soir,
Lui faire sçavoir....

VADEBONCŒUR.

Calmez ce transport,
Tout le monde dort,
On ne se voit pas
A deux pas.

AIR : *De nécessité.*

Mais nous ne perdrons rien pour attendre,
Demain j'les contraindrons à se rendre.
Suivez-moi que rien n'vous embaraſſe,
Not' courage vous répond d'la Place.

SCENE IX.

CARLOS, *avec une échelle & une guitare*

Ariette *Notée.*

IL est pleine nuit,
Mais l'Amour conduit

Dans l'ombre.
Sans bruit, ſans bruit
Avançons : qu'il fait ſombre !
M'y voilà, *
Es-tu là,
Meliſe ?
Tout nous favoriſe :
Me voilà,
Eſt-on là,
Aucun jaloux
Ne ſçauroit nous nuire..
M'entendez-vous ?
Répondez, Elvire.
En ces lieux tout ſomeille,
Et pour nous l'Amour veille :
Deſcendez,
Répondez.
Aucun jaloux
Ne ſçauroit nous nuire..
M'entendez-vous ?
Répondez, Elvire.

* *Il poſe l'échelle contre le balcon.*

AIR : *Point de bruit.*

D'autre part
On s'avance
En ſilence.
On s'avance,
Quel retard !
Par prudence,
Allons nous mettre à l'écart.

SCENE X.

VALERE, VADEBONCŒUR.

VALERE.

AIR : *Réveillez-vous.*

OUi, quelqu'un appelloit Elvire,
Et l'on parloit ſous ce balcon.

VADEBONCŒUR.

De ce côté l'on se retire.

VALERE.

Approche-toi de la maison,

AIR : *Est-ce un pouce ?*

Frappe ; appelle.

VADEBONCŒUR *se donne du nez contre l'échelle.*

Ah ! quel coup !

VALERE.

Tu te casses le cou ?

VADEBONCŒUR.

C'est l'échelle
De quelque filou.

VALERE.

Ou ?

VADEBONCŒUR.

Vous êtes contre.

VALERE.

Ah ! la bonne rencontre.

VADEBONCŒUR.

Quelqu'un apparament
Dans cet appartement,
Pour voir Elvire,
Cherchoit à s'introduire.

VALERE.

Chut, profitons du moment. (*Il monte dans l'appartement, & Vadeboncœur le suit.*

VADEBONCŒUR.

Je vous ſuivrai leſtement.
Capitaine, tôt, tôt, tôt.
Montons à l'aſſaut.

SCENE XI.

TOMSON, UN SOLDAT ANGLOIS.

TOMSON *avec une lanterne ſourde, & l'épée à la main.*

AIR : *Le fameux Diogêne.*

Marche à moi, Camarade,
Puniſſons l'incartade
Qu'on m'a fait tantôt.
C'eſt ici qu'il demeure,
Vas le prendre, & ſur l'heure
Qu'il ſoit mis au cachot.

AIR : *Oh oh, ah ah!*

Mais je vois une échelle
Dreſſée à ce balcon,
Quelle injure nouvelle!
C'eſt une trahiſon;
Oh oh! ah ah!
Examinons un peu cela.

AIR : *Il l'attrap'ra.*

A ma lanterne
Je diſcerne
Contre un mur
Dans ce coin obſcur . . .
Ce ne peut être
Que le traitre

Qui vient pour
Me jouer ce tour.
Mets en arriere
La lumiere :
Il y reviendra ;
Et oui-dà !
Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra.

Il va se mettre en embuſcade avec le Soldat Anglois.

SCENE XII.

CARLOS, TOMSON, LE SOLDAT ANGLOIS.

CARLOS, *n'entendant plus de bruit, revient & chante l'Air ſuivant, qu'il accompagne de ſa Guitare.*

AIR : *Romance de Daphné.*

HOlà, dormez-vous encore ?
Chere Elvire, éveillez-vous.
C'eſt l'Amant qui vous adore ;
N'attendez pas que l'Aurore
Nous ramene les jaloux.

Si la douce erreur d'un ſonge
Vous peignoit la volupté,
Que le charme ſe prolonge ;
Souvent un heureux menſonge
Mene à la réalité.

Qu'on eſt heureux à votre âge
De dormir ainſi que vous !
Je n'ai pas cet avantage :
Eveillons-la, quel dommage
De troubler un bien ſi doux.

AIR : *Dans un détour.*

Ne tardons pas:
Mais le reſpect retient mes pas;
Sortons d'embarras;
Par crainte on manque ſon but.

TOMSON, *bas.*

Chut.

CARLOS, *montant à l'échelle.*

Oui montons doucement,
Prudemment
M'y voilà.

TOMSON.

Qui va là?

CARLOS, *deſcendant.*

Serions nous découverts?
Quels revers!
Laiſſons-là....

TOMSON.

Alte-là.

CARLOS.

Tout eſt perdu.

TOMSON.

Parleras-tu?

CARLOS, *fierement*

Tout doux, tout doux,
En mettant l'épée à la main.
C'a défendez-vous

TOMSON

Qui m'oſe faire la loi,?

SCENE XIII.

VALERE, VADEBONCŒUR, TOMSON, CARLOS, LE SOLDAT ANGLOIS.

VALERE *ſur le balcon.*

Suite de l'Air.

Moi.

TOMSON.

Ah ! quel coup imprévû !
Qu'ai-je vû ?

CARLOS.

Qui l'eût dit ! qui l'eût cru !

TOMSON.

Comment donc ?
Tout de bon . . . .

VALERE.

Cher Tomſon,
Ce n'eſt qu'un Papillon.

TOMSON.

Par la jarni . . . .

VADEBONCŒUR *ſur le balcon.*

Vous faiſiez ſentinelle ici,
Monſieur, grand merci.

TOMSON.

Oh ! ceci paſſe le jeu ! (*Au ſoldat Anglois.*)
Feu.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VIGUEUR, *soldat François suivi de plusieurs autres.*

LA VIGUEUR.

AIR: *A boire, à boire, à boire.*

Victoire, victoire, victoire,
Pour les François quelle gloire !
Rien ne réfiſte à nos efforts [*Appercevant les*
Ah ! chiens d'Anglois, vous êtes morts. *Anglois.*]

VALERE.

AIR : *Lanfariradondé*

Tout beau La Vigueur.

LA VIGUEUR.

C'eſt vous, Capitaine !
Et toi, Vad'boncœur !
J'ons l'prix de not' peine,
Gué,
Lanfaridondaine,
Bon,
Nous avons pris Mahon.

Grace au Général
J'ons victoire pleine ;
Quand ç'grand Maréchal
Nous c'mande & nous mene,
Gué,
Lanfaridondaine,
Bon,
C'eſt qu'ç'eſt un fier Luron.

Pour entrer dans l'fort,
J'n'ons pas beſoin d'porte,

VADEBONCŒUR *descendu par l'échelle.*

Et nous, tout d'abord,
J'ons agi d'même sorte;
Ensemble.
Gué,
Lanfaridondaine,
Bon,
La Vigueur. Nous avons pris Mahon
Vadeboncœur. Nous avons un Tendron.

SCENE XV. & derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ELVIRE, MELISE.

LAVIGUEUR, *à Valere, montrant les Anglois.*

Même air.

PErmettez un peu,
Que j'vous les assomme.

VALERE.

Moderé ton feu,
Agis en brave homme.

LAVIGUEUR.

Mais.....

VADEBONCŒUR.

Puisque j'avons la pomme,
Paix:
Songe que t'es François.

VALERE.

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Oui, le François vainqueur en use avec clémence,
à Tomson
Eprouvez nos bienfaits,

TOMSON.

Ma fierté s'en offenſe.

Ta généroſité m'impoſeroit des loix,
Epargne-moi l'affront d'être vaincu deux fois.

AIR : *De tous les Capucins.*

Faut-il que le François nous dompte ?

VALERE.

Pour vous, ce n'eſt point une honte,
Gémiſſez moins de nos ſuccès :
Anglois, chéris de la Victoire,
Vous ne cédez qu'aux ſeuls François ;
Vous n'en avez pas moins de gloire.

LA VIGUEUR.

AIR : *Simone, ma Simone.*

Quoi qu'ils faſſions tous l's inſolens,
Ce ſont tous d'brav'gens.

VADEBONCŒUR.

Oui, faut avouer que ces Guerriers
Honorent not' courage :
Sans leux arracher leux lauriers,
J'remportons l'avantage.

VALERE *à Tomſon.*

AIR : *Si quelquefois ſur ma muſette.*

A mon amour cédez, Elvire,
Et renoncez à tous ſes biens ;
Mais diſpoſez de tous les miens.

TOMSON.

Non, non, tout ce que je deſire,
C'eſt de fuir l'horreur de te voir ;
La vengeance eſt mon ſeul eſpoir.

Il ſort.

AIR : *Comme deux ſceaux dans un puit.*

Va, ſois traité comme un époux de France,
Qu'avant deux mois vous déteſtiez vos nœuds ;
Je m'en rapporte à vous du ſoin de ma vengeance,
Occupez-vous à vous haïr tous deux ;
Traîtres, je me pendrois ſi vous étiez heureux.
French dog, God Damn you for & ſon of & betch.

Il ſort.

VALERE.

AIR : *Contre mon gré, je chéris l'eau.*

Malgré lui ſoyons généreux,
Que l'on prévienne tous ſes vœux.
L'Anglois accableroit encore
Des rivaux qu'il auroit ſoumis,
Vengeance qu'un François ignore,
Nos priſonniers ſont nos amis.

ELVIRE.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Que j'admire un François vainqueur !
Quelle nobleſſe d'ame !

MELISE.

Jamais, aux dépens de l'honneur,
Sa valeur ne l'enflamme.

ELVIRE.

Si, de m'intéreſſer pour eux,
Quelqu'un encor m'accuſe ;
Des ſentimens ſi généreux
Font aſſez mon excuſe.

CARLOS.

AIR : *Si ma Philis vient en vendange.*

Valère obtient la préférence ;
Mais je n'en ſerai point jaloux :
Le tourment de l'Anglois ſuffit à ma vengeance,
Le François ſeul méritoit d'être à vous.

Il ſort.

VALERE *à Elvire.*

AIR : *Dans ces bosquets à travers ce feuillage.*

De votre cœur enfin j'ai l'assurance :
Cet heureux jour me verra votre Epoux.
Ce jour de gloire, & si cher à la France,
Va rendre encor notre bonheur plus doux. (*Bis.*)

VADEBONCŒUR *à Melise.*

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Puisque tu te rends à moi,
Touche là, reçois ma foi ;
Oui, je t'accorde, ma chere,
Tous les honneurs de la guerre.

LA VIGUEUR.

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Nous avons emporté la Ville,
Vous, chacun un tendron charmant.

MELISE.

Comme Guerrier, ou comme Amant,
Au François tout devient facile.

VADEBONCŒUR, LA VIGUEUR.

C'est l'ouvrage d'un moment.

MELISE.

AIR : *Y avance.*

Pour obtenir un prompt succès,
Ma foi, rien n'est tel qu'un François,
Le Téméraire, en diligence,
Avance, avance, avance,
Et rien ne lui fait résistance.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Tu tueras ton Pere & ta Mere.*

Fais-nous le détail de l'affaire,
Tu l'as vuë.

LA VIGUEUR.

Et comment le faire ?
A travers le feu peut-on voir ?
Morbleu, parmi tant de vacarmes,
Je n'ai rien vu que mon devoir
Et l'honneur au bout de mes armes.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Mais je vais cependant
De mon mieux vous inſtruire ;
C'eſt en vous répétant
Ce que l'on entend dire.

AIR : *La marche du Roi de Pruſſe Notée.*

Si-tôt qu'not' Général
Nous fait donner l'ſignal,
En même temps poſtés
De tous côtés.
J'grimpons l'aſſaut,
Tôt, tôt, tôt,
J'courons au feu
Comme au jeu ;
Monti, Beauveau, Maillebois,
Pour mettre l's Anglois aux abois,
Tous les trois
Donnoient à nos Grivois,
L'ordre & l'exemple à la fois.

Là, d'Egmont
Fait l'Démon,
Fronſac
Met tout à ſac,
Et leurs eſſais
Sont des ſuccès ;
Ils vont aux coups
Comme nous ;
Mais j'nen ſons point jaloux,
On ſçait que l'Gendre & l'Fils d'un Héros
Sont faits pour de pareils travaux.

Malgré l'Canon
Ratapon,
La flamme & l'fer
Et tout l'enfer,
Sur les remparts,
De toutes parts,
J'enfonçons nos Etendarts;
Dans ç' baccanal
Eſt l'Maréchal,
De ç' côté-là
Le voilà;
De ç' côté-ci
Le voici.
A droite, à gauche, au milieu,
En tout lieu
Eſt Richelieu,
Morbieu!
Eſt-ce un Diable, ou bien un Dieu?

VADEBONCŒUR.

AIR : *De la beſogne.*

Oui, c'eſt un Dieu pour les François!
C'eſt un Diable pour les Anglois;
C'eſt l'un & l'autre pour les Belles:
Il vient à bout des plus Rebelles.

LA VIGUEUR.

AIR : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Juſqu'en ces murs d'un ſaut rapide,
Monti s'élance, & du ſuccès décide,
Du premier pas il a l'honneur,
A l'imiter chacun eſt preſte,
Chacun ſeconde ſa valeur,
Et la terreur a fait le reſte.

AIR : *Dans ton galetas.*

Laval brille dans l'action,
De Sad', Roch'fort, Roquepine,
Briqu'vil', Montemard, Lannion,
Wirtemberg, qu'l'honneur domine,
A tous ces généreux Guerriers
Rien ne réſiſte
Sur la liſte,
Il faut mettre tous l's Officiers,
Sans oublier les Grenadiers. (*Bis.*)

CHŒUR.

ELVIRE, MELISE, VADEBONCŒUR,
VALERE, LAVIGUEUR.

AIR : *Toute mon âme*, Quatuor de Ninette.

Heureuſe France,
Suis ta vengeance.
Ta gloire étonne
Tes ennemis ;
Eclate, tonne,
Rends les ſoumis,
Frappe l'Envie,
La Perfidie ;
Qu'elles gémiſſent,
Qu'elles frémiſſent
Au nom de LOUIS.

VALERE, ELVIRE.

DUO

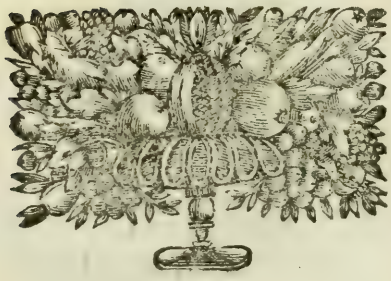
LOUIS l'ordonne,
Fiere Bellonne,
Pourſuis, mais donne

Bien-tôt la Paix, la douce Paix,
Et pour jamais.
Après l'orage,
Que ſans nuage
Brille le plus beau jour,
Et que le tendre Amour
Regne à ſon tour.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre repréſente la vue des Forts du côté des attaques principales. Les Dames de la Ville donnent une fête aux Officiers & Soldats François.

FIN.

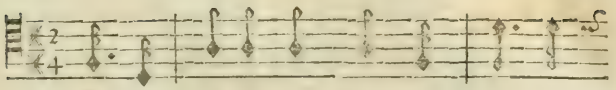


AIR

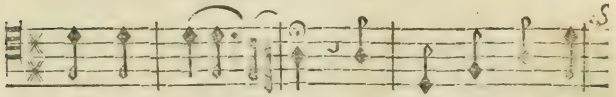
AIRS

Du Mariage par Eſcalade.

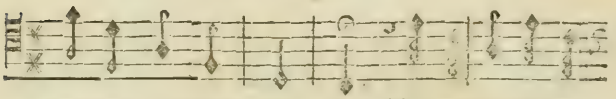
N°. 1.



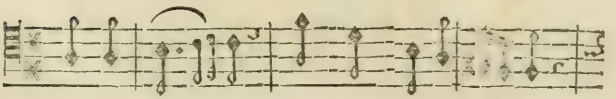
IL eſt pleine nuit ; Mais l'A- mour con-



duit Dans l'om- bre, Sans bruit, ſans bruit, A-



vançons, qu'il fait ſom- bre ! M'y voi-là Eſ- tu



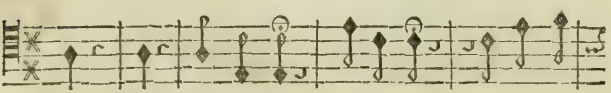
là, Me- li- ſe ? Tout nous favo- ri- ſe,

Me voilà, Eſt- on là ? Au-cun ja- loux

Ne fau- roit nous nui- re. M'entendez- vous ?

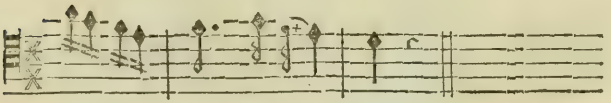
Ré- pon- dez, El- vi- re. En ces lieux tout ſom-

meil- le, Et pour nous l'A- mour veille.



ſt. ſt. Deſcendez, Répondez. Aucun ja-

loux Ne ſau- roit nous nui- re. M'entendez-vous ?



Ré- pon- dez, El- vi- re.

A I R.

Chanté par Dom-Carlos avec la Guitare ſous le Balçon de ſa Maîtreſſe tandis que ſon Rival eſt avec elle.

N°. 2.

Holà, dormez- vous en- co- re ? Chere El-

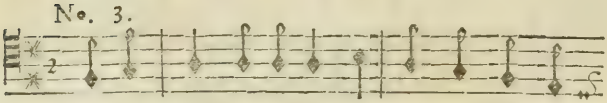
vire, è-veil- lez-vous. C'eſt l'Amant qui vous a-

dore : N'aten- dez pas que l'Au- rore Nous ra-

mé- ne les ja- loux.

RECIT GRIVOIS.

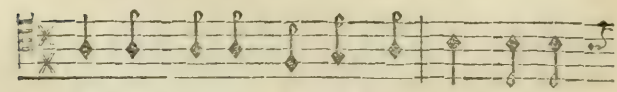
No. 3.



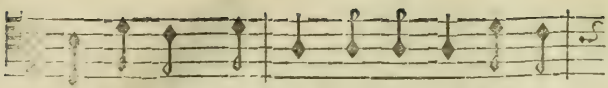
Si-tôt qu'not, Géné-ral Nous fait donner l'ſig-

nal, En mê- me tems poſ- tés De tous cô-

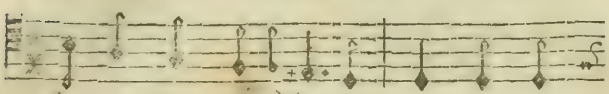
tés, J'grimpons l'aſſaut, Tôt, tôt, tôt, J'courons au



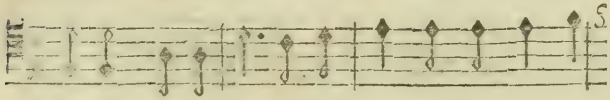
feu Comme au jeu ; Monti, Beauveau, Maille-



bois, Pour mettr' l'sAnglois aux a- bois, Tous les



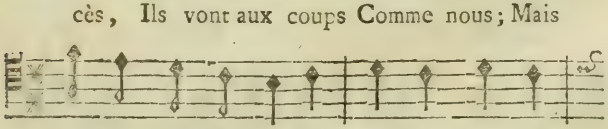
trois Donnoient à nos Gri- vois L'ordre &



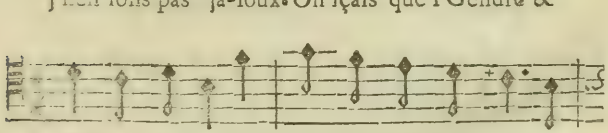
l'exemple à la fois. Là d'Egmont Fait l'Demon, Fron-

fac Met tout à fac, Et leurs eſ- fais Sont des ſuc-

cès, Ils vont aux coups Comme nous; Mais



j'nen ſons pas ja-loux. On ſçais que l'Gendre &



l'Fils d'un Heros Sont faits pour de pareils tra-

vaux. Malgrè l'Ca- non, Ra-pa- ta pon, La flâme &

l'fer & tout l'enfer, Sur les Remparts De toutes

parts, J'enfonçons nos Eten- darts, Dans ç'baccha-

nal Eſt l'Marê- chal, De ç'ô- té là Le voi-

là; De ç'ô- té- ci Le voi- ci: A droite à

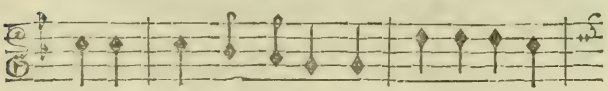
gauche, au mi- lieu, En tout lieu Eſt Riche-

lieu; Morbieu, Eſt-ce un Diable ou bien un Dieu?

VAUDEVILLE,

Du Mariage par eſcalade.

AH ! pour nous quelle gloire ! En-fin nous

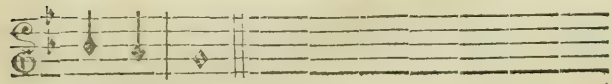


l'avons pris, mes amis. Que de cette vic-

Refrain.

toire l'Anglois ſera ſur- pris ! Et cou-

ſi, couſa, à ç't'heur' là, C'eſt la France



qui ri- ra.

2e.

En Général habile
S'empare de ce lieu
Richelieu,
Fiers Anglois à votre Iſle
Vous pouvez dire adieu ;
Et couſi, couſa, &c.

3e.

Ils faiſoient des gageures,
Qu'on verroit ce projet
Sans effet,
Ils diſent des injures,
Et nous allons au fait:
Et couſi, couſa, &c.

4e.

Que chacun applaudiſſe,
Et chante à haute voix
Maillebois:
Il eſt Achille Uliſſe,
Et Neſtor à la fois,
Et couſi, couſa, &c.

5e.

L'Anglois en a dans l'aîle,
Nous lui donnons tout net
Son paquet,
Et Son Polichinelle;
N'aura plus de caquet,
Et couſi, couſa, à ç't'heur' là,
C'eſt la France qui rira.

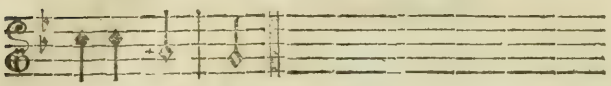
AUTRE.

VA d'bon cœur, viens voir un peu ça,

Qu'eſt-ce qui jamais le croi-ra? Hier nous

a-vons monté là; ah! C'eſt u-ne mer-veil-le.

Port Ma- hon, à ton nom le cœur



ſe ré- veil- le.

2e.

Cet exploit que l'on doit vanter,
Vous avez ſçû l'Executer
Mieux qu'on ne le ſaura chanter;
Ah! c'eſt une merveille.
Port-Mahon,
A ton nom
Le cœur ſe réveille.

3e.

S'il falloit nombrer vos ſuccès,
On compteroit plus de hauts faits
Qu'on na fait de mauvais Couplets;
Ah! c'eſt une merveille.
Port-Mahon
A ton nom
L'eſprit ſe réveille.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Mariage par Eſcalade*, au ſujet de la priſe du *Port-Mahon*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 23 Septembre 1756.

CRÉBILLON

Le Privilege & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du recueil des Opera dudit Théâtre.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE, OU LE PETIT-MAITRE MALGRÉ LUI.

OPERA-COMIQUE,

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Germain, le 14 Mars 1757.

Et repriſe le 3 Février 1758.

Le prix eſt de 30 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez N. B. Duchesne, Libraire, ruë S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN ACTEUR,	M. La Ruette.
LE DIRECTEUR,	M. Delisle.
ACTRICES,	Mlle. Rosaline.
	Mlle. Deschamps.
	Mlle. Vincent.
	Mlle. Petitpas.
UN LAQUAIS,	M. S. Aubert.

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera Comique.

PROLOGUE,

Pour l'Ouverture du Théâtre.

SCENE PREMIERE.

M. LA RUETTE *seul.*

OH ! pour le coup je ſuis excédé. Je renonce à l'emploi dont notre Directeur m'a chargé. Je ne ſçais rien de plus difficile que de former un ſpectacle au goût du Public.

SCENE II.

LE DIRECTEUR, M. LA RUETTE.

LE DIRECTEUR.

HÉ bien, mon ami, où en ſommes nous?

M. LA RUETTE.

A rien, M. le Directeur; je quitte la partie.

LE DIRECTEUR.

Pourquoi donc ?

M. LA RUETTE.

Comment voulez-vous qu'en moins de trois ſemaines on puiſſe trouver des Acteurs, former des ſujets, & préparer des nouveautés. Il falloit vous y prendre il y a ſix mois.

LE DIRECTEUR.

Six mois! & il n'y a gueres plus de quinze jours que nous ſommes en poſſeſſion de l'Opera-Comique. Rien n'étoit decidé, & dans l'incertitude on ne pouvoit faire aucuns préparatifs.

M. LA RUETTE.

Cependant le Public eſt perſuadé que vous avez eu du tems de reſte.

LE DIRECTEUR.

Voilà ce qui redouble nos craintes. Il ſeroit à propos de l'informer de notre ſituation.

Air : *On fait ce qu'on peut.*

Nous avons de ſon indulgence
Éprouvé cent fois les effets,
Et je conçois quelqu'eſpérance.

M. LA RUETTE.

N'eſperez qu'après des ſuccès.

LE DIRECTEUR.

Mais en pareille circonſtance
On peut bien s'excuſer.

M. LA RUETTE.

D'accord.

LE DIRECTEUR.

On ne réuſſit pas d'abord.
Vous ſçavez que quand on commence
On fait ce qu'on peut
Et non pas ce qu'on veut.

M. LA RUETTE.

Vous avez raiſon ; mais je doute que l'on reçoive vos excuſes.

LE DIRECTEUR.

Ne nous abandonnez donc pas dans ce moment critique. Avez-vous été ſolliciter les Auteurs ?

M. LA RUETTE.

Oui. Tous m'ont promis monts & merveilles, & chacun doit faire des Opera-Comiques toutes les nuits.

LE DIRECTEUR.

Qui tomberont tous les jours. J'aime mieux la qualité que la quantité.

M. LA RUETTE.

Vous avez raiſon.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Autrefois malgré la cenſure
Un rien devenoit notre appui.
De plus en plus le goût s'épure,
Et pour plaire il faut aujourd'hui
Fine critique ſans ſatire,
Fonds heureux & joli détail
Et que les Dames puiſſent rire
Sans le ſecours de l'éventail.

LE DIRECTEUR.

Je conviens que cela n'eſt pas aiſé. Ah! mon cher ami, nous avons perdu l'Eté dernier un Auteur qui étoit la plus belle roſe de notre chapeau.

M. LA RUETTE.

C'eſt une perte difficile à réparer.

LE DIRECTEUR.

Nous n'avons que la reſſource de le propoſer pour exemple à ceux qui voudront courir la même carriere.

M. LA RUETTE.

Voici ce que j'ai déjà dit à pluſieurs.

Air : *Vous boudez.*

Obſervez
Et ſuivez
Ce modele ;
Comme lui peignez les mœurs,
Prenez de ſes couleurs
La teinte naturelle.
Que le trait
Du portrait
Soit fidele ;
Conſultez la vérité,
L'art n'a rien mérité
Sans elle.
Ses couplets dont l'harmonie
Au ſens eſt toujours unie,
Sont limés
Et rimés
Sans contrainte,
Ses petits vers meſurés,
Serrés
Coupés
Frappés,
Ont du bon goût,
En tout,
L'empreinte.
Uniſſant
Le plaiſant

A l'utile,
Il traitoit tous les ſujets,
Et ſelon les objets
Il varioit ſon ſtile.
Tout y prend
Different
Caractere;
Il n'eſt point de mauvais ton,
Lorſque l'on a le don
De plaire.

LE DIRECTEUR.

Et qu'ont-ils répondu à cela ?

M. LA RUETTE.

Que l'Auteur du *Suffiſant* & de *Nicaiſe*, cet Auteur que nous regretterons toujours, n'avoit perfectionné ſes talens qu'en étudiant le goût du Public, & qu'ils eſperoient le même avantage en ne s'écartant point de ce principe.

LE DIRECTEUR.

A la bonne heure. Mais il eſt tems de commencer notre Répétition. Je vois déjà une partie de nos Acteurs.

SCENE III.

LE DIRECTEUR, M. LA RUETTE, Mlle ROSALINE, Mlle DESCHAMPS, Mlle VINCENT, Mlle PETITPAS.

LE DIRECTEUR.

TOUT notre monde doit être ici.

Mlle. ROSALINE.

Mlle. Florenville n'eſt point encore arrivée.

LE DIRECTEUR.

Cela eſt déſagréable, elle ſe fait toujours attendre.

M. LA RUETTE.

Il y a une bonne raiſon pour cela.

LE DIRECTEUR.

Quelle eſt-elle ?

M. LA RUETTE.

Hé ! c'eſt qu'elle eſt jolie.

Mlle. PETITPAS.

Vous avez toujours quelque mauvaiſe plaiſanterie à faire.

LE DIRECTEUR.

Et Mlle. Emilie.

Mlle. PETITPAS.

Elle ne viendra pas ſitôt.

LE DIRECTEUR.

Oh ! pour celle-là, elle n'eſt jamais à ſon devoir.

M. LA RUETTE.

Cela ne doit pas vous étonner.

LE DIRECTEUR.

Pourquoi ?

M. LA RUETTE.

C'eſt qu'elle eſt protégée.

Mlle. PETITPAS.

Hé ! bien, tant mieux pour elle.

LE DIRECTEUR.

Et tant pis pour nous.

M. LA RUETTE.

Oh ! je ne prétends pas la blamer. On ne ſçauroit être à tout.

Mlle. PETITPAS.

Qu'entendez-vous par là.

M. LA RUETTE.

Qu'elle ſeroit bien folle de ſacrifier tous les agrémens de la vie à la ridicule vanité de cultiver ſes talens.

Mlle. PETITPAS.

Courage, Monſieur, courage. J'informerai Emilie de la juſtice que vous lui rendez.

M. LA RUETTE.

Je m'attends bien à cela. Vous êtes amies.

LE DIRECTEUR.

Laiſſons cela, je vous prie.

Mlle. PETITPAS.

C'eſt une fille d'un caractere ſociable; qui ſe prête à tout.

M. LA RUETTE.

D'accord.

Mlle. PETITPAS.

Qui n'a jamais manqué à ce qu'elle doit au Public.

M. LA RUETTE.

C'eſt la vérité.

Mlle. PETITPAS.

Si elle veut m'en croire, elle vous forcera à lui faire réparation d'honneur.

M. LA RUETTE.

Hom! cela a furieuſement beſoin de réparation.

Mlle. PETITPAS.

Continuez, Monſieur.

Mlle. DESCHAMPS.

Hé! bien, ſommes-nous ici pour entendre vos dialogues. Je ſuis au Théâtre depuis huit heures. Quand commencerez vous donc cette belle Répétition?

LE DIRECTEUR.

Comment! Mlle. Deſchamps a auſſi de l'humeur!

Mlle. DESCHAMPS.

Pourquoi non? Cela eſt fort permis, je penſe.

LE DIRECTEUR.

Quel ſujet peut vous en donner?

Mlle. DESCHAMPS.

L'Auteur a diſtribué ſes rôles ſingulierement.

LE DIRECTEUR.

Qu'y trouvez-vous à redire?

Mlle. DESCHAMPS.

Comment, me donner un rôle de mere, à moi!

M. LA RUETTE.

C'eſt qu'il s'eſt imaginé que vous aviez de la vocation pour cet emploi.

Mlle. DESCHAMPS.

Ai-je l'air de la mere de Mademoiſelle?

LE DIRECTEUR.

Vous ſçavez qu'il faut ſe prêter aux circonſtances.

Mlle. DESCHAMPS.

Vous conviendrez encore, ſans prétendre offenſer Mademoiſelle, qu'elle n'eſt pas en état de ſe charger d'un rôle d'Amoureuſe dans une nouveauté. Elle ne connoit point encore notre Théâtre.

Mlle. VINCENT.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle ; mais il faut commencer par quelque choſe. J'eſpere que le Public me ſçaura gré des efforts que je fais pour lui plaire. Je n'ai point d'autres deſirs, & je n'épargnerai rien.....

M. LA RUETTE.

Ah ! voilà Mlle. Vincent qui va faire les beaux bras.

Mlle. VINCENT.

Hé ! bien, M. de La Ruette, faites la belle jambe, & nous n'aurons rien à nous reprocher.

LE DIRECTEUR.

Vous êtes toujours à vous argoter tous deux. Voyez Mlle. Roſaline, elle eſt tranquille.

Mlle. ROSALINE.

Moi ! oh ! je ne dis jamais rien. Je n'aurois que trop à dire, ſi je voulois parler.

LE DIRECTEUR.

Et que diriez vous ?

Mlle. ROSALINE.

Que la Piece que nous allons donner eſt déteſtable.

LE DIRECTEUR.

Sur quoi la condamnez vous ? Vous n'en avez pas encore entendu la lecture ?

Mlle. ROSALINE.

J'ai vû mon rôle ; c'eſt aſſez pour trouver tout l'ouvrage mauvais.

LE DIRECTEUR.

Fort bien. Les Comédiens ne jugent jamais d'une Piece que relativement à leurs rôles. Ecoutez ſeulement l'argument de celle ci ; je vais vous le lire.

Mlle. ROSALINE.

Oh ! liſez tant qu'il vous plaira.

LE DIRECTEUR.

Le Petit-Maître malgré lui, Opera-Comique.

Mlle. ROSALINE.

Je vous arrête là ; c'eſt un pillage de tout.

LE DIRECTEUR.

Comment ?

Mlle. ROSALINE.

Le Petit-Maître malgré lui. L'Impertinent malgré lui. Le Medecin malgré lui. Tout cela doit se ressembler.

LE DIRECTEUR.

Écoutez de grace.

Mlle. ROSALINE.

Nous écoutons.

LE DIRECTEUR.

Dorval, jeune Avocat, voit en province une jeune Demoiselle dont il devient amoureux.

M. LA RUETTE *à Mlle. Rosaline.*

Voilà un joli petit chien : mord-il.

LE DIRECTEUR.

Dorval pere écrit en faveur de son fils à Madame de Clinville, mere de Julie.

M. LA RUETTE.

Mange-t-il des gimblettes.

LE DIRECTEUR.

Madame de Clinville consent au mariage. Elle fait venir à Paris où elle fait sa résidence, sa fille & le jeune Dorval pour les unir.

Mlle. DESCHAMPS *à Mlle. Vincent.*

Vous avez-là une jolie boëte.

LE DIRECTEUR.

Mais ſitôt que Dorval paroît devant Madame de Clinville, il a le malheur de lui déplaire, parce qu'il eſt homme ſenſé, & que Madame de Clinville emportée par le torrent de la mode, n'aime que les plaiſirs tumultueux & frivoles.

Mlle. DESCHAMPS.

A propos, Mlle. Petitpas, envoyez-moi le Tailleur de votre bonne amie; je voudrois avoir un pantalon comme le ſien; il eſt d'un goût délicieux.

Mlle. PETITPAS.

N'eſt-ce pas celui qu'elle avoit l'autre jour quand on la ſuivit au Palais Royal.

LE DIRECTEUR.

Daignez donc prêter un peu d'attention. Me. de Clinville bannit ſur le champ le jeune Avocat de chez elle. Dorval toujours amoureux de Julie, cherche les occaſions de renouer avec la mere; il prend un habit de cavalier; affecte les airs ridicules d'un Petit-Maître, & plaît à Madame de Clinville. C'eſt ici où commence l'action théâtrale.

Mlle. ROSALINE.

Mlle. ROSALINE.

Sçavez-vous que la petite Chonchette a des diamans.

Mlle. DESCHAMPS.

Quoi ! ſon collier & ſa prétention, ce n'eſt encor qu'un filet.

Mlle. ROSALINE.

Cela augmente tous les jours. Les petits ruiſſeaux font les grandes rivieres.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monſieur.

LE DIRECTEUR.

Qu'eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Monſieur le Chevalier demande ſi vous avez reçu la petite Demoiſelle figurante qu'il vous a envoyée.

LE DIRECTEUR.

Non, elle ne vaut rien.

LE LAQUAIS.

Mais Mr. le Chevalier s'y intéreſſe.

LE DIRECTEUR.

Ce n'eſt pas ma faute.

LE LAQUAIS.

Mais, Monſieur, il veut qu'elle ſoit reçue.

LE DIRECTEUR.

Elle ne peut pas l'être. Nous l'avons eſſayée dans un ballet ; elle va tout de travers ; c'eſt un enchaînement de faux pas....

LE LAQUAIS *inſolemment.*

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas une raiſon.

LE DIRECTEUR.

Comment ! ce n'eſt pas une raiſon !

M. LA RUETTE.

Il parle juſte. On fait tant de faux pas dans le monde, qu'on en peut bien faire ici.

LE DIRECTEUR.

Oh ! parbleu, ſi nous étions obligés de recevoir toutes les petites Demoiſelles qui ſont dans ce cas-là, nous aurions la moitié de la ville pour figurantes.

LE LAQUAIS.

Venez donc lui parler vous-même ; il vous attend là-bas. Il veut que cela ſoit décidé tout à l'heure.

LE DIRECTEUR.

Je vous ſuis. (*aux Acteurs.*) Continuez de lire, & examinez la Piéce avec attention.

Mlle. ROSALINE.

Nous vous en rendrons bon compte.

M. LA RUETTE *à Mlle Deſchamps.*

Qu'eſt-ce que vous avez là dans votre panier à ouvrage ?

Mlle. DESCHAMPS.

C'eſt une chanſon que l'on m'a donnée au bal de l'Opera.

Mlle. ROSALINE.

Une chanſon ! Voyons, voyons.

M. LA RUETTE.

Sur quel air ?

Mlle. DESCHAMPS.

Sur l'*Alceſte*, contredanſe nouvelle. Je vais vous la chanter.

Air : *L'Alceſte.*

Un jour Lucas ſuivoit Claudine
Dans un boſquet en dandinant,
Il s'en approche à la ſourdine
Et lui fait niche en badinant.
Ah ! Lucas, que faites-vous ?
Lui dit-elle, d'un air doux.

Vous n'y penſez pas, Lucas.
Lucas, ne badinez pas.
Tien, Claudeine,
Tatiguenne,
Je n'aime que toi.
Vous n'aimez que moi?
Oui jarnigoi.
Ah! je vous croi.
C'eſt qu'c'eſt tout d'bon.
Finiſſez donc.
Tien, j't'aimai, dès qu'tu vins au village.
D'bout en bout,
J'allons te conter tout.
Eh! Lucas, à quoi bon ce langage?
Et Lucas, ne badinez pas.
Il baiſe la main de Claudine
Qui la retire en ſoupirant;
Mais plus il folâtre & badine,
Plus elle a l'air indifferent.
Vous perdez le tems, Lucas,
Lucas, ne badinez pas.
L'Amour inſtruiſit Lucas;
Lucas ne badina pas.

SCENE V. *& derniere.*

Les Acteurs précédens. LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR.

HÉ ! bien, quel jugement portez-vous de la Piéce ?

Mlle. DESCHAMPS.

Nous venons de l'analyſer ; elle eſt déteſtable.

Mlle. ROSALINE.

Elle n'aura qu'une répréſentation.

M. LA RUETTE.

Notre Théâtre ne ſera pas le ſeul à qui ce malheur-là ſera arrivé.

Mlle. DESCHAMPS.

Faiſons notre Répétition ; débarraſſons nous bien vîte.

LE DIRECTEUR.

Où eſt donc M. Paran ?

M. LA RUETTE.

Il étudie ſon rôle dans le foyer.

LE DIRECTEUR.

Il ne faut pas le détourner. Et M. Bouret?

M. LA RUETTE.

Il eſt à déjeuner dans ſa loge ; mais il ſe trouvera à ſa ſcene. Commençons toujours.

LE DIRECTEUR.

Que l'on emporte les ſiéges. Répétons ſérieuſement ; il y aura grand monde à notre répétition, & l'Auteur doit s'y trouver incognito.

M. LA RUETTE.

Ah ! çà, Mlle. Vincent, animez un peu votre jeu, & ſongez à chanter naturellement.

Mlle. VINCENT.

Allez, allez, Monſieur, ſongez à vous-même...Je ne peux pas ſouffrir cet homme-là.

LE DIRECTEUR.

Et vous, ſongez tous deux que les petits démêlés particuliers vont toujours au détriment général. Si nous ne l'emportons pas ſur les autres Théâtres par nos talens, diſtinguons-nous du moins par la concorde.

FIN DU PROLOGUE.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE, *OPERA-COMIQUE* EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DORVAL Fils,	M. La Ruette.
DORVAL Pere,	M. Bouret.
L'AUTEUR,	M. Gourville.
FRONTIN,	M. Paran.
LE RÉPÉTITEUR,	M. Delisle.
LE SOUFLEUR.	
JULIE,	Mlle. Vincent.
Me. DE CLINVILLE, Mere de Julie,	Mlle. Deschamps.
MARTON,	Mlle. Rosaline.

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera-Comique.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE, *OPERA-COMIQUE.*

SCENE PREMIERE

JULIE, MARTON.

MARTON.

Air. *Cara Betina.* Air noté, Nº. 1.

CHERE Maîtreſſe,
Quelle triſteſſe,
Peut vous ſaiſir,
Et vous fait gemir ?
Vous ſoupirez
Tout bas.
Vous déſirez....

JULIE.

Hélas !

MARTON.

Un doux lien
Vous plairoit....

JULIE.

Rien.

MARTON.

Air noté, n. 2.

Votre chere Mere
Vous excite à plaire,
C'eſt un caractere
Fait pour le plaiſir:
L'étude profonde
Du ton du grand monde....

JULIE.

Le ton du grand monde
M'ennuye à mourir.

MARTON.

Air. *A mon amour cedez Elvire.*

Le monde eſt l'élément des Belles.
Les Belles en font l'ornement,
On leur rend ce qu'on reçoit d'elles.

JULIE.

Doux propos ſans attachement....

MARTON.

On cherche en tout l'amuſement.

JULIE.

Dans des riens, dans des bagatelles.

MARTON.

On donne tout à l'agrément;

JULIE.

Et jamais rien au ſentiment.

Air : *La Fravoletta.* Air noté, n. 3.

Vers nous on vole,
D'un air frivole,
On nous cajole,
On nous engeole.
Fi des careſſes
Qui ſont traîtreſſes.
On dit tout haut :
Elle eſt ſans défaut :
Oui, c'eſt un Ange ;
Mais tout bas on dit,
Tout bas on rit,
Qu'elle eſt étrange !
Cela ſe tient droit
D'un air mal-à-droit ;
Sa voix, ſon geſte,
Son minois,
Son maintien modeſte,
Tout en eſt bourgeois.
Un jeune étourdi
Vous encenſe,
Et d'un mot hardi
Vous offenſe.
Ma Souveraine !
Hem ! ma belle Reine !
Hem ! votre langueur
Demande un cœur.
Que l'on ſoit la dupe
Des Adulateurs,

Pour moi, je m'occupe
D'objets plus flatteurs.
Le tendre hommage
D'un cœur ſans fard,
Plaît davantage
Que tout leur art.
Toutes leurs ardeurs,
Sont des fadeurs;
Et leurs douceurs,
Sont des noirceurs.

MARTON.

Air : *Comme un oiſeau.*

Du cloître à peine on vous retire,
On s'étonne, quand on reſpire
Un air nouveau,
Hors de cage d'abord troublée,
Vous prendrez bien-tôt la volée
Comme un oiſeau.

JULIE.

Air. *Je ne ſuis qu'un pauvre Garçon.*

Moi, prendre un ſi frivole eſſor!
Que ne ſuis-je en province encor!
On y voit des êtres penſans
Et des gens de bon ſens.

MARTON.

Témoin votre jeune Avocat.

JULIE.

Son amour tendre & délicat
S'exprime avec reſpect.

MARTON.

Reſpect ! quel mot ſuſpect !
Quand un Amant s'exprime ainſi,
Il ne fait pas fortune ici. *bis.*

Air. *De l'Horoſcope accompli.*

Avec l'aveu de votre Mere,
Ce ſage Amant, ſi bon, ſi doux,
Envoyé par Monſieur ſon Pere,
Venoit pour être votre Epoux.
Qu'il parut froid & ridicule !
Madame en l'écoutant recule.
Il oſa nous parler raiſon,
Il fut banni de la maiſon.

JULIE.

Air. *Je vais revoir ma charmante Maîtreſſe.*

A quels tourmens va-t-on livrer mon ame !
Je veux contraindre en vain ma flamme,
Eſt-il un plus cruel état,
O devoir, l'Amour te combat.
Je n'ai jamais appris à feindre,
Ah ! quand un feu ne peut s'éteindre,
En peut-on cacher l'éclat ?

MARTON.

Air. *Je vais mon train.*

Quel objet ſe préſente !

JULIE.

Ah ! cachons ma douleur.

(Elle ſort.)

SCENE II.

FRONTIN, MARTON.

FRONTIN.

Suite de l'Air : *Je vais mon train.*

EH ! bon jour, ma Charmante,
Je ſuis ton ſerviteur,
Que je t'embraſſe.

MARTON.

Grace.

FRONTIN.

Quoi ! Marton ſe défend,
Et fait l'enfant :
Quel mauvais ton !
Marton.
Fi donc,
Mais, mais, fi donc.

MARTON.

Air. *Tambourin de Polimnie.*

Que Frontin eſt preſte,
Peſte !
Çà, çà, point de geſte.

FRONTIN.

Laiſſe-moi.

MARTON.

Eſt-ce bien toi ?
Frontin qui s'eſt fait connoître
Si lourd,
Si gourd,
Fait le Petit-Maître,
Et ſe met
En galant Plumet !
Je t'ai vû modeſte.

FRONTIN.

Zeſte,
Tien, il ne me reſte
De bon ſens pas plus que là.

MARTON.

Ah !

FRONTIN.

Mon Maître qui cherche à plaire,
Change auſſi de caractere,
Extravague déjà.

MARTON.

Oui-dà !
Pourquoi prendre des airs ſi fous ?

FRONTIN.

C'eſt pour nous rendre dignes de vous.

FRONTIN.

Air. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche !*

Pour être bien-tôt l'Epoux de Julie,
Mon Maître eſt ſur le bon ton,
Et nous obtiendrons de la folie
Ce que l'on refuſe à la raiſon.

MARTON.

Air. *Daphnis m'aimoit.*

Comment cela ?

FRONTIN.

Monſieur d'Orval,
Ajuſté comme une poupée,
Voit Madame Clinville au Bal,
Et cette folle en eſt frappée,
Il déraiſonne ſi gaiement,
Qu'il plaît d'abord infiniment;
Dès ce moment,
La Maman
Lui ſourit,
Le chérit:
Pour ſe voir
On prend jour,
Et je viens ici, Mamour,
L'annoncer pour faire ſa cour.

MARTON.

Air: *Chacun a ſon ton & ſon allure.*

Mais Julie....

FRONTIN.

Hé bien!

MARTON.

N'en ſçait-elle rien ?

FRONTIN.

Non.

MARTON.

MARTON.

Sur ce point qui l'intéreſſe
Je cours l'avertir.

FRONTIN.

Viens, ma Princeſſe,
Viens-çà, que je te diſe...

MARTON.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! ça, ma Petite, ſelon toutes les apparences, les choſes vont s'arranger, & tu ſens bien auſſi, qu'il faut que nous nous arrangions.

En honneur, je ſuis fait pour toi,
Ma belle Enfant, regarde-moi.

Que dis-tu de cette tournure, de cette taille, de cette figure. Hem! hem!

Çà, parle-moi de bonne foi,
Turelure,
Flon, flon, flon,
N'ai-je pas le ton
Et l'allure?

MARTON.

Air. *Entre l'Amour & la Raiſon.*

En ridicules, Mons Frontin,
A déjà fait bien du chemin:
Ses façons ſemblent naturelles.
Qu'il eſt fat!

FRONTIN.

Si j'ai réuſſi,
Parbleu, c'eſt qu'en ce pays-ci
L'on ne manque point de modeles.

Air. *Hélas ! Maman, pardonnez, je vous prie.*

Ma chere Enfant, que le plaiſir nous lie,
Toujours conduits par la légéreté.

MARTON.

Très-volontiers, mais chaſſons la jalouſie.

FRONTIN.

Soit, aimons-nous comme gens de qualité.

ENSEMBLE.

FRONTIN. Une Friponne en paroît plus jolie,
Quand elle a fait quelqu'infidélité.

MARTON. Bon, paſſe-moi quelque friponnerie,
Et je te paſſe l'infidélité.

FRONTIN.

Air. *Iris eſt plus charmante.*

D'honneur, elle eſt charmante.
Pour toi mon feu s'augmente,
Si tu crois que je mente,
Eprouve-moi, Marton.
Tu ne cours aucun....

LE SOUFFLEUR.

Riſque.

FRONTIN.

Riſque,
Ceſſe de craindre....

LE SOUFFLEUR.

Puiſque.

FRONTIN.

Puiſque....
» Soufflez donc, s'il vous plaît.

LE SOUFFLEUR. *Haut.*

Ton cœur au mien répond...

FRONTIN.

» A-t'on jamais ſoufflé de la maniere?
» que le diable te ſouffle.

LE SOUFFLEUR *paroiſſant hors du trou.*

Vous êtes un impertinent.

FRONTIN.

Et toi, un inſolent.

MARTON.

Doucement, doucement.

LE REPETITEUR.

Qu'eſt-ce qu'il y a? Qu'eſt-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Il y a que je ne jouerai point, ſi vous n'avez pas un Souffleur plus habile.

LE SOUFFLEUR.

Il y a que je ſuis fort las de la façon dont

je ſuis traité tous les jours par vos Acteurs.

LE REPETITEUR.

Eh ! patience, patience.

LE SOUFFLEUR.

Oh ! je n'en ai que trop de patience, & j'en prends ces Meſſieurs à témoins.

FRONTIN.

C'eſt toujours lui qui m'a fait manquer net.

MARTON.

Il eſt vrai que le Souffleur a tort.

LE SOUFFLEUR.

He bien, ne voilà-t-il pas ? Quand la mémoire de ces Meſſieurs & de ces Dames leur fait faux bon, c'eſt toujours au pauvre Souffleur à qui l'on s'en prend.

LE REPETITEUR.

Allons, allons, reprenez la Piéce.

FRONTIN.

Vas, vas, apprendre ton métier. Vas apprendre à lire.

LE SOUFFLEUR.

Et vous, allez apprendre vos Rôles.

LE REPETITEUR.

Encore !

FRONTIN.

Voyez un peu ce Faquin, il te convient bien de me faire de pareils reproches. Eſt-ce qu'un homme comme moi, un premier Acteur, eſt obligé d'apprendre ſes Rôles.

LE REPETITEUR.

Vous avez raiſon.

FRONTIN.

Comme ſi l'on n'avoit que cela à faire.

MARTON.

Sans doute.

FRONTIN.

On voit bien que cet animal-là ne connoît point ſon Théâtre.

LE REPETITEUR.

Vous parlez juſte. Mais continuez. Où en étions-nous.

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

LE REPETITEUR.

Soufflez.

LE SOUFFLEUR.

Oui, oui, ſouffler n'eſt pas jouer.

LE REPETITEUR.

Encore!

LE SOUFFLEUR.

Suite du Couplet interrompu.

Tu ne cours aucun riſque.

FRONTIN.

Riſque.

LE SOUFFLEUR.

Ceſſe de craindre, puiſque.....

FRONTIN.

Puiſque
Ton cœur au mien répond.

MARTON.

Paix, quelqu'un vient.

FRONTIN.

C'eſt mon Maître.

MARTON.

Bon.

SCENE III.

MARTON, FRONTIN, D'ORVAL.

D'ORVAL.

Air. *Hé ! Madame, qu'attendez-vous ?*

POUR les visites du matin,
Ai-je l'air assez libertin ?

MARTON.

Vous êtes bien en Cavalier ;
Mais ce maintien est encor écolier.

D'ORVAL.

Sans frisure,
Sans parure,
En chenille
Je m'habille,
Et mes cheveux nattés,
Assez mal ajustés,
Par un peigne sont arrêtés :
Je suis mis dans le goût exquis,
Qui distingue vos jeunes Marquis.

MARTON.

Il faut pour en mieux approcher
Avoir encor l'air un peu plus Cocher.
Il faut qu'un Marquis s'engonse,
Et qu'en entrant il s'annonce
Au cliquetis de ses colifichets,

Et que ſa montre étale cent cachets,
Marchez un peu, vous y voilà.
Saluez de cette façon-là,
Bon, vous avez tout l'air d'un fat.
Vous remplirez dignement votre état.

FRONTIN.

Air. *Quand le péril eſt agréable.*

Mon Maître & moi ſommes émules.

MARTON.

Il vous manque encor des façons.

FRONTIN.

Nous ferons avec tes leçons
Bien-tôt plus ridicules.

D'ORVAL.

Air. *Des talens de Lucas.*

A propos, cher Frontin,
As-tu ce matin
Paſſé chez Martin?
Dis-moi ton avis
Sur mon vis-à-vis.
Cours avec ardeur
Preſſer mon Brodeur.

(*Frontin ſort.*)

SCENE IV.

D'ORVAL, MARTON.

D'ORVAL.

Suite de l'Air : *Des Talens de Lucas.*

HÉ bien, Marton,
Reuſſira-t-on
Sur ce ton?

MARTON.

Je vous en répond.
Monſieur l'Avocat
Quitte ſon rabat,
C'eſt un coup d'état.

D'ORVAL.

Trop mal récompenſé
D'un amour ſenſé;
Je me vois forcé
De prendre les airs
Et tous les travers
De vos étourdis
Applaudis.

Air : *Il faut ſuivre la mode.*

Fais moi voir Julie à l'inſtant.

MARTON.

Il vous faut l'aveu de ſa mere.

DORVAL.

Hé bien, avertis la maman.

MARTON.

Oh! Monſieur, elle eſt en affaire :
Madame à préſent fait des vers,
Elle a peur qu'on ne l'incommode.

DORVAL.

D'où lui vient ce nouveau travers?

MARTON.

Il faut ſuivre la mode.

Air : *Hélas! ma cher femme.*

En France l'on contemple
Vingt femmes à talens :
Chacune à leur exemple
Veut être ſur les rangs.
Madame lit,
Compoſe, écrit,
Barbouille.
La ſcience & l'eſprit
Sont tombés en quenouille.

DORVAL.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Elle avoit des goûts oppoſés.

MARTON.

Ces goûts-là ſe ſont épuiſés,
D'abord tout ſemble une merveille ;
Mais tout change en un tour de main.
A Paris l'eſprit de la veille
N'eſt pas l'eſprit du lendemain.

Air : *Temple que j'ai bâti en l'air.*

Mais elle vient, préparez-vous.

DORVAL.

Répandons cette eſſence d'ambre.

SCENE V.

Mlle. DAZINCOURT, Mlle. DESCHAMPS, M. LA RUETTE, MARTON, LE REPETITEUR.

Mlle. Dazincourt & Mlle. Deſchamps entrent enſemble & chantent ces deux vers.

BONJOUR, Dorval. Vous, laiſſez-nous.
Marton, paſſez dans l'antichambre.

M. LA RUETTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, deux perſonnes pour jouer le même rôle !

Mlle. DAZINCOURT.

Le rôle m'appartient, il eſt de mon emploi.

Mlle. DESCHAMPS.

Le rôle m'appartient, l'Auteur me l'a donné.

Mlle. DAZINCOURT *au Répétiteur.*

Monſieur, ſoutenez le droit de vos Acteurs.

Mlle. DESCHAMPS.

Soutenez le droit des Auteurs.

Mlle. DAZINCOURT *avec volubilité.*

Les emplois ſont fixés à ce Théâtre-ci comme aux autres, & tout Acteur ou Actrice en poſſeſſion, doit s'emparer excluſivement de tout ce qui lui convient en dépit des Auteurs, des Acteurs, & du Public même. Ce n'eſt pas que l'on ſoit bien flattée de jouer un mauvais rôle dans

une mauvaiſe Piéce qui n'a ni queue ni tête ; mais il ne ſera pas dit que l'on préferera impunément les avantages des Auteurs à mes intérêts. En un mot comme en mille, je n'en démorderai point, & je déviſagerai tous ceux qui me diſputeront mes priviléges.

LE REPETITEUR.

Miſericorde !

Mlle. DESCHAMPS.

Hé ! bien, déviſageons-nous ; car je jouerai le rôle.

Mlle. DAZINCOURT.

Vous le jouerez !

Mlle. DESCHAMPS.

Oui, je le jouerai.

M. LA RUETTE.

Courage, courage.

LE REPETITEUR.

Doucement. Un Auteur eſt maître de la diſtribution de ſes rôles.

Mlle. DAZINCOURT.

C'eſt-à-dire que nous ſerons obligées de faire notre cour à Meſſieurs les Auteurs.

Apparemment que Mademoiſelle a déjà mis le nôtre dans le cas de la reconnoiſſance.

Mlle. DESCHAMPS.

Vous ne manquerez pas de reſſource de ce côté là.

LE REPETITEUR.

Ne vous échauffez point. Le rôle que vous vous diſputez, eſt celui d'une ridicule qui ne peut convenir qu'à Mademoiſelle. Laiſſez-la jouer, nous vous dédommagerons de cette complaiſance.

Mlle. DAZINCOURT.

Ah! puiſque vous prenez ſon parti, je n'ai plus rien à dire.

LE REPETITEUR.

J'aime à vous voir raiſonnable.

Mlle. DAZINCOURT.

Oui, oui; qu'elle le joue. Mais vous pouvez compter que la Piéce tombera; car je vais de ce pas faire une cabale contre.

Elle ſort.

LE REPETITEUR.

Attendez donc, attendez donc.

Mlle. DESCHAMPS.

Tranquilliſez-vous, Monſieur, j'ai au-

tant d'amis qu'elle peut en avoir ; ſi elle fait tomber cette Piéce-ci, je ferai tomber toutes celles où elle paroîtra.

LE REPETITEUR.

Belle conſolation ! Je cours après elle pour l'appaiſer. Pourſuivez.

SCENE VI.

Me. DE CLINVILLE, DORVAL, MARTON.

Me. DE CLINVILLE.

Suite de l'air Temple que j'ai bâti en l'air.

à Marton.

BONJOUR Dorval. Vous, laiſſez-nous, Marton, paſſez dans l'antichambre. Si l'on vient, qu'on me faſſe avertir.

à Dorval.

Je vous trouve mis à ravir.

DORVAL.

Air : *L'Amour comme Neptune.*

Madame, ici j'arrive
Sur l'aîle des Zéphirs ;
Pour vous voir je me prive
De mille autres plaiſirs.

Me. DE CLINVILLE.
Monſieur, j'ai fait une Ode
Qui doit charmer l'univers.
DORVAL.
J'étois de deux concerts.
Me. DE CLINVILLE.
Je ſuis folle des vers.
DORVAL.
Loin de vous tout m'incommode.
Me. DE CLINVILLE.
C'eſt ma fureur.
DORVAL.
C'eſt en honneur.

Air : *La mort pour les malheureux.*

J'ai, Madame, un vrai tréſor.
Me. DE CLINVILLE.
J'ai fait encor.
DORVAL.
Pour mon cabriolet.
Me. DE CLINVILLE.
Certain couplet
Qui je crois, n'eſt pas laid.
DORVAL.
Attelage complet
De ſix chevaux ſoupe de lait.
Me. DE CLINVILLE.
Ce ſont les vers les plus forts.
DORVAL.
J'y mets des ſtors.
Me. DE CLINVILLE.
Je les fais ſans efforts.

DORVAL.

DORVAL.

Et des reſſorts.

ENSEMBLE.

DORVAL. } Auſſi prompts que l'eclair,
Nous fendrons l'air.

M. DE CLINV. } Moi-même j'ai fait l'air,
Oui j'ai fait l'air.

Me. DE CLINVILLE.

Entendons-nous, mon cher.

DORVAL.

Parlez.

Me. DE CLINVILLE.

Parlez.

ENSEMBLE.

Non, c'eſt à vous à parler.

DORVAL.

Non.

Me. DE CLINVILLE.

Non.

ENSEMBLE.

C'eſt vous troubler.

Me. DE CLINVILLE.

Hé bien!

DORVAL.

Hé bien!

ENSEMBLE.

Monſieur, pourſuivez donc } l'entretien.
Madame, pourſuivez

DORVAL.

Quoi!

Me. DE CLINVILLE.

Quoi!

ENSEMBLE.

Je ne dis rien.

Me. DE CLINVILLE.

Parlez.

DORVAL.

Parlez.

ENSEMBLE.

Je vous écoute. Parlez.

DORVAL.

Non.

Me. DE CLINVILLE.

Non.

ENSEMBLE.

Vous le voulez.

DORVAL.

Mes jolis chevaux....

Me. DE CLINVILLE.

De mes vers nouveaux....

DORVAL.

Seront un objet....

Me. DE CLINVILLE.

Voici le ſujet....

DORVAL.

Dont l'œil ſatisfait....

Me. DE CLINVILLE.

L'ouvrage eſt parfait.

ENSEMBLE.

Je vous réponds de l'effet.

Me. DE CLINVILLE.

Air : *O reguingué.*

Nous ne nous entendrons jamais.

DORVAL.

Pardon, Madame, je me tais.

Me. DE CLINVILLE.

Raiſonnons de nos intérêts,
Et nous lirons mes vers après.
Aimez vous bien toujours ma fille ?
Quoiqu'un peu ſotte & gentille.

DORVAL.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Madame, elle tient de vous,
Et je la trouve adorable.
Oui, vos attraits....

Me. DE CLINVILLE.

Ménagez-nous.
Il eſt vrai que je ſuis paſſable ;
Mais j'en conviens de bonne foi,
Ma fille eſt plus jeune que moi.

DORVAL.

Air : *Tout eſt dit.*

Vous avez trop de modeſtie.

Me. DE CLINVILLE.

Et vous, Monſieur, trop de bontés.
Vous pouvez prétendre à Julie,
A préſent vous la mérités.
En arrivant, vous parutes mauſſade ;
Car vous n'etiez qu'un bavard
Ennuyeux, fade,
Froid, plat,
Fat.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Ne vous étonnez pas ſi je vous fus contraire.
J'écrivis en ces mots à Monſieur votre pere :

Monſieur, j'ai vû M. votre fils l'Avocat ; ſes mœurs ne me conviennent point,

& ſa conduite ne feroit pas honneur à ma famille. Je retire ma parole.

DORVAL.

O Ciel !

Me. DE CLINVILLE.

Ne craignez rien, je vais tout réparer,
A l'eſpoir le plus doux vous pouvez vous livrer.

Air : *Jupin de grand matin.*

Je veux
Combler vos vœux ;
Mais inſtruiſez-vous
Du devoir des epoux.
Tous les deux
Pour vous rendre heureux,
Sur le plus grand ton,
Montez votre Maiſon.
Tout époux à préſent
Eſt complaiſant ;
Madame veut ſortir,
Se divertir,
Et Monſieur ne doit pas
Suivre ſes pas ;
C'eſt un ſoin qui n'eſt permis
Qu'aux amis.
Comme nous ſommes gens
De qualité,
Qu'elle ait des diamans
En quantité.

DORVAL.

Oui ; mais on la prendra
Pour quelque fille de l'Opera.

SCENE VII.

Me. DE CLINVILLE, DORVAL, MARTON.

MARTON.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

LE Maître d'hôtel, l'Officier,
Un Chanteur, un Artificier
Sont dans la chambre de Madame.
Me. DE CLINVILLE.
C'eſt pour le ſouper de ce ſoir,
Cher Dorval, vous en ſerez l'ame :
Attendez-moi, je vais les voir.

SCENE VIII.

DORVAL.

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin !*

DE mon projet je viens à bout,
Ah ! qu'elle eſt folle !
Si je recule, je perds tout :
Mon rôle n'eſt point de mon goût ;
Mais l'Amour m'en conſole.

SCENE IX.

DORVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

Suite de l'air.

AH! tout eſt perdu.

DORVAL.

Cher Frontin, qu'as-tu?

FRONTIN.

Ouf, je perds la parole.

DORVAL.

Air : *Allons donc, jouez, violons.*
Qu'eſt-ce donc?

FRONTIN.

Monſieur votre pere
Eſt contre vous fort en colere.
Il eſt arrivé ce matin.

DORVAL.

Il eſt ici?

FRONTIN.

Le tour eſt traître.

DORVAL.

Ciel!

FRONTIN.

Il vient de me reconnoître.
Il m'a d'abord pris au collet
Et m'a traité comme un valet.

Moi, je ſuis reſté comme un terme :
Il faut, dit-il, qu'on vous enferme ;
Vous êtes un franc libertin,
Un fat, un débauché....

DORVAL.

Coquin !

FRONTIN.

Oui, j'oubliois encor ce terme ;
Il vient, ſongez à tenir ferme.

DORVAL.

Quel ſujet le conduit ici ?

FRONTIN.

Oh ! je me ſauve, le voici.

SCENE X.

LE RÉPETITEUR, M. LA RUETTE, M. BOURET.

M. LA RUETTE.

HÉ ! bien, où eſt donc le pere ? M. Bouret ! M. Bouret.

LE REPETITEUR.

M. Bouret ! à votre ſcene.

M. BOURET *ivre.*

Tout à l'heure, tout à l'heure.

LE REPETITEUR.

Ah ! le voilà. Comment, pas encore prêt ?

M. BOURET.

Hé ! bien, qu'eſt-ce ? Meſſieurs, vous êtes bien preſſés ; on n'a pas le tems de s'habiller avec vous.

M. LA RUETTE.

Voilà un homme bien en état de faire un perſonnage.

M. BOURET.

Perſonnage toi-même.

M. LA RUETTE.

Peut-on boire à cet excès ?

M. BOURET.

Oh ! cela eſt faux, par exemple ; preuve que je n'ai point aſſez bû, c'eſt que je ſuis encore altéré comme tous les diables ; mais laiſſez-moi jouer ; il faut être à ſon devoir.

LE REPETITEUR.

Heureuſement que ce n'eſt qu'une repetition Allons, parlez à votre fils d'un ton de pere.

M. BOURET.

Hem !

LE REPETITEUR.

Parlez à votre fils d'un ton de pere.

M. BOURET.

Je ſçais... je ſçais ce que j'ai à faire. Oui d'un ton de pere.

SCENE XI.

DORVAL, *repreſenté par M.* LA RUETTE ; M. BOURET *faiſant le rôle de Pere.*

LE PERE.

Air : *Menuet Polonois.*

MOnſieur mon fils, (Oh) vous voilà donc ?
J'apprends que vous donnez à gauche :
Vous êtes fort (Oh) joli garçon.
Je viens vous mettre à la raiſon, à la raiſon.

DORVAL.

Sachez, Monſieur....

LE PERE.

Quel deshonneur !
Quelle débauche !
Quelle horreur !

DORVAL.

Qu'il ſoit permis....

LE PERE.

Comme il eſt mis !
C'eſt une ébauche
De Marquis.

DORVAL.

Sachez enfin....

LE PERE.

Ce libertin
Me deshonore....

DORVAL.

Mais encore....

LE PERE.

Monſieur le fat....

DORVAL.

Oh ! point d'éclat.

LE PERE.

Peut-on paroître en cet état ?

En cet état ?

M. LA RUETTE.

Doucement ; tâchez de vous ſoutenir.

M. BOURET.

Hem ! qu'eſt-ce que tu veux ſoutenir?

M. LA RUETTE.

Songez à votre rôle.

M. BOURET.

Comment, je ſuis un drôle !

M. LA RUETTE.

Je dis que vous ſongiez à votre rôle.

M. BOURET.

Ah ! c'eſt different. Quand on me parle raiſon, j'écoute. Qu'eſt-ce que tu dis ?

M. LA RUETTE.

Continuons.

M. BOURET.

C'eſt bien dit, continuons. Qu'eſt-ce que je diſois ? moi. Ah ! m'y voilà.

Air :

Tout en vous me choque,
Mais Monſieur s'en moque.

Fi, voilà du tabac qui ne vaut pas le diable ; donne m'en du tien.

SCENE XII.

LE REPETITEUR, M. LA RUETTE, M. BOURET.

LE REPETITEUR.

HÉ ! que diantre, Monsieur ; a-t-on jamais répété de la maniere ? L'Auteur vous aura bien de l'obligation de la façon dont vous rendez ses ouvrages.

M. BOURET.

L'Auteur ! l'Auteur ! Oh ! qu'il s'accommode. Voilà encore un plaisant Auteur par ma foi !

SCENE XIII.

L'AUTEUR *se levant d'entre les spectateurs*, LE REPETITEUR, M. BOURET, M. LA RUETTE,

L'AUTEUR.

QU'appellez-vous, un plaisant Auteur ! Vous êtes vous-même un plaisant visage.

M. BOURET.

Viſage, viſage ! qui eſt-ce qui parle-là ?

L'AUTEUR.

Monſieur le Répétiteur, ôtez-lui ſon rôle.

M. BOURET.

C'eſt, je crois, Monſieur l'Auteur.

L'AUTEUR.

Je vous jure que je ne l'employerai de ma vie.

M. BOURET.

Vous ſçavez que j'ai de l'eſtime pour votre conſideration, & que...quoique j'aye l'honneur d'être Comédien, je reſpecte les Auteurs, moi.

L'AUTEUR.

Qu'on le faſſe retirer.

M. BOURET.

C'eſt qu'il n'y a rien de ſi beau que la concorde ; & comme dit un certain Philoſophe....

M. LA RUETTE.

Allons, Bouret.

M. BOURET.

Laiſſez-moi parler à Monſieur ; c'eſt un honnête homme, & quand deux perſonnes de mérite, d'eſprit, de talens, de jugement comme lui & moi, font tant que d'avoir l'honneur d'être en conference pour la communication des idées

de leurs penſées, ce n'eſt pas à toi à fourer ton nez dans ce que tu ne comprends pas. Tu n'as que faire là. Ah ! çà, Monſieur....

L'AUTEUR *ſur le Théâtre.*

Ah ! çà, Monſieur.

M. BOURET.

Ah ! je vous croyois là-bas.

L'AUTEUR.

Laiſſez-nous le champ libre.

M. BOURET.

Si je n'ai pas le chant libre, c'eſt un peu de rhume, cela n'y fait rien.

M. LA RUETTE.

Qui voulez-vous qui répete au lieu de lui ?

L'AUTEUR.

Moi-même, Monſieur, moi-même.

LE REPETITEUR.

A la bonne heure ; mais vous ne jouerez pas demain le rôle.

M. BOURET.

Le rôle, le rôle eſt fort bon, je le ſoutiens tel ; ce n'eſt pas là l'embarras.

M. LA RUETTE.

Il n'y a que lui pour le rendre.

M. BOURET.

Le rendre ! oh ! cela ne ſera point ; il n'y a perſonne aſſez hardi pour me l'ôter.

Je le jouerai, ou je ne le jouerai pas, cela n'y fait rien ; mais je ne le cede pas.

L'AUTEUR.

Quel parti faut-il donc prendre ?

M. LA RUETTE.

Ne vous inquiettez pas ; il le jouera.

LE REPETITEUR.

Engagez-le ſeulement à vous laiſſer répéter à ſa place.

L'AUTEUR.

Soit.

M. BOURET.

Oui, c'eſt bien dit. Qu'on me faſſe place, je veux répéter, moi. Gare, gare.

M. LA RUETTE.

Parlez-lui avec douceur.

L'AUTEUR.

Laiſſez-moi faire. Morbleu, Monſieur, ſi vous étiez capable de vous rendre à la raiſon....

M. BOURET.

La raiſon. Qu'eſt-ce que ça me fait à moi que la raiſon ; quand on a le jugement ſain, cela ſuffit.

L'AUTEUR.

Hé ! que diable !

M. BOURET.

Point de colere. Faites-moi l'honneur de m'entendre : il eſt vrai que j'ai bu un petit coup. Je ne veux point vous le

cacher ; mais ſi j'ai bû un petit coup, c'eſt pour vos intérêts, Monſieur l'Auteur.

L'AUTEUR.

Pour mes intérêts !

M. BOURET.

Vous ſçavez que le proverbe dit : *in vino veritas.*

M. LA RUETTE.

Laiſſe-là ton galimathias.

M. BOURET.

Tais-toi, toi, ignorant ; Monſieur m'entend bien.

L'AUTEUR.

Il faut avoir bonne patience.

M. BOURET.

In vino veritas, ſignifie que le bon vin réjouit le cœur de l'homme. N'eſt-il pas vrai ?

L'AUTEUR.

A peu près. Hé bien !

M. BOURET.

Hé ! bien ; vous conviendrez qu'il ne faut pas qu'un Acteur d'Opera-Comique ſoit triſte.

L'AUTEUR.

Hé ! bien.

M. BOURET.

Hé ! bien, pour jouer mon rôle gaiement, je me ſuis réjoui le cœur : voilà tout ; c'eſt tout ſimple.

L'AUTEUR.

Ah çà, mon cher ami, je vois que vous avez pris mon rôle fort à cœur.

M. BOURET.

Oh! beaucoup.

L'AUTEUR.

Que cela vous a fatigué, altéré.

M. BOURET.

C'eſt la vérité.

L'AUTEUR.

Et que vous avez beſoin de vous rafraîchir.

M. BOURET.

Cela eſt juſte.

L'AUTEUR.

Allez vous repoſer un moment dans votre loge.

M. BOURET *d'un ton grave.*

Mais il faut que je répete.

L'AUTEUR.

Je m'en acquitterai pour vous.

M. BOURET.

Ah! vous êtes fort le maître; vous pouvez jouer auſſi, ſi bon vous ſemble; vous êtes Auteur, vous ſerez Acteur, & l'on vous ſifflera pour deux. Votre ſerviteur.

Il ſort en chantant.

Bacchus, laiſſe-moi ſoupirer;
Amour, laiſſe-moi boire.

LE

LE REPETITEUR.

Nous en voilà débarraſſés.

L'AUTEUR.

Un autre fois faites en ſorte que l'on ne ſoit pas expoſé à de pareils déſagrémens.

LE REPETITEUR.

Je vous le promets. *Il ſort.*

L'AUTEUR.

Pourſuivons. Je ſçais où il faut reprendre le rôle.

SCENE XIV.

L'AUTEUR *repréſentant le Pere*; DORVAL *fils.*

L'AUTEUR.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

COMMENT avez vous l'audace
De reparoître en ces lieux ?

DORVAL.

Mais écoutez-moi, de grace.

DORVAL *pere.*

Non, ôtez-vous de mes yeux.
Ah ! la mere de Julie
M'en a trop bien averti.
Oui, grace à votre folie,
Vous manquez un bon parti.

SCENE XV.

Me DE CLINVILLE, DORVAL *Pere*, DORVAL, *Fils.*

Me DE CLINVILLE.

Contredanſe du Diable-à-Quatre.

METTEZ des Magots
Sur mes Cryſtaux,
Que le goût de la Chine
Domine :
Que tout le ſervice en ſoit couvert,
Les Magots ſont l'ornement d'un deſſert.

Dorval Pere & Me de Clinville ſe font une grande révérence.

DORVAL *pere.*

Je viens tout exprès, Madame,
Pour parler de nos arrangemens :
Mon fils ſera, ſur mon ame,
Bien puni de ſes égaremens.

Me DE CLINVILLE *à la Cantonade.*

Que l'on avertiſſe pour ce ſoir
Ce Joueur de Guitarre
Si rare :
Il eſt à la mode, il faut l'avoir ;
C'eſt à nous à décider ſon ſçavoir.

DORVAL *pere.*

Mais quand il s'agit d'affaire.....

Me DE CLINVILLE. (*bas à Dorval fils.*)

Quel eſt cet Original ?

DORVAL *fils.*

Eh, Madame ! c'eſt mon Pere.

Me DE CLINVILLE.

Comment ! c'eſt Monſieur Dorval !

(*Elle fait une grande révérence & dit à la Cantonade*),

Qu'on ferme une loge à l'Opéra,
Je veux voir la Chanteuſe
Fameuſe.

DORVAL *pere.*

Mais, mais quel accueil me fait-on là !
(*à ſon fils*).
Oh ! c'eſt vous qui m'expoſez à cela.

Me DE CLINVILLE.

Air : *Le tout par Nature.*

Vous avez un fils charmant,
Je vous fais mon compliment.

DORVAL *pere.*

Il vous a déplu.

Me DE CLINVILLE.

D'abord.

DORVAL *pere.*

Il eſt inexcuſable.

Me DE CLINVILLE.

Il répare bien ſon tort,
Il eſt adorable.

DORVAL *pere.*

Air : *Toutes les Meres.*

C'eſt ironie,
Je le renie ;
Si le fripon
Ne prend un autre ton.

Me DE CLINVILLE.

Moi je l'adopte.

DORVAL *pere.*

Il faut qu'il opte.

Me DE CLINVILLE.

Je ne veux point pour ma fille un Caton.

ENSEMBLE.

DORVAL *pere à ſon fils.*

Suivez mes pas,
Renoncez à Julie,
Tant de folie
Ne me convient pas.

Me DE CLINV.

On ne plaît pas,
Sans un peu de folie.
Le Sage ennuie,
J'en fais peu de cas.

DORVAL *fils, bas à ſon pere.*

Ah ! vous me perdez.

DORVAL *pere.*

Quoi vous prétendez. . . . .

DORVAL *fils bas à son pere.*

Monsieur sur ce point
Ne vous allarmez point.
(*à Madame de Clinville.*
Madame en honneur,
Je fais mon bonheur
De vous obéir.
(*à son Pere*).
Un mot peut nous trahir.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

DORVAL *pere.*
C'est un mistere
Que je n'entends guere,
C'est un mistere
Que je n'entends pas.

Me DE CLINV.
Ne prenez pas
Pour lui ce ton sévere,
Je le révere,
J'en fais grand cas.

DORVAL *fils.*
Cessez, mon pere,
De m'être contraire.
Madame, hélas!
Ne m'abandonnez pas.

Me DE CLINVILLE.

Pour avoir ma fille,
Je veux que l'on brille,
Que l'on soit plaisant,
Léger, vif, amusant.

DORVAL *pere.*
Mais un Petit Maître.....

Me DE CLINVILLE.
Eſt comme il faut être.

DORVAL *pere.*
Je ſuis fort ſurpris.....

Me DE CLINVILLE.
Ma fille eſt à ce prix.
Apprenez le monde,
Sachez que l'on fronde
Les gens de bon ſens.

DORVAL *fils à Me. de Clinville.*
On rit à leurs dépens.

Me DE CLINVILLE.
Prenez mon génie.

DORVAL *fils à ſon pere.*
Flatons ſa manie.

DORVAL *pere à ſon fils.*
Hé! bien, prêtons-nous
Aux caprices des foux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

DORVAL *pere. à Me de Cliv. à ſon fils.*
Quoi tout de bon
Vous lui donnez Julie?
Oh! ta folie
Eſt une raiſon.

Me DE CLINV.
Oui tout de bon
Je lui donne Julie
Un Sage ennuie
Avec ſa raiſon.

DORVAL *fils.*
J'obtiens Julie ;
Mon ame eſt ravie,
Mon ame eſt ravie.

DORVAL *pere.*

Air : *Les Pierrots.*

Puiſqu'il vous plaît, j'en ſuis content,
Mais au plûtôt terminons cette affaire.

Me DE CLINVILLE.

(*à la Cantonade*).
Que ma fille vienne à l'inſtant,
Dites lui que Dorval l'attend.
(*à Dorval Pere*).
Paſſons tous deux chez mon Notaire.

DORVAL *fils.*

J'obtiens enfin le prix de mes ſoupirs.

Me DE CLINVILLE.

Nous allons tous au gré de nos deſirs
Compter nos jours par nos plaiſirs.

Air : *Ah ! voilà la vie.*

Grande compagnie
Tous les jours viendra,
L'aimable folie
Y préſidera.
Tous trois enſemble.
Ah ! voilà la vie, la vie
Jolie :

Ah ! voilà la vie
Que l'on menera.

DORVAL *fils.*

SECOND COUPLET.

Le matin viſite,
Le ſoir Opera,
Grande chere enſuite,
La nuit on jouera.

TOUS.

Ah ! voilà la vie, *&c.*

Me DE CLINVILLE.

TROISIEME COUPLET.

Trois fois la ſemaine,
Au Bal on ira,
(*à Dorval pere.*)
Que Monſieur m'y mene :
Il y danſera.

DORVAL *pere.*

Qui, moi ! moi !

Me DE CLINVILLE.

Oui, vous, vous.

TOUS.

Ah ! voilà la vie, *&c.*

(*Madame de Clinville ſort en danſant avec M. Dorval pere*).

SCENE XVI.

DORVAL *fils*, JULIE.

DORVAL.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime?*

VOus allez faire mon bonheur,
Aimons-nous ſans contrainte :
Je vous obtiens & mon ardeur
Peut éclater ſans crainte.

JULIE.

Air : *La ſageſſe eſt de bien aimer.*

Quel plaiſir, quand on s'aime bien,
De pouvoir toujours ſe le dire !
Si ton bonheur dépend du mien,
Ton cœur a le bien qu'il deſire.
Quel plaiſir, quand on aime bien.
De pouvoir toujours ſe le dire !

DORVAL.

Air : *A l'envers.*

Je vais jouir d'un ſort charmant.

JULIE.

Cher amant....

M. LA RUETTE.

Cher amant ! à quoi bon cette grande cadence ? pourquoi manierer votre chant ? vous n'êtes point ici à l'Opera. Est-ce ainſi qu'une maitreſſe doit parler à ſon amant !

Mlle. VINCENT.

Oui, c'eſt ainſi qu'elle doit parler à un amant fagoté comme vous.

M. LA RUETTE.

Apprenez donc à faire une ſcene d'amour.

Mlle. VINCENT.

Je ne prends là-deſſus conſeil de perſonne.

SCENE XVII.

LE REPETITEUR, DORVAL, JULIE, Mlle. VINCENT, M. LA RUETTE.

LE REPETITEUR.

HÉ ! bien, ne voilà-t-il pas encore que vous vous querellez ?

Mlle. VINCENT.

Je n'ai pas beſoin de ſes leçons.

M. LA RUETTE.

J'en ai donné à d'autres qui vous valoient bien.

Mlle. VINCENT.

Qu'il eſt déplaiſant !

M. LA RUETTE.

Qu'elle eſt mauſſade !

LE REPETITEUR.

Vous vous dites des injures, vous avez raiſon tous deux; mais de grace répétez tranquillement.

DORVAL & JULIE.

DUO. *Du Devin de Village* : A jamais.

Le bonheur enfin couronne
Nos tendres amours,
Suivons-en le cours.
Mon cœur s'abandonne
A vous pour toujours. *

Mlle. VINCENT *donne un ſoufflet à M. la Ruette.*

Ahi ! ahi ! j'ai cru qu'il alloit m'emporter le bras.

M. LA RUETTE.

Un ſoufflet ! vous meriteriez....

Mlle. VINCENT.

Jour de Dieu, ne m'approchez pas.

* *Dorval ſe jette aux genoux de Julie, & lui ſerre la main de toute ſa force.*

SCENE XVIII & *derniere.*

M. PARENT, Mlle. ROSALINE, LE REPETITEUR, M. BOURET, L'AUTEUR, Mlle. VINCENT, M. LA RUETTE.

LE REPETITEUR.

QU'EST-CE qu'il y a donc encore?

M. BOURET.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'ça? qu'eſt-ce que c'eſt qu'ça?

L'AUTEUR.

Qu'avez-vous donc?

M. LA RUETTE.

Tenez, Monſieur l'Auteur, voilà votre rôle; cherchez un Acteur qui veuille jouer avec cette impertinente.

Mlle. VINCENT.

Voilà le mien : cherchez une Actrice qui veuille jouer avec ce faquin-là.

M. BOURET.

On ne dira pas que c'eſt-moi qui trouble la Répétition, par exemple.

L'AUTEUR.

Que le Diable emporte le Théâtre;

que l'on faſſe de ma Piece tout ce que l'on voudra. Je ne m'en mêle plus.

Il ſort.

LE REPETITEUR.

Nous voilà dans un bel embarras.

M. LA RUETTE.

Vous allez entendre ſi j'ai tort.

Mlle. VINCENT.

Vous allez juger ſi j'ai raiſon.

M. LA RUETTE.

Il eſt bien étonnant....

Mlle. VINCENT.

Il eſt bien ſingulier....

M. LA RUETTE.

Que l'on ne puiſſe rien dire....

Mlle. VINCENT.

Que l'on ne puiſſe rien faire....

M. LA RUETTE,

Sur le jeu de Mademoiſelle.

Mlle. VINCENT.

Au gré de ce Monſieur-là.

M. LA RUETTE.

Elle a la hardieſſe....

Mlle. VINCENT.

Il a la méchanceté....

M. LA RUETTE.

De me donner un ſoufflet.

Mlle. VINCENT.

De m'arracher la main.

TOUS ENSEMBLE.

M. LA RUETTE.

Mais ſi cela vous arrive, je vous traiterai de maniere que vous vous en ſouviendrez longtems.

Mlle. VINCENT.

Si vous avez l'audace de me dire la moindre choſe, je vous arracherai les yeux.

M. BOURET *chante.*

Allons, gai, volez, plaiſirs, volez, &c.

Mlle. ROSALINE.

Mais en vérité vous n'y penſez pas, on n'a jamais vû de pareilles choſes.

LE REPETITEUR.

Quel cahos ! ou fuir !

M. BOURET.

Hé ! mes camarades, mes amis, je vais raccommoder tout cela : il n'y a que moi qui ai de la tête ici.

Mlle. ROSALINE *au* PUBLIC.

Meſſieurs, les contretems dont vous venez d'être témoins, vous offrent l'image des embarras d'une Direction de ſpectacle, & ſurtout d'une direction nouvelle; mais je compte trop ſur le zele de nos Acteurs pour ne pas vous aſſurer qu'ils vont faire tous leurs efforts pour avoir le bonheur de vous plaire. Il n'eſt point d'obſtacle qui ne cede au deſir de mériter vos ſuffrages. Laiſſez-nous ſortir de ce premier cahos, & nous n'épargnerons rien pour nous rendre dignes de vos bontés.

FABLE.

UN Jardinier prit un quartier de terre
Dans le deſſein d'en former un parterre;
On touchoit aux jours du printems,
Et le bouton des fleurs n'attendoit pour éclore
Que le ſouffle amoureux des vents
Qui fait tomber les perles de l'aurore.
Le Public en concours vint bientôt viſiter
Le terrein que devoit cultiver le fleuriſte.
Il travailloit d'un air rêveur & triſte:
Eh! Meſſieurs, leur dit-il, j'ai beau me tourmenter,
Je ne puis à préſent répondre à vos demandes,
A peine ai-je eu le tems de ſemer, de greffer,
De retourner ces plates-bandes;

Il faut que le ſoleil vienne les échauffer.
Ne me jugez que ſur ma peine,
J'ai recours à votre bonté ;
Daignez attendre à la ſaiſon prochaine :
Peut-être il nous viendra des fleurs pour cet Été.

Air : *La nuit quand j'penſe à Jeannette.*

Meſſieurs, à vous ſatisfaire
On va mettre tous ſes ſoins,
Des efforts que l'on va faire
Chaque jour ſoyez témoins.
Il faut que votre préſence
Encourage nos eſſais ;
Et c'eſt de votre indulgence
Que dépendront nos ſuccès.

LA REPETITION.

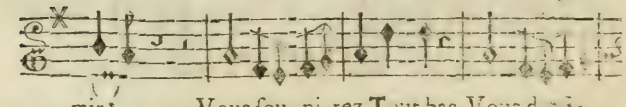
INTERROMPUE,

OPERA-COMIQUE.

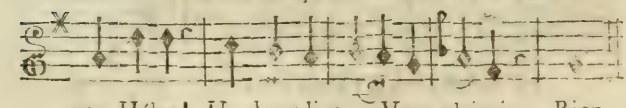
N° 1.

CHe- re Mai-treſ- ſe, Quel- le triſ-

teſſe, Peut vous ſai- ſir, Et vous fait pe-

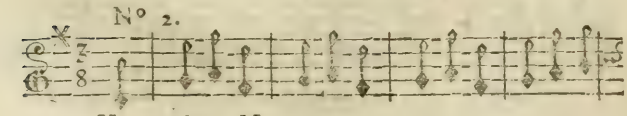


mir? Vous ſou- pi-rez Tout bas. Vous de-ſi-



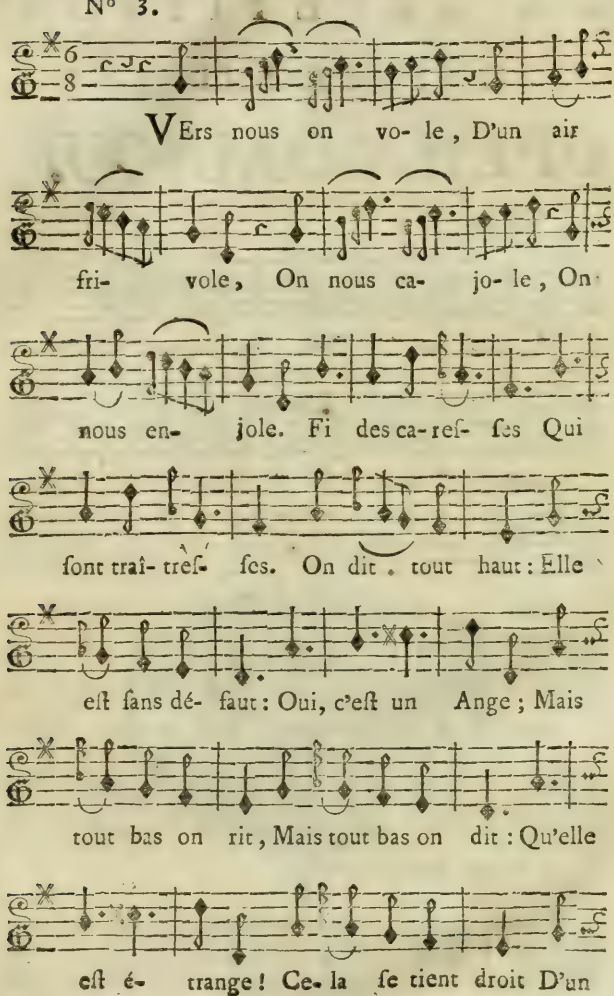
rez. Hélas! Un doux li-en Vous plairoit.. Rien.

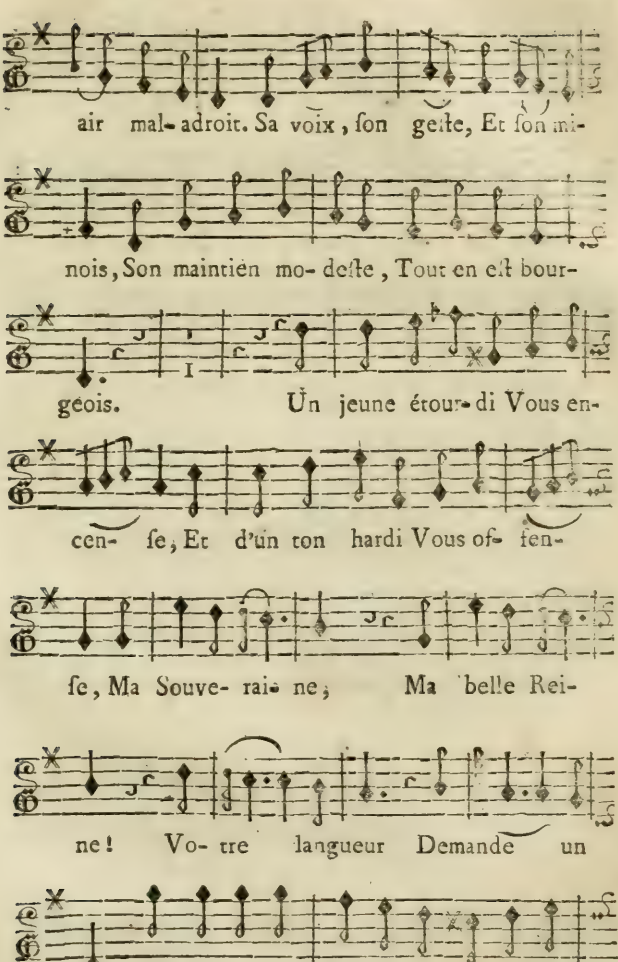
N° 2.



Votre chere Mere.

N° 3.

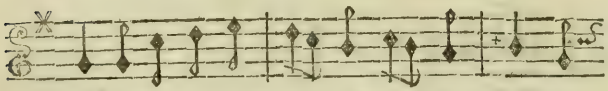

VErs nous on vo- le, D'un air
fri- vole, On nous ca- jo- le, On
nous en- jole. Fi des ca-reſ- ſes Qui
ſont traî- treſ- ſes. On dit tout haut: Elle
eſt ſans dé- faut: Oui, c'eſt un Ange; Mais
tout bas on rit, Mais tout bas on dit: Qu'elle
eſt é- trange! Ce- la ſe tient droit D'un


air mal-adroit. Sa voix, ſon geſte, Et ſon mi-
nois, Son maintien mo-deſte, Tout en eſt bour-
geois. Un jeune étour-di Vous en-
cen- ſe, Et d'un ton hardi Vous of- fen-
ſe, Ma Souve- rai- ne; Ma belle Rei-
ne! Vo- tre langueur Demande un
cœur. Que l'on ſoit la du-pe De t[illegible]ces con-

teurs, Pour moi je m'oc- cupe D'objets plus flat-

teurs. Le tendre homma- ge D'un cœur fans

fard, Plaît d'a-van- ta- ge Que tout leur



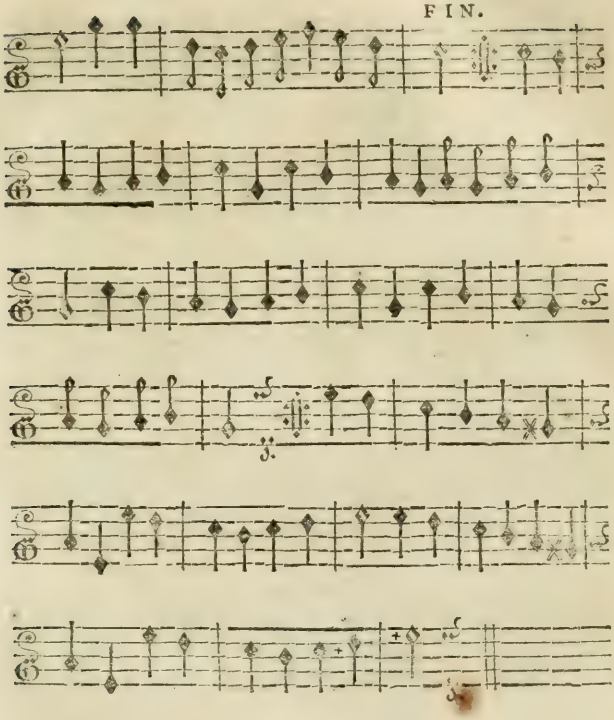
art. Toutes leurs ar-deurs Sont des fa-deurs, Et

leurs dou-ceurs Sont des noir- ceurs.

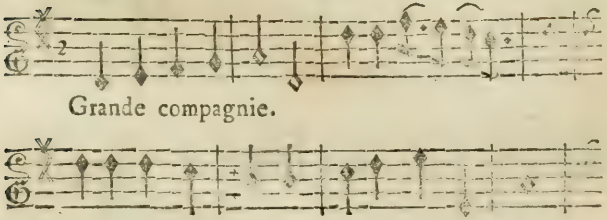
N° 4.

Mettés des Magots ſur mes cryſtaux.

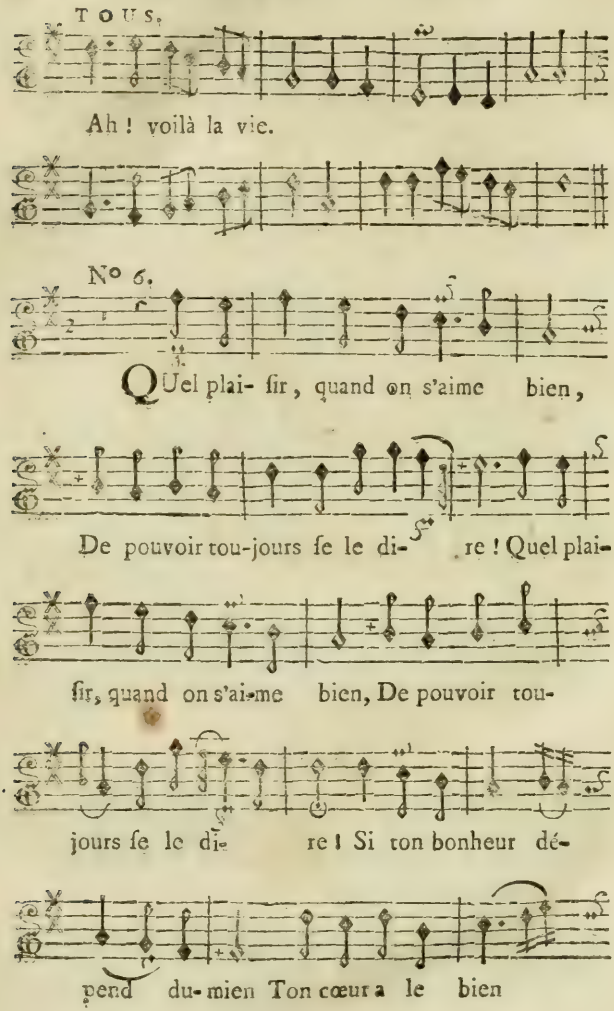
FIN.



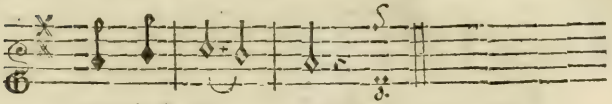
N° 5. RONDE.



Grande compagnie.


TOUS.
Ah ! voilà la vie.
N° 6.
QUel plai- ſir, quand on s'aime bien,
De pouvoir tou-jours ſe le di- re ! Quel plai-
ſir, quand on s'ai-me bien, De pouvoir tou-
jours ſe le di- re ! Si ton bonheur dé-
pend du-mien Ton cœur a le bien

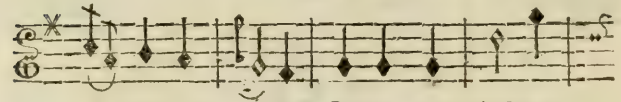
qu'il de- fi- re, Ton cœur a le bien



qu'il de- fi- re. Quel plaiſir &c.

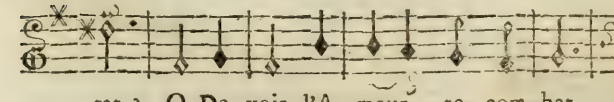
N° 7.

A Quel tour-ment va-t-on



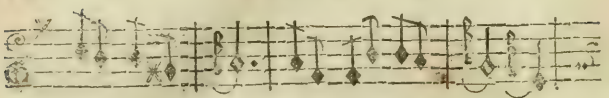
li- vrer mon a- me ? Je veux contraindre en

vain ma flamme, Eſt-il un plus cru- el é-



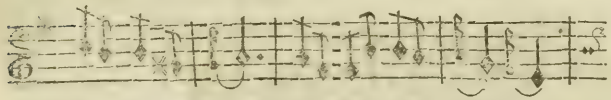
tat ? O De- voir, l'A- mour te com-bat.

Je n'ai ja- mais appris à fein- dre. Ah !



quand un feu ne peut s'é- tein- dre,

En peut on ca- cher l'é- clat ? Ah !

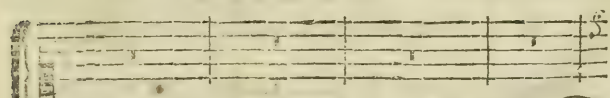


quand un feu ne peut s'e- tein- dre,

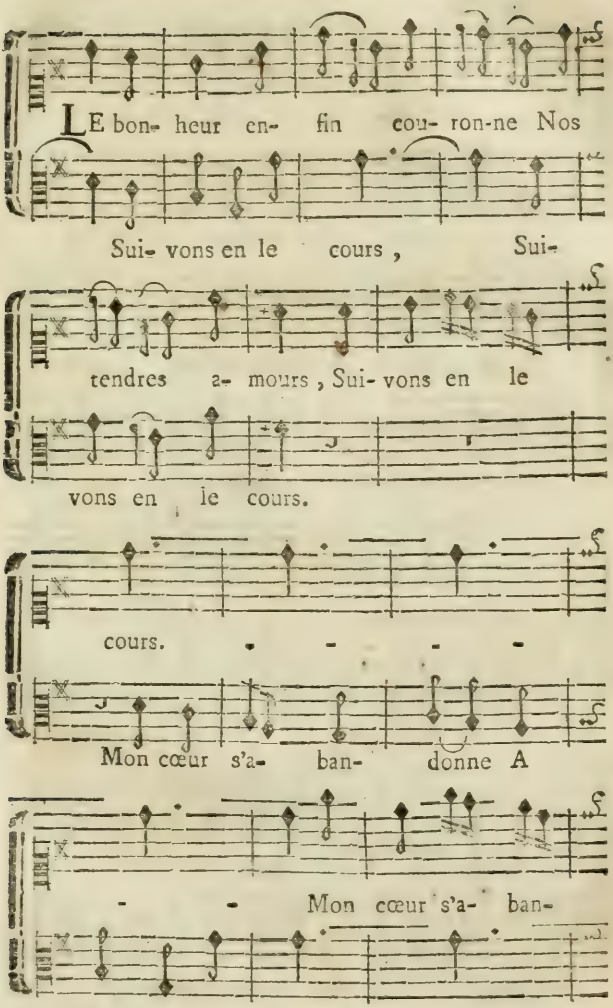
En peut- on ca- cher l'e- clat ?

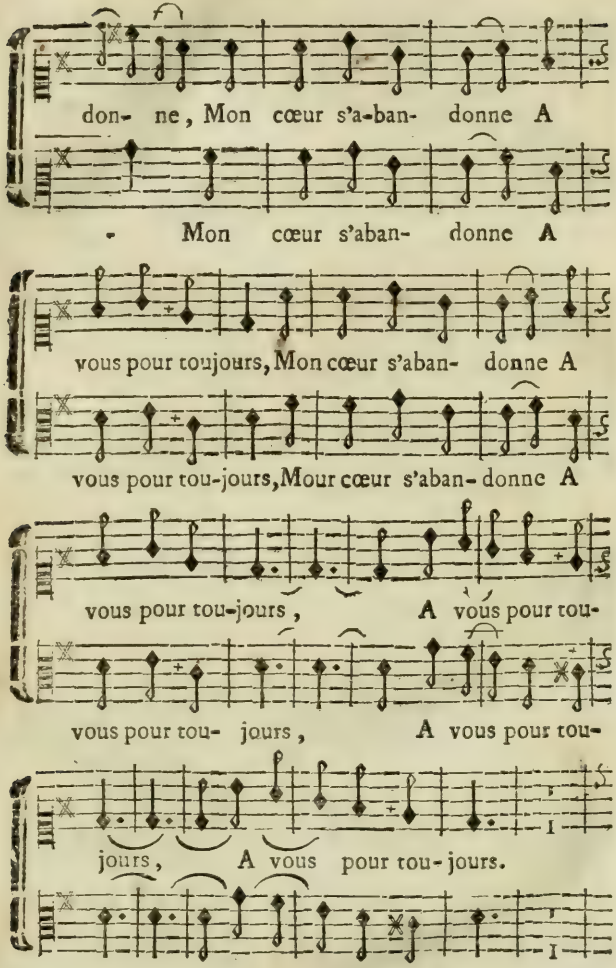
DUO.

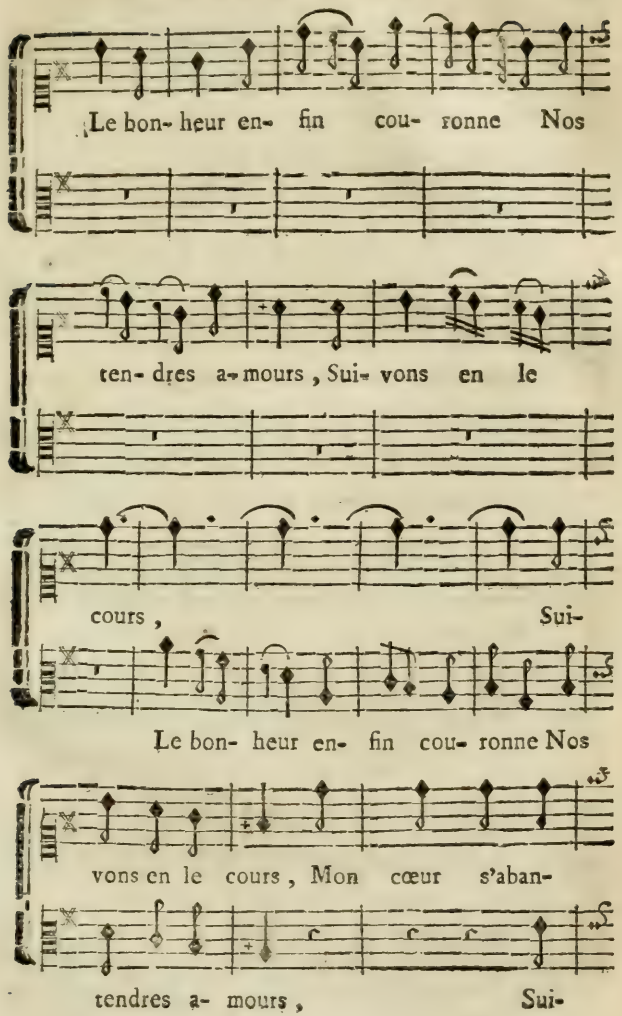
LE bon-heur en- fin cou- ron-ne Nos

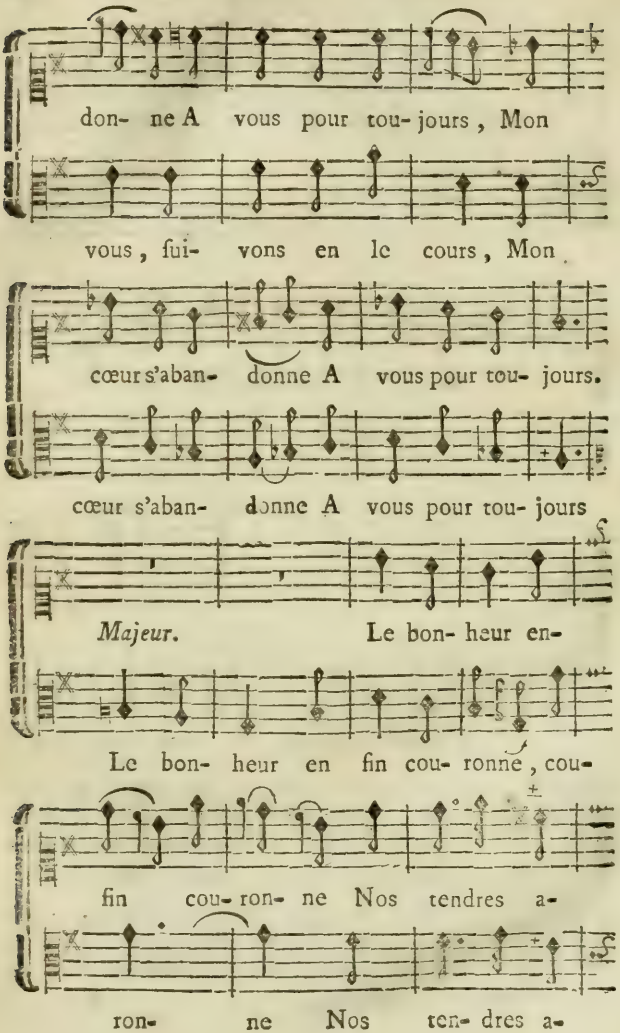


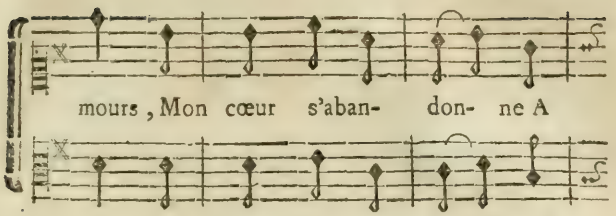
tendres a- mours, Sui- vons en le cours ;

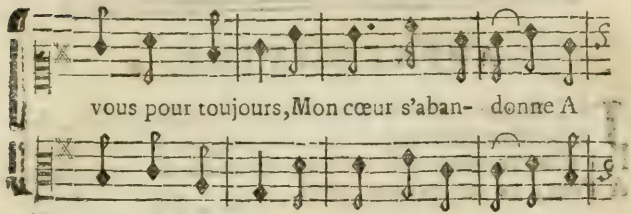

LE bon- heur en- fin cou- ron-ne Nos
Sui- vons en le cours , Sui-
tendres a- mours , Sui- vons en le
vons en le cours.
cours.
Mon cœur s'a- ban- donne A
Mon cœur s'a- ban-
vous pour tou- jours ,

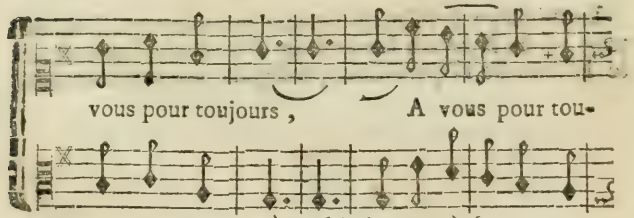

don- ne, Mon cœur s'a-ban- donne A
Mon cœur s'aban- donne A
vous pour toujours, Mon cœur s'aban- donne A
vous pour tou-jours, Mour cœur s'aban- donne A
vous pour tou-jours, A vous pour tou-
vous pour tou- jours, A vous pour tou-
jours, A vous pour tou- jours.
jours, A vous pour tou- jours.

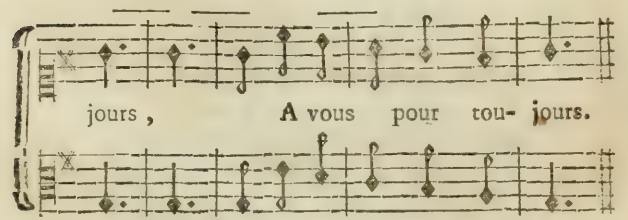

Le bon- heur en- fin cou- ronne Nos
ten- dres a- mours, Sui- vons en le
cours, Sui-
Le bon- heur en- fin cou- ronne Nos
vons en le cours, Mon cœur s'aban-
tendres a- mours, Sui-


don- ne A vous pour tou- jours, Mon
vous, fui- vons en le cours, Mon
cœur s'aban- donne A vous pour tou- jours.
cœur s'aban- donne A vous pour tou- jours
Majeur. Le bon- heur en-
Le bon- heur en fin cou- ronne, cou-
fin cou- ron- ne Nos tendres a-
ron- ne Nos ten- dres a-


mours, Mon cœur s'aban- don- ne A
mours, Mon cœur s'a-ban- don- ne A


vous pour toujours, Mon cœur s'aban- donne A
vous pour tou-jours, Mon cœur s'aban- donne A


vous pour toujours, A vous pour tou-
vous pour tou- jours; A vous pour tou-


jours, A vous pour tou- jours.
jours, A vous pour tou-jours.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *La Répétition interrompue*, *Opera-comique*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 20 Février 1758.

CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du tome 3e. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Theâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement.

LA PARODIE AU PARNASSE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire saint Germain, le 20 Mars 1759.

Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi :
Munus & officium, nil scribens, ipse docebo.
Hor. Art. Poet.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MR. CLIQUETTE,	M. Bourette.
APOLLON,	M. Clerval.
LA PARODIE,	Mlle. Luzi.
TOUTABAS,	M. La Ruette.
HYPERMNESTRE,	Mlle. Deschamps.
ZARÈS, *Grand-Prêtre*,	M. de Beauchamp.
MELITE,	Mlle. Prudhomme.
PIRAME,	M. Bourette.
LE PLEUREUR,	M. Odinot.
PIERROT,	M. Paran.
L'HYMEN.	
L'AMOUR.	
UN ARLEQUIN, UN PIERROT, UN POLICHINELLE.	*suite de la Parodie.*
SUITE D'APOLLON.	
AUTEURS.	
DIFFERENS PERSONNAGES DES BOULEVARDS.	

La Scene eſt dans un vallon, au pied du Parnaſſe.

LA PARODIE AU PARNASSE, OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, LA PARODIE; *enchaînée avec sa suite dans le fond du Théâtre.*

Plusieurs Auteurs endormis sur leurs Ouvrages.

APOLLON.

Oyons un peu si nos Auteurs travaillent. Cette année n'a pas été heureuse en nouveautés, à l'exception d'Hypermnestre, de la Nouvelle Ecole des Femmes, & de....

mais que vois-je ? Ciel ! tous mes Poëtes ſont endormis. Oh ! je ne m'en étonne pas ; la Parodie eſt enchaînée.

(A SA SUITE.)

Air : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

Briſez ſes fers ; Apollon lui fait grace.
Briſez ſes fers ; trop de calme vous nuit.
Elle ne peut qu'allarmer le Parnaſſe,
Et ſon ſilence le détruit.

Air : *Pour faire honneur à la nôce.*

Son innocent badinage
A toujours prouvé le ſuccès.
Qu'elle exerce ſur vous ſes traits ;
Son mépris ſeroit un outrage.
Son innocent badinage
A toujours prouvé le ſuccès.

(On déchaîne la Parodie ; les Auteurs ſe réveillent & fuyent.)

LA PARODIE.

O ſublime Apollon ! quoi ! c'eſt vous qui me délivrez ?

APOLLON.

Que viens-tu faire au Parnaſſe ?

LA PARODIE.

Hélas ! Seigneur, je venois chercher matiere à m'exercer ; vous ſçavez que je ſuis comme les Médecins : quoique les intentions de ces Meſſieurs ſoient les

meilleurs du monde, & qu'ils ayent pour but la guériſon, cependant ils ne vivent que des infirmités de leurs malades.

APOLLON.

Pourquoi as-tu quitté le Théâtre Italien?

LA PARODIE.

Je commencois très-fort à m'ennuyer là; on ne m'y nouriſſoit plus que de ſucre & de miel.

Air : *Je ſuis la fleur des garçons du village.*

Pour ménager Meſſieurs les virtuoſes,
On me gênoit mal à propos.

APOLLON.

Anacréon * te couronnoit de roſes.

LA PARODIE.

Non, Seigneur, c'étoit de pavots.

Air :

Les traits piquants de la ſaillie
S'enrouilloient là dans le repos.
Des Héros d'une bergerie **
J'avois les airs & les propos.
Enfin, ſur le ton des nigauds,

---

* *Anacréon*, Piece en Vaudevilles, repréſentée ſur le Théâtre Italien avec un ſuccès médiocre, mais qui en auroit eu davantage, ſi elle n'eut pas été annoncée ſous le titre de PARODIE. On y trouve des couplets qu'Anacréon lui même ne déſavoueroit point.

** *Les Amours champêtres*, jolie Paſtorale dont la réuſſite a fait oublier le genre de la Parodie.

La Parodie
Debitoit, au lieu de bons mots,
Des Madrigaux.

APOLLON.

Tu ſeras ici dans ton élément; je vais te donner de l'emploi.

LA PARODIE.

A moi, Seigneur!

APOLLON.

A toi même. Tous les êtres differens qui ont paru depuis quelque temps ſur les Théâtres de Paris vont ſe préſenter pour entrer au Parnaſſe : ne laiſſe paſſer que ceux qui en ſeront dignes.

Air : *Iris eſt plus charmante.*

Critique ſans réſerve
Toute inſipide verve
Rimant malgré Minerve
Et qui nous aſſoupit.
Fronde le goût moderne;
Berne
Tel qui ſuit la lanterne
Terne
D'un certain faux eſprit,
Qui moins éclaire qu'il n'éblouit.

LA PARODIE.

Mais Seigneur....

APOLLON.

Je te l'ordonne ; ne fais grace qu'aux ouvrages qui le méritent.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Ferme à tout autre la barriere.

LA PARODIE.

Il me faudroit votre lumiere.

APOLLON.

Le goût du Public eſt plus pur :
Il eſt juge né des Spectacles ;
Si tu ſuis un guide ſi sûr,
Tes leçons ſeront des Oracles.

LA PARODIE.

Je ne ferai donc que répéter les jugemens du Public.

APOLLON.

Oui, mais prends garde de te livrer trop à ton humeur mordante, & ſouviens-toi des leçons que voici :

Air : *Vous boudez.*

Sans humeur,
Sans aigreur,
La critique
Sçait relever les défauts ;
Le ſel de ſes bons mots
Réveille ſans qu'il pique.
L'enjouement,
L'agrément
Eſt ſon ſtile.
Corrigez en amuſant,
Et ſoyez moins plaiſant

Qu'utile.
Que le trait de l'Epigramme
Frappe l'eſprit, jamais l'ame.
Epargnez,
Eloignez
La Satyre.
Zoïle vain & moqueur,
En dégradant ſon cœur,
Fait rire.
Un Cenſeur
Sans noirceur
Encourage,
S'intéreſſe à nos progrès,
Ne critique jamais
Que pour notre avantage.
Son ſecours
Eſt toujours
Néceſſaire,
Et l'éclat de ſon flambeau,
Loin d'offuſquer le beau,
L'éclaire.
Adieu. (*Il ſort.*)

SCENE II.

LA PARODIE *ſeule.*

ME voilà donc érigée en Suiſſe du Parnaſſe.

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Hélas ! je ne ſçais comment faire :
A bien des gens je vais déplaire ;
Tous les Auteurs ſont pointilleux :
L'amour propre eſt chatouilleux.

Quel eſt cet homme qui marche en cadence ; c'eſt ſans doute un Muſicien.

SCENE III.

M. CLIQUETTE, LA PARODIE.

M. CLIQUETTE, *marchant en cadence, & chancelant des deux côtés.*

Air : *Qu'un mari ſoit pulmonique.*

OUI je ſuis pour le Lyrique ;
Noble Muſe ; je fabrique
Un ouvrage pour l'Opera, la la ;
Tilari, lariron, lironfa, fa fa,
Tilari, lariron, lironfa ;
C'eſt une Tragédie,
Et qui doit être applaudie.
A tout moment on y danſera, la la,
Tilari, lariron, liron, fa fa fa,
Tilari, lariron, liron fa.

LA PARODIE.

Doucement, doucement, prenez garde de tomber.

M. CLIQUETTE.

Oh ! il n'y a pas de riſque ; j'ai dans la tête deux bons contrepoids.

LA PARODIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. CLIQUETTE.

De ce côté, c'eſt de la Muſique Françoiſe, un peu lourde à la vérité ; de l'autre, de la Muſique Italienne, fort légere ; mais bien chargée de notes ; cela fait l'équilibre.

LA PARODIE.

Comment ! Eſt-ce que vous prétendez faire uſage de cette Muſique Italienne ?

M. CLIQUETTE,

Eh ! mais, par ci, par là. Elle fait ſon effet, mêlée artiſtement avec la nôtre & ſans que cela paroiſſe ; mais dans les Ariettes & les Ballets ſeulement.

LA PARODIE.

A la bonne heure.

M. CLIQUETTE.

Oh ! Madame, je ſçais les regles.

Air : *Joconde retourné.*

L'Opera n'admet aujourd'hui
Que Muſique Françoiſe ;

Oui, dût-on expirer d'ennui,
Il faut bien qu'elle plaiſe;
Car il eſt ſagement écrit,
Et par gens reſpectables,
Que perſonne n'aura d'eſprit,
Que nous & nos ſemblables.

Toute ma muſique eſt déjà faite, & je viens chercher ici un Poëte pour ajuſter deſſus des paroles à ma fantaiſie.

LA PARODIE.

A votre fantaiſie; mais connoiſſez-vous la conduite d'un Poëme.

M. CLIQUETTE.

Parfaitement.

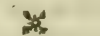
Air: *Paris eſt au Roi.*

Quiconque voudra
Faire un Opera,
Ne choiſiſſe à préſent
Qu'un titre impoſant;
Les Auteurs adroits
Placeront avec choix,
Tous ces lieux communs froids
Qu'on a dit cent fois.
Qu'on s'eſcrime
Sur la rime.
Tous les Opera nouveaux
Se bâtiſſent,
Réuſſiſſent
Avec trente mots
Mis à tout propos.
Quiconque voudra

Faire un Opera,
Emprunte au noir Pluton
Son peuple démon;
Qu'il tire des cieux
Une couple de Dieux;
Qu'il y joigne un héros
Tendre juſqu'aux os.
Lardez votre ſujet
D'un éternel Ballet;
Amenez, au milieu d'une fête;
La tempête,
Une bête
Que quelqu'un tuera,
Dès qu'il la verra.
Quiconque voudra
Faire un Opera,
Fuira de la raiſon
Le triſte poiſon;
Il fera chanter,
Concerter & ſauter;
Et puis le reſte ira
Tout comme il pourra.

LA PARODIE.

Bravo, bravo; voilà de la beſogne que vous me préparez; tenez, prenez à main gauche, vous trouverez ſous cette allée de lauriers ſecs, des Poëtes qui de leur côté cherchent des Muſiciens.



SCENE IV.

TOUTABAS, LA PARODIE.

TOUTABAS, *dans la couliſſe.*

AH! tête! ventre mort!

LA PARODIE.

Qu'entens-je ? Ah! quel homme rébarbatif.

TOUTABAS.

Où eſt la Parodie, où eſt elle ?

LA PARODIE.

Que lui voulez-vous ?

TOUTABAS.

Comment, ce que je lui veux ! ce que je lui veux ! la queſtion eſt plaiſante ? Ce que je lui veux ! l'écraſer, l'anéantir.

LA PARODIE, *à part.*

Je me garderai bien de lui dire que c'eſt moi.

TOUTABAS.

Répondez, répondez donc.

LA PARODIE.

Mais, Monſieur, que vous a-t-elle fait ?

TOUTABAS.

Comment! cor .... bleu! ce qu'elle m'a

fait ! rien ; mais je veux la prévenir. Apprenez que je ſuis Auteur.

LA PARODIE.

Je ne m'en ſerois pas douté.

TOUTABAS.

Que je m'appelle Toutabas.

LA PARODIE.

Voilà un nom ſignificatif.

TOUTABAS.

Que je vais donner une Comédie.

LA PARODIE.

Je m'en réjouis d'avance.

TOUTABAS.

Air : *Filles qui paſſez par ici.*

Je m'attends bien que l'on voudra
Analyſer mon drame ;
Mais pour ripoſter à cela,
(Il met l'épée à la main.)
Voilà mon Epigramme ;
Voilà,
Voilà mon Epigramme.
(Il pouſſe des bottes à droite & à gauche.)
Ah ! titata, ah !

LA PARODIE.

Miſéricorde ! *Turlututu rengaine, rengaine, rengaine.* Allez, raſſurez-vous, M. Toutabas, je ſuis ſure que la Parodie reſpectera vos ouvrages.

TOUTABAS.

A la bonne heure : en ce cas je la pro-

tege ; qu'elle dechire, qu'elle mette en lambeaux ceux des autres, mes troupes l'aideront.

LA PARODIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que vos troupes ?

TOUTABAS.

Six cens Volontaires qui décident à mon gré du ſort des Pieces de Théâtre, & qui ſoutiendront les miennes à la pointe de l'épée. Adieu, je vous avertis que je tue tous ceux qui auront la hardieſſe de les trouver mauvaiſes.

LA PARODIE.

Ah ! je frémis du ſang que vous allez verſer.

SCENE V.

LA PARODIE, LE GRAND-PRETRE *de Mélezinde.*

LA PARODIE.

QUE vient chercher ici cet homme qui ſe guinde ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Madame, vous voyez l'époux de Mélezinde.

LA PARODIE.

Je ne vous connois pas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Chacun en dit autant.
Daignez nous arracher à la nuit du néant.
Bien souvent la Critique & même la Satire
Fait connoître un ouvrage & sert au lieu de nuire ;
Pour nous rendre le jour je viens vous supplier
De nous faire l'honneur de nous parodier.

LA PARODIE.

Voyons quels sont vos titres pour cela.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tous mes vers sont marqués au coin des plus grands Maîtres, *
J'apostrophe. . . . . .
C'est par des traits hardis qu'on parvient aux succès.

LA PARODIE.

Ah ! ah ! vous pillez les François.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Ça n'vous va brin.*

J'expose un sujet pathétique
Sur le Théâtre Italien,
Traité dans le plus grand tragique.

LA PARODIE.

Ah ! que l'on doit le rendre bien !
Figurez-vous sur des échasses

---

* On a trouvé Melezinde très-bien versifiée ; c'est dommage qu'on ait mis une riche broderie sur un mauvais canevas.

Un

Un nain qui ſe donne des graces.
Du Tragique chez Arlequin !
Mais ça n'lui va brin,
Ça n'lui va brin.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ſublime eſt partout, il ſubjugue, il entraîne ;
Et d'un bel intérêt vous allez voir la chaîne :
Epoux de Mélezinde, Amant plutôt qu'Epoux,
Sans raiſon, je me livre à des tranſports jaloux,
Je dis que je ſuis mort, & par fermeté d'ame
Je veux, pour l'éprouver, faire brûler ma femme.

LA PARODIE.

Ah ! le monſtre ! mettre à cette épreuve la fidelité poſthume d'une jolie femme ! je ne m'étonne point ſi vous n'avez pas réüſſi ; vous ne deviez pas faire fortune en France.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'en faut accuſer que mes Comédiens,
Trop foibles pour le grand, ils ſoutiennent des riens.

LA PARODIE.

Ils ont tort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Il faut qu'un Auteur ne leur forge

Que Clinquant & Colifichet. *
Ces Acteurs m'ont coupé la gorge.

LA PARODIE.

Ils vous ont sauvé le sifflet.

Allez, Monsieur le Héros de nouvelle fabrique ; aucun de vos personnages n'est dans la nature. Ce sont des êtres de raison trop admirables pour que j'ose les attaquer. **

LE GRAND-PRÊTRE.

Que je suis malheureux ! personne ne m'estime assez pour dire du mal de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LA PARODIE, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE, *avec un poignard & une lumiere.*

CIEL ! ô ciel ! Dieux ! ô Dieux ! ô mon Pere, ô Lyncée.

LA PARODIE.

O d'exclamations quelle foule entassée !

* La Soirée des Boulevards, les Pieces en Vaudevilles & Ariettes, &c.

** *Fictâ voluptatis causa, sint proxima veris.*

HYPERMNESTRE.

Une table, un fauteuil.

LA PARODIE.

Pourquoi faire ?

HYPERMNESTRE.

Un tableau.

LA PARODIE.

Ah ! vous avez raiſon, voilà du grand, du beau.

HYPERMNESTRE.

Je n'avois pas beſoin des ſecours du ſpectacle ;
Mais il en faut au peuple, il a crié miracle
Par un éclat trompeur, il aime à s'aveugler,
Et pour le ſubjuguer il faut lui reſſembler.

LA PARODIE.

C'eſt bien dit ; mais que cherchez-vous avec cette lumiere ?

Air : *M. l'Abbé, où allez-vous ?*

Belle Princeſſe, où allez-vous ?

HYPERMNESTRE.

Crainte de me caſſer le cou,
J'ai pris cette chandelle.

LA PARODIE.

Fort bien,
Cela vous rend plus belle.

HYPERMNESTRE.

Je m'en trouve bien.
J'aurois pû ſans cela faire quelque faux pas.

LA PARODIE.

Qui vous amene ici ?

HYPERMNESTRE.

Je viens ſur le Parnaſſe,

A côté d'Apollon demander une place.
Que l'on m'annonce : quoi ! Je vous vois balancer !
Je vais m'évanouir pour vous intereſſer.

LA PARODIE.

Ce n'eſt pas la peine.

HYPERMNESTRE.

Il faut donc ſimplement vous conter mon hiſtoire.

LA PARODIE.

Eh ! qui ne connoit point Hypermneſtre ?

Air : *Jean danſe mieux que Pierre.*

Son pere a cinquante filles,
Son oncle a cinquante fils :
Rarement dans les familles
On voit des parens unis ;
Mais votre oncle Egyptus,
Pour vivre en bons amis,
Propoſe à Danaüs
De donner pour maris
A ſes cinquante filles
Tous ſes cinquante fils.

⁂

Ah ! que j'aime Lyncée entouré de ſoldats,
Qui vient à Danaüs, avec un air honnête,
Donner le choix de ſigner les contrats,
Ou de ſouffrir qu'on lui coupe la tête.

HYPERMNESTRE.

Rien n'eſt plus engageant ; mais, de grace, écoutez.

LA PARODIE.

Oh ! les détails nous meneroient trop loin.

Voici en gros ce qui m'a frappée.

Air : *L'insulaire.*

Lyncée a fait une imprudence,
Danaus en a profité.

HYPERMNESTRE.

Mais, Madame....

LA PARODIE.

Le Roi fait une manigance
Pour égorger sa parenté.

HYPERMNESTRE.

Permettez-moi....

LA PARODIE.

Erox, malgré la vraisemblance,
Fait un récit où brille l'art.

HYPERMNESTRE.

Ne puis-je....

LA PARODIE.

Cherchant Lyncée
De toute part,
Fort empressée
Et l'œil hagard,
Vous avancez, l'aplaudissement part.
Une nuit, une table, une lampe, un poignard,
Dans vos deux Scenes d'importance
Du succès font au moins le quart.

HYPERMNESTRE.

Madame, en vérité....

LA PARODIE.

Air : *O reguingué.*

Le Roi vient avec des flambeaux,
Cela fait encor des tableaux.

HYPERMNESTRE.

Ce troiſiéme Acte eſt des plus beaux.

LA PARODIE.

De peur que le reſte ne traîne,
Paſſons à la derniere Scene.

HYPERMNESTRE.

Ah! c'eſt où je triomphe; on m'amene enchaînée:
Lyncée arrive, & mon pere à l'inſtant
Le voyant ſecondé d'une troupe effrénée
Tient un poignard levé ſur mon ſein palpitant.

Air: *Daphnis m'aimoit.*

D'effroi tous les ſens ſont glacés,
Nous demeurons en attitude.

LA PARODIE.

Comme des modeles placés
Dont un Peintre fait une étude:
On fait du bruit, admirez l'art,
Danaüs tourne la tête, & zeſte,
On eſcamote le poignard;
Mais ſi preſtement,
Leſtement, joliment,
Et ſi gaiment,
Que cela plaît infiniment.

Air: *Quoi! Monſieur, ne doit-on pas aimer, &c.*

Pour charmer voilà des droits.

HYPERMNESTRE.

Parlez-vous ſans feindre?

PA PARODIE.

Oui.

Chacun a dit, d'une voix,
C'eſt une piece à peindre,
Elle eſt faite à peindre.

HYPERMNESTRE.

Air : *Tes beaux yeux ma Nicole.*

On y voit du génie,
De l'art, du ſentiment, *
Des vers pleins d'harmonie,
Un joli dénouement,
Son ſpectacle en impoſe.

LA PARODIE.

Elle a vraiment, elle a
Encor bien autre choſe
Qui ſurpaſſe cela.

Air : *Tircis plein d'amour pour Climene.*

C'eſt une Actrice inimitable, **
A qui rien ne fut comparable.
Que d'ame, quel talent, quel feu!
Pour éterniſer un ouvrage,
En vérité, c'eſt bien dommage
Qu'on ne puiſſe imprimer ſon jeu.

HYPERMNESTRE.

Vous êtes donc contente ?

LA PARODIE.

Dans l'enthouſiaſme. Holà! Pantomime, introduiſez Hypermneſtre au Parnaſſe. (*à Hypermneſtre.*) Vous lui avez trop d'obligation, Princeſſe, pour refuſer cette accolade.

(*La Pantomime conduit Hypermneſtre au Parnaſſe.*)

* A quelques légers défauts près, cette Piece eſt une des meilleurs Tragédies que l'on ait vues depuis longtemps. *Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis.*

** Mlle. Clairon.

SCENE VII.

LA PARODIE, MELITE.

MELITE, *entre en danſant.*

TA, la, la, la.

LA PARODIE.

Quelle eſt cette gentille perſonne qui s'annonce ſi gaiment?

(*MELITE danſe.*)

LA PARODIE.

Allons, courage, elle m'inſpire de la gaité.

(*Elle danſe avec MELITE.*)

Ah! l'aimable petite folle!

MELITE *chante.* Noté.

Oui, c'eſt la Folie
Jolie
Qui lie
L'Amour à ſon char.
Enjouement, adreſſe,
Tendreſſe,
Careſſe,
Voilà tout notre art.
Les jours du bel âge
Sont courts,
Si l'on n'en ménage
Le cours.
L'Amour fuit la gêne,
On n'a d'autre chaîne

Pour le retenir,
Que les nœuds du plaiſir.

Oui, c'eſt la Folie, &c.

LA PARODIE.

Elle eſt charmante : apprenez-moi donc qui vous êtes.

MELITE.

Vous ne me reconnoiſſez pas, je ſuis l'Ecoliere de Laure.

LA PARODIE.

Quoi ! cette plaintive Epouſe de l'Ecole des Femmes. *

MELITE.

Moi-même.

LA PARODIE.

Vous avez bien profité des leçons qu'on y donne ; car vous aviez d'abord un fond de triſteſſe.

MELITE.

C'eſt la vérité.

Air : *A la ſanté de la Folie.*

Au premier Acte languiſſante,
Dans le ſecond intereſſante.

LA PARODIE.

Dans le troiſiéme extravagante.

MELITE.

Qu'on en diſe ce qu'on voudra ;

* La nouvelle École des Femmes, Comédie en 3 Actes au Théâtre Italien. Un fond heureux, un ſtile pur & des ſituations intereſſantes & Theâtrales lui ont mérité le plus brillant ſuccès.

Mais chacun me trouve charmante
En Danſeuſe d'Opera.

LA PARODIE.

Oui, voilà de ces coups de Maître qui ſurprennent toujours.

MELITE.

Revenons à notre ſecond Acte, n'eſt-ce pas un chef-d'œuvre ?

LA PARODIE.

J'en conviens.

MELITE.

C'eſt-là que l'aimable Laure, cette coquette vertueuſe, dont la conduite eſt équivoque & reſpectable, apprend aux femmes à ſe garantir des infidélités de leurs maris.

LA PARODIE.

Voilà un beau ſecret.

MELITE.

Et cela par la Danſe, la Muſique, de petits ſoins, des complaiſances mêlées avec des nuances de caprice & d'inégalités, en un mot par le manége de la plus fine coquetterie.

LA PARODIE.

Elle devoit avoir de la pratique.

MELITE.

Je vous en réponds.

LA PARODIE.

Air : *Du Cap de bonne eſpérance.*

Laure parle comme un Ange,
Sçait la muſique à ravir ;
Adroitement elle arrange
La morale & le plaiſir.
On lui paſſe ſa conduite ;
Mais ſon plus rare mérite
Eſt d'employer à propos
L'eſprit de Ninon l'Enclos.

MELITE.

Et voilà ce qui a fait notre réputation ; c'eſt à ce titre que je vous demande l'entrée au Parnaſſe.

LA PARODIE.

Doucement : ce n'eſt pas aſſez d'un ſecond Acte pour mériter cet avantage. Comment vous tirez-vous du troiſiéme ?

MELITE.

Comment ! venez, Hymen, venez, Amour, uniſſez-vous en ma faveur, ta, la, la, la, la.

(*Elle danſe.*)

(*Pas de Mélite, de l'Hymen & de l'Amour. La Parodie danſe auſſi avec eux, & pendant qu'elle a le dos tourné, Mélite franchit la barriere du Parnaſſe.*

LA PARODIE.

Comment ! comment ! elle entre au Parnaſſe ſans permiſſion ! Puiſque l'y voilà, qu'elle y reſte, mais ſans tirer à conſéquence.

SCENE VIII.

LA PARODIE, PIRAME *en Bourgeois.*

PIRAME.

AIR : *Je ne veux plus ſortir de mon caveau.*

ENTRE vos mains je viens mettre mes droits.
Je ſuis Pirame, ah ! vengez mon injure.

LA PARODIE.

Vaillant héros, eſt-ce vous que je vois?

PIRAME.

Qui, moi héros ! je ſuis ſimple bourgeois.
J'ai pris l'habit que j'avois autrefois,
Et j'ai quitté cette folle parure,
Dont l'Opéra me fagotte à ſon gré.
Chez lui je ſuis défiguré.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

Vous devés contre lui
Me conſacrer votre plume,
Vous devés contre lui
Me prêter votre appui.
J'ai le cœur gros d'amertume :
Il me traite à contretemps,
Tout comme il a coutume
De traiter le bon ſens.

LA PARODIE.

Vous vous plaignez à tort : premiere-

ment, il vous annoblit & vous fait descendre, en dépit de la vraisemblance, des Rois de Babilone.

PIRAME.

Air : *Oh ! vraiment je m'y connois bien.*

Bon ! bon ! il ne m'importe guere ;
C'est pour m'envoyer à la guerre,
Où je n'ai de mes jours été.
J'aime trop ma tranquillité.

LA PARODIE.

Mais à votre retour Ninus vous donne généreusement le Royaume que vous lui avez conquis.

PIRAME.

Air : *Tant de valeur & tant de charmes.*

Vous ne sçavez pas sa finesse ;
C'est pour me jetter sur les bras
Une femme dont il est las,
Et pour me ravir ma maitresse.

Air : *Si le Roi m'avoit donné Paris sa grand' ville.*

Vous jugez que ce projet
Doit fort m'interdire.

LA PARODIE.

Moi, je lui dirois tout net,
Tenez, Monsieur Sire,
Ayez plus de loyauté,
Gardez votre Royauté,
J'aime mieux ma mi' Thisbé,
J'aime mieux ma mie.

PIRAME.

Vertu-chou ! je n'ai garde ; Ninus eſt un étourdi qui n'entend ni rime, ni raiſon.

LA PARODIE.

Que lui répondez-vous donc ?

PIRAME.

Rien.

LA PARODIE.

Et Thisbé ?

PIRAME.

Encore moins.

LA PARODIE.

Zoraïde ?

PIRAME.

Elle gâte tout ; hélas ! c'eſt en vain que cette Amante rebutée vient étaler au Roi ſes tendres douleurs.

Air : *Les Trembleurs.*

Elle jure, elle tempête,
Sa fureur trouble la fête
Que pour Thisbé l'on apprête ;
Ninus piqué de cela,
Bruſquement l'envoye au Diable,
D'impoliteſſes l'accable ;
Zoraïde inconſolable
Va s'en plaindre à ſon papa.

LA PARODIE.

Gare, gare, ſon Pere va la venger.

PIRAME.

Point du tout.

LA PARODIE.

Comment !

Air : *Un jour le bon Pere Abraham.*

Ne vient-on pas à ſon ſecours ?

PIRAME.

Son papa Zoroaſtre,
Pour la ſervir dans ſes amours,
Exprès tombe d'un aſtre ;
Mais ce ſorcier trop mal-adroit,
Sans parvenir à ce qu'il croit,
Excite un grand deſaſtre.

LA PARODIE.

Air : *Carillon de Meluſine.*

Soyez un peu plus circonſpect ;
De lui parlez avec reſpect :
C'eſt lui qui, par l'effet d'un pacte,
Vous délivre au quatriéme Acte
Des horreurs d'une priſon
Où le Roi vous mit ſans raiſon.

PIRAME.

Oui, ma foi, c'eſt un habile homme !

Air : *Le maſque tombe.*

D'abord l'enfer exécute une fête,
Puis le Sorcier qui s'y prend comme un ſot,
Pour me tirer du ſein de mon cachot,
Me fait tomber la priſon ſur la tête.

Air : *De la beſogne.*

Ne pouvoit-il pas ſans cela
Avec Thisbé, bien loin de là,

Dans quelque ſéjour agréable
Me faire emporter par le Diable ?

Air : *Des pendus.*

Avec ſon Monſtre de carton
Il déſole tout le canton ;
Il protége mon innocence :
Le Roi mérite ſa vengeance ;
Mais il n'épargne que le Roi,
Tout le guignon tombe ſur moi.

LA PARODIE.

Votre mauvaiſe humeur eſt trop forte contre l'Opéra, il n'eſt pas blâmable en tout.

Air : *Menuet de Pirame.* Noté.

Dans ſes Balets
Le goût l'inſpire,
Surtout on admire
Celui de Cérès.
Chaque fête,
D'avance prête,
Selon les beſoins
Vient lorſqu'on l'attend le moins.

Contez-vous encore pour rien votre charmante Actrice ? Allez, allez, vous êtes un Ingrat, ſi vous méconnoiſſez que vous lui avez obligation de votre ſuccès.

Air : *Toute la nuit je ſuis gelée.*

Que Thisbé me paroît aimable,*
Elle intéreſſe, elle attendrit,
O ſimplicité déſirable !
Qui plaît au cœur, plaît à l'eſprit.

* Mlle Arnoult, Actrice célebre de l'Opera.

PIRAME.

PIRAME.

Il eſt vrai.

AIR : *La beauté, la rareté.*

La vérité, le goût, la grace naturelle,
La beauté,
Sans le ſecours de l'art ont formé ce modele ;
La rareté !
On la voit chaque jour, chaque jour renouvelle
La curioſité.

LA PARODIE.

Allez, mon Ami, vous êtes plus heureux que ſage. Si vous n'êtes pas content, je vous recommanderai aux Italiens.

PIRAME.

Aux Italiens. Ah ! c'eſt encor pis ; je me ſauve, je me ſauve.

SCENE IX.

LA PARODIE, LE JURÉ PLEUREUR, *en grande robe de deuil, un mouchoir à la main.*

LA PARODIE.

AIR : *Ah ! le drôle d'eſprit !* De la Fauſſe Ridicule.

QUEL eſt ce perſonnage ?

LE PLEUREUR.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LA PARODIE.

Il eſt d'un noir préſage.

LE PLEUREUR.

Hélas ! mourir ſitôt !

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LA PARODIE.

Que veut dire cela ?

LE PLEUREUR.

Ah ! ah !

LA PARODIE.

Que veut dire cela ?

Que demandez-vous, Monſieur de la triſte figure ?

LE PLEUREUR.

Madame, je ſuis Juré Pleureur du Parnaſſe.

LA PARODIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Juré Pleureur du Parnaſſe.

LE PLEUREUR.

C'eſt moi qui ſuis chargé de pleurer la mort de toutes les Piéces de Théâtre, & d'en faire l'oraiſon funébre.

LA PARODIE.

Vous devez avoir de l'occupation.

LE PLEUREUR.

Je n'en manque pas ; depuis longtems il regne dans l'air une contagion de mauvais goût qui cauſe des maladies épidémiques dont les ouvrages modernes ont bien de la peine à ſe garantir.

LA PARODIE.

Faites-nous part de votre Nécrologe.

LE PLEUREUR.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

Premierement, Madame.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

J'ai pleuré la Reine Astarbé *
Morte d'une fievre maligne ;
La premiere elle a succombé :
D'un meilleur sort elle étoit digne.

LA PARODIE.

AIR : *Si ma fille vient en vendange.*

Elle n'étoit pas sans mérite,
Et promettoit beaucoup.

LE PLEUREUR.

Hélas !
Tout le monde disoit : cette pauvre petite
A trop d'esprit, elle ne vivra pas.
(*Il tire un autre mouchoir.*)
Hi, hi, hi.

LA PARODIE.

Eh ! que pleurez-vous à présent ?

LE PLEUREUR.

AIR : *Baise moi donc, me disoit Blaise.*

Je pleure une piéce charmante,
Madame c'est...c'est l'épreuve imprudente ; **
Hélas ! rien n'a pû la sauver.
C'étoit le plus doux caractere.

LA PARODIE.

Mais que vouloit on éprouver ?

* Tragédie dont les détails sont admirables, & le coloris éblouissant. ** Comédie du Théâtre François.

LE PLEUREUR.

La patience du Parterre.

(*Il tire encor un mouchoir, & répete ce lazzi à chaque Piece dont il parle.*)

Hé, hé, hé.

LA PARODIE.

Voilà un ton différent, qu'eſt-ce qu'il nous annonce ?

LE PLEUREUR.

* Les Noms changés ou la Mépriſe, jolie Comédie morte d'un quiproquo d'Apothicaire.

LA PARODIE.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

Du vrai comique avec cette mépriſe,
On prétendoit reparer tout l'honneur.

LE PLEUREUR.

Mais on n'a vû, malgré cette entrepriſe,
Que la mépriſe de l'Auteur.

LA PARODIE.

Il a du moins rempli ſon titre.

LE PLEUREUR.

AIR : *Eh ! zing, zing, zing, Madame la Mariée.*

Uuuu! ooooo! iii! eeeee! ah! ah! ah!

LA PARODIE.

Que pleurez-vous là ?

LE PLEUREUR.

L'Opéra.

(*Il fait comme s'il accompagnoit de la baſſe.*)

Bron, bron, bron, bron.

* La Mépriſe ou les Noms changés, Comédie du Théâtre François, écrite dans le bon ſtile de la Comédie.

LA PARODIE.

Ah ! je m'en doutois.

LE PLEUREUR.

AIR : *Dans le fleuve d'oubli, beribi, je veux boire.*

C'eſt des fêtes d'Euterpe*
Le diſcordant trio, ooo !

LA PARODIE.

On a fait à la Serpe
Cet Opera nouveau, ooo !

LE PLEUREUR.

La Sybile eſt morte étique,
La Coquette d'ennui,
Arethuſe hydropique,
Hydropi....
Iii ique.

(*Il fait comme s'il accompagnoit de la baſſe.*)

Bron, bron, bron, bron.

LA PARODIE.

Encore.

LE PLEUREUR.

AIR : *Déſerts écartés, &c.* Monologue de Cérès.
(*Il imite Mlle. Chevalier.*)

Tu meurs, Proſerpine, ah ! grands Dieux !
Reçois nos ſoupirs & nos larmes :
Pirame efface tous tes charmes ;
Mais ce héros en vaut-il mieux ?
Tu meurs, &c.

(*Il pleure ridiculement ſur le prélude de Maman s'en va donc.*)

---

* La Sibille, la Coquette trompée, Alphée & Arethuſe, Actes d'Opera qui n'ont pas eu grand ſuccès malgré les beautés de la muſique.

Titou, tititou, titou, ta, tititou.

LA PARODIE.

Voici un autre ton : mais il me ſemble que vous changez ſouvent de mouchoir, en voilà un bien petit.

LE PLEUREUR.

* C'eſt celui de Petrine, telle piéce, tel mouchoir.

(*Il imite Madame Favart.*)

Maman s'en va donc !
Je n'y pourrai ſurvivre ;
Je vais la ſuivre.
Mais, mais, mais, maman s'en va donc !
J'ai l'cœur comme un glaçon.

LA PARODIE.

Ah ! finiſſez donc, vous glacez auſſi le mien. Mais que ſignifie ce grand mouchoir ?

LE PLEUREUR.

C'eſt celui de Titus. **

LA PARODIE.

Il ne finit point.

LE PLEUREUR, *déclamant.*

Pleurez, mes yeux, pleurez, & fondez-vous en eau,
Titus eſt deſcendu dans la nuit du tombeau.
On en eſperoit tant, hélas ! quel ſort étrange !
„ Il eſt des cœurs de fer & des ames de fange,
Qui, loin de le pleurer, ont ri de ſon malheur,
Sans reſpect, ſans égard pour ce pauvre Empereur ;

* Petrine, Parodie de Proſerpine.

** Titus, Tragédie qui n'a eu qu'une répréſentation.

J'ai vû des Conjurés jaloux de ſon mérite
Le frapper.... je l'ai vû tomber de mort ſubite.
„ Hélas ! ôter la vie eſt un plaiſir cruel ;
„ Mais la donner, grands Dieux ! ... eſt bien plus
„ naturel.
Il avoit des défauts ; mais il avoit l'adreſſe
„ D'unir tant de grandeur avec tant de baſſeſſe ;
Il étoit ſi bon homme .... ô regrets ſuperflus !
„ Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

SCENE X.

PIERROT, LA PARODIE, LE PLEUREUR.

PIERROT.

EH ! vîte, & vîte, au ſecours.

LA PARODIE.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

PIERROT.

M. Moroſe vient de mourir.

LE PLEUREUR.

Qu'eſt-ce que ce Monſieur Moroze ?

PIERROT.

*Un Officier mélancolique qui s'affichoit ſous le nom de l'Ennuyé : au ſecours, au ſecours.

* L'Ennuyé, Comédie en 3 Actes au Théâtre Italien.
Les vers marqués par des guillemets ſont de la Tragédie de Titus.

LE PLEUREUR.

Butor que tu es, quel ſecours veux-tu qu'on lui donne, puiſqu'il eſt mort?

PIERROT.

Il eſt vrai, il n'y a plus d'eſpérance : hélas! on a fait tout ce qu'on a pû pour lui prolonger la vie, on a chanté, on a danſé.

LA PARODIE.

Reſſources inutiles; ces petits moyens ſont uſés.

LE PLEUREUR.

Oui, cela ne réuſſit qu'une fois.

PIERROT.

Air : *Pour chanter en duo.*

* Madame Clorinville, avec ſon air ſi drôle,
Malgré tous ſes efforts, ne l'a pas égayé,
Et le Public, & le Public dans la Piéce de l'Ennuyé
Jouoit le premier rôle.

(*Pierrot ſort.*)

SCENE XI.

LA PARODIE, LE PLEUREUR.

LA PARODIE.

MOnſieur le Juré Pleureur, voilà une heureuſe occaſion pour exercer

* Madame de Clorinville, perſonnage de la Comédie de l'Ennuyé, ſon caractere a paru plaiſant & théâtral.

votre talent Oratoire ; je vous conseille de ne point la laisser échapper.

LE PLEUREUR.

Je pars, mais permettez que pour faveur derniere
*Je baise cette main si terrible & si chere.

* Vers de Titus.

SCENE XII.

LA PARODIE, PIERROT.

LA PARODIE.

D'Où vient ce Tambour ?

PIERROT.

Notre Maîtresse, c'est une bande joyeuse qui arrive des Boulevarts; il y a des Soldats, des Nouvellistes, des Clercs de Procureurs, des Savoyards, des, des.... que sçais-je moi ? Ils ont à leur tête un homme blanc qui enfarine tout le monde, & qui parle un jargon que l'on n'entend pas, biscotimini, biscotiminon. *

LA PARODIE.

Que demandent-ils ?

* La Soirée des Boulevards, Ambigu comique représenté au Théâtre Italien avec beaucoup de succès.

PIERROT.

Air : *Que de ſoucis dans le ménage !*

Ils viennent, en chantant victoire,
Contens & joyeux.

LA PARODIE.

Comment ! en ces lieux
Ils prétendent donc à la gloire !
Allez dire à tous ces gens-là
De m'attendre à la Foire ;
Allez dire à tous ces gens-là
Que leur place eſt là.

PIERROT.

Oh ! je crois qu'ils ſe rendent juſtice, ils n'ont aucune prétention ; ils ne veulent que vous donner un Divertiſſement.

LA PARODIE.

En ce cas ils peuvent entrer.

DIVERTISSEMENT.

Tous les Perſonnages de la Soirée des Boulevards *danſent differentes Entrées qui terminent la Pièce.*

SCENE

Retranchée à la Répréſentation.

LA PARODIE, DIOGENE.

LA PARODIE.

QUELLE figure héteroclite! eſt-ce un Ours ? eſt-ce un Homme ? Ah ! c'eſt le Seigneur Diogêne.

DIOGÈNE.

Point de Seigneur, Diogêne tout court.

LA PARODIE.

He ! bien, Diogêne tout court, puis-je ſçavoir de vous....

DIOGENE.

Point de vous, il faut dire toi, toutes les conditions doivent être égales.

LA PARODIE.

Comme tu voudras; viens tu chercher un homme parmi nos Poëtes modernes ?

DIOGENE.

Un homme ? non, j'ai renoncé à cette recherche inutile.

LA PARODIE.

Comment ! depuis le tems tu n'en as pas encor rencontré ?

DIOGENE.

Aucun.

LA PARODIE.

J'en trouverois trente par jour, ſi je voulois.

DIOGENE.

Oui, qui n'en auroient que l'apparence.

LA PARODIE.

Je crois m'y connoître auſſi bien que toi.

DIOGENE.

Erreur, on n'a plus que la forme humaine.

LA PARODIE.

Que je reconnois bien là mon cynique ! à quoi donc te ſert cette Lanterne ?

DIOGENE.

Pour chercher....

LA PARODIE.

Quoi? la vérité?

DIOGENE.

Non, des Paradoxes.

LA PARODIE.

C'eſt-à-dire, des étoiles en plein midi.

DIOGENE.

AIR : *C'eſt au pays de Cocagne.*

Renverſer les loix & les maximes
De toute ſocieté,
Aux beaux arts imputer tous les crimes,
Dégrader l'humanité;
Des Iroquois préconiſer la vie,
Confondre les états & les rangs,
Etouffer les talens,
Voilà ma Philoſophie.

LA PARODIE.

Quel en eſt le but.

DIOGENE.

De réduire l'homme au pur inſtinct; afin de lui rendre ſes vertus primitives.

LA PARODIE.

AIR : *Fille qui paſſez par ici.*

Si les dons les plus excellens
Aux vertus peuvent nuire,
Toi qui raſſembles les talens,
De toi, que peut-on dire,
De toi, de toi que peut-on dire?

DIOGENE.

Que je ne les exerce que pour en faire ſentir l'abus & le ridicule.

LA PARODIE.

En ce cas tu réuſſis à merveille.

DIOGENE.

Nous avons cela de commun. Il faut que tu me ſecondes dans mon projet. Commence par décourager tous les Auteurs.

LA PARODIE.

Ce n'eſt pas là mon compte.

DIOGENE.

Que le ſouffle de la critique, tel qu'un vent du midi, deſſeche & brule toutes les fleurs du Permeſſe.

LA PARODIE.

Que ce ſoit plutôt un Zéphir amoureu qui les faſſe épanouir, & n'enleve que la pouſſiere qui ternit leur émail.

DIOGENE.

Non, non, travaillons de concert; tandis que tu déprimeras tous les chef-d'œuvres dramatiques, de mon côté je compoſerai des Comédies & des Opéra.

LA PARODIE.

J'entends, pour en dégouter le public.

DIOGENE.

Tu l'as dit, ſurtout n'épargne pas les Comédiens, tombe ſur eux ſans examen, ſans exception.

LA PARODIE.

Oui ; & qu'ils rougiſſent déſormais d'avoir des talens pour amuſer & pour inſtruire ; mais lorſque nous aurons privé les hommes du plus noble de leurs amuſemens, que veux tu qu'ils faſſent ?

DIOGENE.

AIR : *Le tout par nature.*

Boire, fumer, & danſer,
Sans de rien s'embarraſſer :
Ainſi l'homme jouira
D'une volupté pure ;
Sans principe il agira,
Le tout par nature.

LA PARODIE.

Fort bien.

DIOGENE.

Nous imaginerons des Bals nocturnes ; nous y introduirons des Citoyens libres, des Soldats vertueux ; alors on verra les plus honnêtes femmes quitter leurs habitations, pour mêler leurs voix au ſon des fifres & des tambours, & verſer le vin à pleine coupe ; alors on verra les enfans ſe mocquer de leurs bons vieux papas, & danſer autour d'eux en leur chantant :

AIR : *Danſons le nouveau Cotillon.*

Vous avez été comme nous,
Votre tems n'eſt plus, nous vaudrons mieux que vous.

LA PARODIE.

AIR : *Je ſuis Philoſophe moi.*

Dans tout cela tu choques la décence,
Dont tu fais une loi ;
Et ton projet eſt une inconſéquence :
On ſe rira de toi.

DIOGENE.

Paſſons, paſſons ſur un peu de licence.
Je ſuis pour la danſe,
Moi,
Je ſuis pour la danſe.

LA PARODIE.

Crois-moi, Diogéne, va prêcher ta morale chez les Topinamboux, & marche à quatre pattes pour joindre l'exemple aux préceptes.

DIOGENE.

C'eſt mon projet ; mais quelqu'un s'avance, ſongez à remplir mes vuës qui n'ont pour objet que l'avantage de l'Humanité.

LA PARODIE.

Tu veux dire de ta vanité.

DIOGENE.

DIOGENE.

Doucement ; c'eſt inſulter la modeſtie d'un Philoſophe. Adieu.

(*Il ſort en chantant & danſant.*)

REFRAIN.

Paſſons, paſſons ſur un peu de licence,
Je ſuis pour la danſe,
Moi,
Je ſuis pour la danſe.

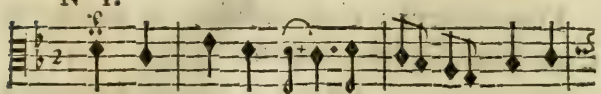
LA PARODIE.

L'original ! il me fait rire avec ſa modeſtie.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*

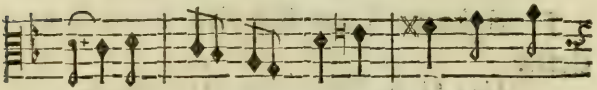
Le Soleil qui perce un nuage
Jette un éclat plus vif, plus beau,
L'orgueil philoſophique, avec même avantage,
Brille à travers les trous de ſon manteau.

N° 1.



SOn in- nocent ba- di- na- ge A tou-

jours prouvé le ſuc- cès. Son in- nocent



ba- di- na- ge A tou- jours prouvé

FIN.

le ſuc- cès. Qu'elle é- xerce ſur vous ſes

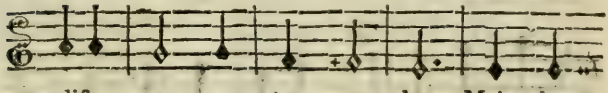
traits : Son mé- pris ſe- roit un ou- tra- ge,

Son mé- pris ſe-roit un ou- tra- ge.

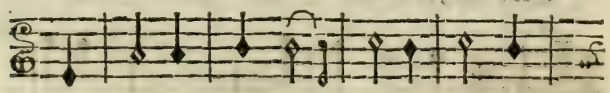
N° 2.

AU premier Ac- te languiſ- ſante,
Dans le ſe- cond in- terreſ- ſante,

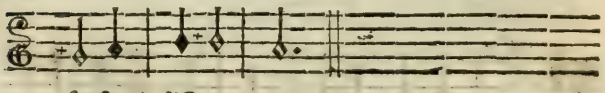
Dans le troi- ſieme ex- tra- va- gante; Qu'on



diſe tout ce qu'on vou- dra; Mais cha-

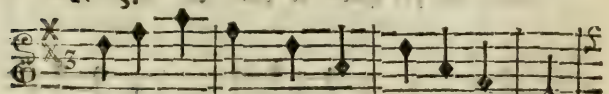


cun me trou- ve char- mante, En Dan-

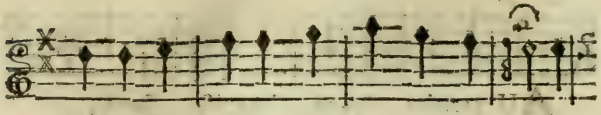


ſeuſe d'Ope- ra.

N° 3.



ENtre vos mains je viens mettre mes droits:



Je ſuis Pi- rame, ven-gez mon in- ju- re.

Vaillant Hé-ros, eſt- ce vous que je vois ?

Qui ? moi, Hé- ros ? je ſuis ſimple bour-

geois : J'ai pris l'ha-bit que j'a- vois autre-

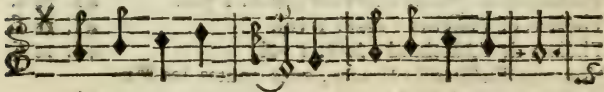
fois, Et j'ai quit- té cet- te folle pa-

rure, Dont l'Ope- ra me fa- gotte à ſon

gré. Chez lui je ſuis dé- figu- ré.

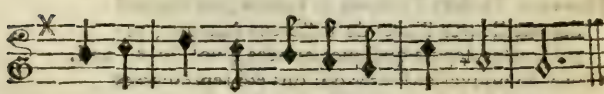
N° 4.

DAns ſes bal-lets Le Goût l'inſ- pi- re,



Surtout on ad- mi- re, Ce-lui de Cé- rès.

Chaque Fê- te, D'a-vance pré- te, Se- lon



les bé-ſoins, Vient, lorſqu'on l'attend le moins.

J'Ai lû, par ordre de Monſieur le Chancelier *La Parodie au Parnaſſe*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 17. Mars 1759.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent au Tome I. du Nouveau Théâtre de la Foire, ou Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement juſqu'à préſent.

CATALOGUE DES THÉATRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés. 1759.

Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12 belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin. 9 l.

Œuvres de Boissi, *in*-8°. 9 vol. nouvelle édition, 36 l.

Œuvres de M. Guyot de Merville, *sous presse.*

De Marivaux, Théâtre Franç. & Ital. *in*-12. 5 vol. 15 l.

Théâtre édifiant, ou Tragédies saintes de M. Duché. 2 l. 10 s.

Théâtre de Fagan, *in*-12. 4 vol. *sous presse.* 12 l.

Théâtre de V***, *in*-12. 3 l.

Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 s.

Théâtre de Romagnesi & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 s.

Théâtre d'Avice, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 s.

Théâtre de Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.

Théâtre de Pesselier, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.

Nouveau Théâtre de Favart, avec toutes les Musiques, 3 vol. *in*-8°. 15 l.

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opera Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Pieces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opera Comique depuis son rétablissement, 4 vol. *in*-8. avec les airs notés. 20 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de differens Auteurs, représentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Choix de nouvelles Pieces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. *in*-12. 18 l.

Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.

Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces représentées sur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.

Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Esprit, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 s.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Historique & Chronolog. de tous les Théâtres, huitiéme Partie pour 1759. Chaque Partie se vend séparément 1 l. 4 s.

LE RETOUR
DE
L'OPERA-COMIQUE,
EN UN ACTE.

Par Monsieur * * *

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire saint Laurent, le 28 Juin 1759.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

Mde. D'ESCARBILLAS,	
Mlle. JEANNETTE,	Mlle. Neſſel.
Mlle. D'ESCARBILLAS,	
Mlle. LUZI.	
Mr. CLAIRVAL.	
Mr. DE L'ARIETTE,	M. La Ruette.
CRISPIN,	M. Bourette.
Mr. DE L'ISLE.	

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera Comique.

LE RETOUR
DE
L'OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *un fouet à la main.*

HOé ! hoé ! hoé ! holà quelqu'un ! Comment pas un garçon de Théâtre, pas un Concierge ! Hoé ! hoé ! Damour,* Damour. Ah ! je vois De L'Isle, notre digne Camarade.

---

* *Concierge actuel du Théâtre de l'Opera Comique.*

SCENE II.

DE L'ISLE, CRISPIN.

DE L'ISLE.

AH ! te voilà, Crispin! Sois le bien arrivé ; comme te voilà bâti !

CRISPIN.

Comme un héros de Théâtre ambulant, moitié serieux, moitié comique ; je pleure d'un œil, & je ris de l'autre.

DE L'ISLE.

Tu ressembles à nos Comédies modernes. Pourquoi viens-tu dans cet attirail ?

CRISPIN.

C'est que j'ai mis tout mon équipage sur moi pour éviter l'embarras d'une valise, afin d'arriver plus vîte.

DE L'ISLE.

Tu as donc pris la poste ?

CRISPIN.

Apparemment.

DE L'ISLE.

Où as-tu laissé ton cheval.

CRISPIN.

Ma foi, c'est lui qui m'a laissé à moitié

chemin ; j'ai poursuivi ma route courant la poste à pied, toujours galopant, & fouettant tout ce qui s'opposoit à mon passage ; hoé ! hoé ! hoé !

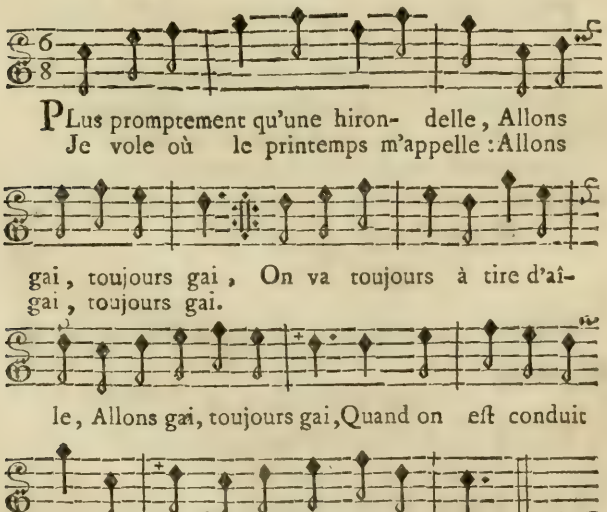
DE L'ISLE.

Doucement : qu'est-ce donc qui te pressoit si fort ?

CRISPIN.

Belle demande ! Mon devoir, mon empressement pour le Public.

Air :



DE L'ISLE.

Je t'aime de ce caractere. Nos Camarades arrivent-ils ?

CRISPIN.

Ils ſe diſpoſoient à me ſuivre ; ils ne tarderont pas à venir, à l'exception de notre Ballet, qui eſt maintenant tout diſloqué.

DE L'ISLE.

Comment !

CRISPIN *récite.*

Hélas ! mon cher, apprends de nos Danſeuſes
Les cataſtrophes malheureuſes.
Pour venir à Paris elles rouloient gaiment,
Quand tout à coup le Chariot tremblant
Trouve une orniere, & ſon eſſieu ſe force.
La voiture tombe à l'inſtant,
Les jette dans un bled, & chacune, en boitant,
Se releve avec une entorſe.

DE L'ISLE.

C'eſt un malheur qui peut aiſément ſe réparer.

Air : *Prêts à danſer.*

Paris eſt aujourd'hui rempli
De Beautés brulantes ;
D'exercer leurs talens ici,
Toutes ſont impatientes.

On ne ceſſe de m'adreſſer
Gentils objets, prets à danſer,
Prêts à danſer,
Qui ſont toujours prêts à danſer.

J'en ai déjà enrôlé une douzaine.

CRISPIN.

On fait très-bien de s'en pourvoir.
Parbleu, c'eſt un plaiſir de voir
Une Danſeuſe ingambe & leſte
Cabrioler d'un air demi modeſte,
Et gigoter des tambourins
A ſe donner des tours de reins.

DE L'ISLE.

Mais parlons un peu de ton voyage. L'Opera Comique a-t-il bien fait ſes affaires en campagne?

CRISPIN.

Ah! mon ami, tu vois un heros chargé de lauriers, & léger d'argent comme tous nos Camarades. Nous n'avons eu que l'avantage de tenir nos talens en haleine.

DE L'ISLE.

C'eſt toujours quelque choſe.

CRISPIN.

Et toi, qu'as-tu fait pendant notre abſence ? Tu étois ici notre agent, notre factotum. Tout eſt-il en état ? Avons-nous les ſujets néceſſaires ?

DE L'ISLE.

Oui ; mais s'il s'en préſente encore, je les reçois ; je t'en avertis.

CRISPIN.

Tu feras bien ; il ne faut rien épargner pour contenter le Public ; nous lui devons trop, nous ſommes en reſte avec lui. Ses bontés ont devancé nos talens, il eſt juſte qu'il en retire le fruit.

DE L'ISLE.

Fort bien ; tu parles comme un orateur.

CRISPIN, *portant la main ſur ſon cœur.*

C'eſt que mon éloquence eſt là.

AIR : *La nuit, quand j'penſe à Jeannette.*

De pouvoir le ſatisfaire
Si nous oſons nous flatter,
C'eſt par le zèle ſincere
Que nous ferons éclater.
Comblés de ſon indulgence,
Cherchons à la mériter ;
L'amour, la reconnoiſſance,
Tout nous y doit exciter.

DE L'ISLE.

Je penſe comme toi.

CRISPIN.

Avons-nous des nouveautés ?

DE L'ISLE.

Pluſieurs, & l'on m'en fait encore eſperer. J'ai fait une accollade d'un Poëte & d'un Muſicien qui travaillent pour nous ; c'eſt M. Trantran & M. de l'Ariette.

SCENE III.

DE L'ARIETTE, CRISPIN, DE L'ISLE.

DE L'ARIETTE, *à la cantonade.*

EH non, Monſieur Trantran, non, je n'en démordrai point.

CRISPIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur de l'Ariette ?

DE L'ARIETTE.

Votre ſerviteur, Meſſieurs. (*à la cantonade.*) Apprenez que le Poëte doit être ſubordonné au Muſicien.

DE L'ISLE.

Qu'eſt-ce qui vous fâche ?

DE L'ARIETTE.

Oh ! c'eſt une choſe criante, épouvantable. Monſieur Trantran qui trouve mauvais que je corrige ſes paroles pour les ajuſter à ma muſique.

CRISPIN.

Il a tort.

DE L'ARIETTE.

Je vous en fais juge. Je lui demandé trois vers pour faire une Ariette qui doit remplir toute une Scene ; une Ariette charmante, à grande ſimphonie, avec des cors de chaſſe, des hautbois, des baſſons, des flageolets, des timbales.

DE L'ISLE.

Hé ! bien ?

DE L'ARIETTE.

Je ne lui demande que trois vers, & le bourreau m'en fait quatre.

CRISPIN.

C'eſt un tour pendable.

DE L'ARIETTE.

Les voici.

Les flots ſont moins troublés par les vents en fureur,
Moins agités qu'un tendre cœur
Qui gémit & ſoupire
Sous l'amoureux empire.

DE L'ISLE.

Comment les avez vous corrigés ?

DE L'ARIETTE.

Ecoutez.

Les flots ſont moins troublés par les vents en fureur,
Moins agités qu'un tendre cœur
Dont le volage Amour triomphe.

Troublés, agités, triomphe, voilà qui eſt lyrique ; cela prête, je puis rouler ſur ces paroles-là pendant un bon quart d'heure.

(Il chante.)

Le volage Amour triomphe.

CRISPIN.

Mais à quoi rime ce dernier vers ?

DE L'ARIETTE.

Bon ! bon ! je m'embarraſſe bien de ces bagatelles.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Pourvû que ma muſique ſorte,
Le reſte ira comme il pourra.

DE L'ISLE.

Mais le bon ſens....

DE L'ARIETTE.

Oh ! le bon ſens fort peu m'importe ;
Je me regle ſur l'Opera.

Il ſe plaint encore que je lui ai fait de la muſique trop bruyante, & que l'on n'entend point ſes paroles.

CRISPIN.

C'eſt un ingrat.

DE L'ARIETTE.

Sans doute, il ne ſçait point ce qu'il y gagne.

DE L'ISLE.

Laiſſez-moi faire, je vais lui parler.

DE L'ARIETTE.

Non, non, qu'il ſe paſſe de mon ſecours, & je me paſſerai du ſien.

DE L'ISLE.

Je prétends vous réconcilier.

CRISPIN.

Songez, Monſieur de l'Ariette; que les Muſes ſont ſœurs.

DE L'ARIETTE.

C'eſt pour cela que nous ne nous accordons jamais.

DE L'ISLE.

J'ajuſterai tout. Je ſors pour donner quelques ordres; faites-nous le plaiſir de reſter ici pour examiner avec Criſpin les ſujets qui ſe préſenteront pour notre ſpectacle.

DE L'ARIETTE.

Très-volontiers.

SCENE IV.

CRISPIN, DE L'ARIETTE, Madame D'ESCARBILLAS *en vieille Comédienne de province, & miſe ridiculement.*

Madame D'ESCARBILLAS.

CArabin, Carabin, eſcoutas mi donc, pichot drôle, pichot couquin. Què m'apportoun aicy ma valiſe. Bon jour, Meſſiers, ſias ty à d'Actours de l'Oupera Comique ?

DE L'ARIETTE.

Si nous ſommes de l'Opera Comique ? Oui, Madame, qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

Madame D'ESCARBILLAS.

Visès Madame d'Eſcarbillas, la flour dei Comédiennes de Pezenas, veni per eſtre dei vouſtres, mes amis.

CRISPIN.

Madame, c'eſt beaucoup d'honneur pour nous que la fleur des Comédiennes de Pezenas nous procure.... L'avantage

d'une préſence qui .... (*à M. de l'Ariette.*) Ma foi, parlez-lui vous-même, j'étouffe de rire.

Madame D'ESCARBILLAS.

Què disès ?

DE L'ARIETTE.

Madame, il eſt bon de vous dire que nous ne jouons pas ici d'Opera gaſcon.

Madame D'ESCARBILLAS.

Qu'es aquo? ſiaſti pû difficiles que vouſtre Académie de Muſique eme ſoun *Alcimadure* : ſi counoui ben que ſentè pas leis graci de nouſtre lengagi. Ah ! ſi bous entendias lou tendre, lou ſublime Goudelin. Eſcoutas, eſcoutas ; vau bous canta un pichot er dal pays.

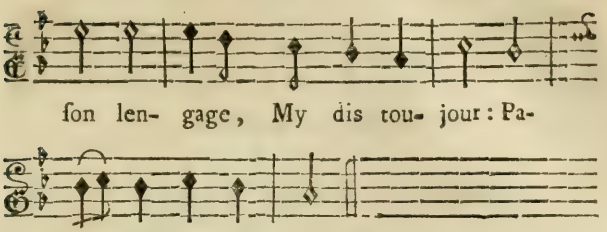
CRISPIN.

Ecoutons pour la rareté du fait.

Madame D'ESCARBILLAS *chante un air gaſcon.*

LOu Bargié daou vil- lage, Pou- ly cou-

mo lou jour, My fay l'a- mour, My dis en



DE L'ARIETTE.

Cela me paroît fort bien ; mais cela ſeroit encore meilleur à Pezenas. Le diable m'emporte, ſi j'y comprends quelque choſe.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus.

Madame D'ESCARBILLAS.

Si vous aimez mieux le François, céla m'eſt égal ; jé chante le François, l'Allemand, l'Italien.

CRISPIN.

Oh ! diable !

Madame D'ESCARBILLAS.

Allons, né tardez pas, qué l'on mé donne un rôle, un rôle : jé brûle, jé mé conſume du déſir de jouer à Paris. J'ai fait deux cens lieues tout eſprès. Cé cher Paris, jé l'idolâtre : c'eſt lé centre brillant dé la lumiere. Il eſt à toutes nos villes dé

province cé qué lé ſoleil eſt à l'Univers. Lyon, Bordeaux, Touloufe, Montpellier ſont des aſtres qui n'éclairent que par des rayons obliques & réfléchis.

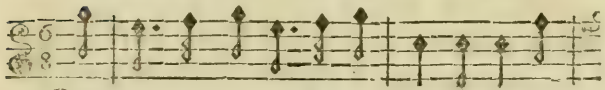
CRISPIN.

L'Extravagante !

DE L'ARIETTE.

Mais, Madame.

Madame D'ESCARBILLAS.

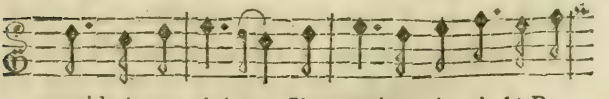


OUi, jé vous lé dis; Jé ché- ris Pa- ris. Il

donne aux talens, aux é- crits lé prix. Auſ-

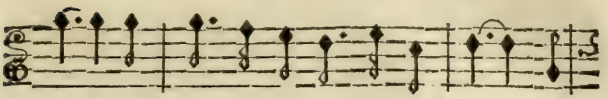
ſi, pour a- voir le bon ton, Doit- on En

tout Sé regler ſur ſon goût. Jé mettrai lé

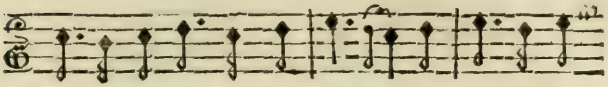


comble à ma gloi-re, Si j'attire i- ci lé Pu-

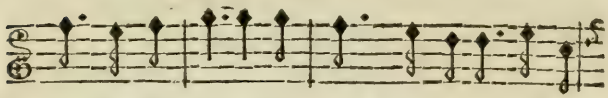
blic :



blic : Mon zele eſt un bon pronoſ- tic. Ah !

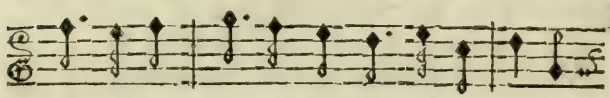


ſi j'obtiens cet- te vic- toi- re, Pour moi c'eſt le

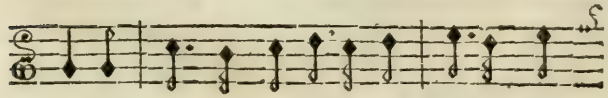


ſou-ve-rain bien. Non, non, tout le reſte n'eſt

rien. Qu'on me ſa- tis- faſ- ſe : Çà, de bonne

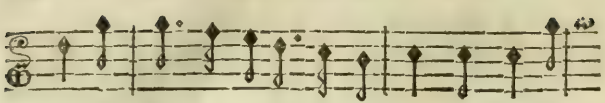


grace, Qu'on trouve à l'inſtant un em-ploi Pour



moi, Ou je fais main baſſe, Je caſſe, Fra-

caſſe, Je mets tout ſans deſſus deſ- ſous Chez



DE L'ARIETTE.

Doucement, doucement.

CRISPIN.

Ahi, ahi, ahi, nous aimons mieux vous recevoir que d'être étranglés.

DE L'ARIETTE.

Parbleu, Madame d'Escarbillas, votre éloquence eſt ſi perſuaſive, qu'il n'y a pas moyen de vous refuſer.

Madame D'ESCARBILLAS.

Vous faites bien; en cas dé réſiſtance jé bous aurois brulé la cervelle: je ne bais jamais ſans mes piſtolets.

CRISPIN.

Miſericorde!

DE L'ARIETTE.

Eh! vîte, eh! vîte, un engagement.

Madame D'ESCARBILLAS.

Jé ſuis charmée de bous voir raiſonnables, embraſſez-moi, pécaire, embraſ-

ſez-moi, touſti ; bous m'enchantez, bous mé comblez d'allegreſſe. Çà, quel emploi mé deſtinez bous ?

CRISPIN.

Eh mais, vous ne prétendez pas jouer les amoureuſes ?

Madame D'ESCARBILLAS.

Comment donc, ſuis-je ſi décrépite ? Jour de ma vie !

CRISPIN.

Eh ! non, non, nous ne diſons pas cela.

DE L'ARIETTE.

Point du tout, vous êtes jeune, charmante, mais....

Madame D'ESCARBILLAS.

Cependant comme jé ſuis accommodante, & la douçur même, jé bous laiſſe lé choix dé mon emploi.

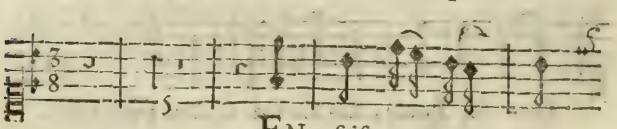
DE L'ARIETTE.

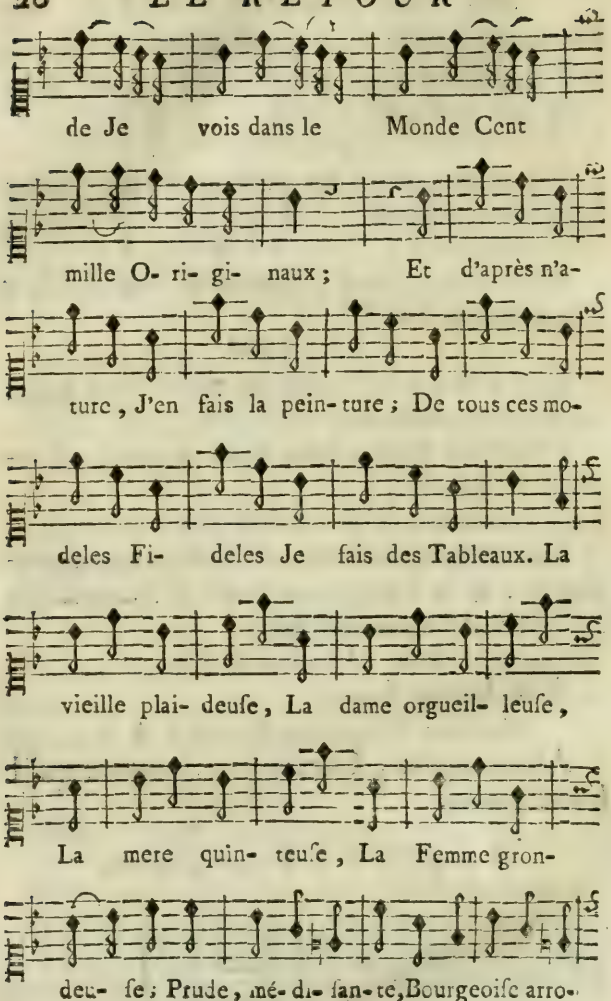
A la bonne heure.

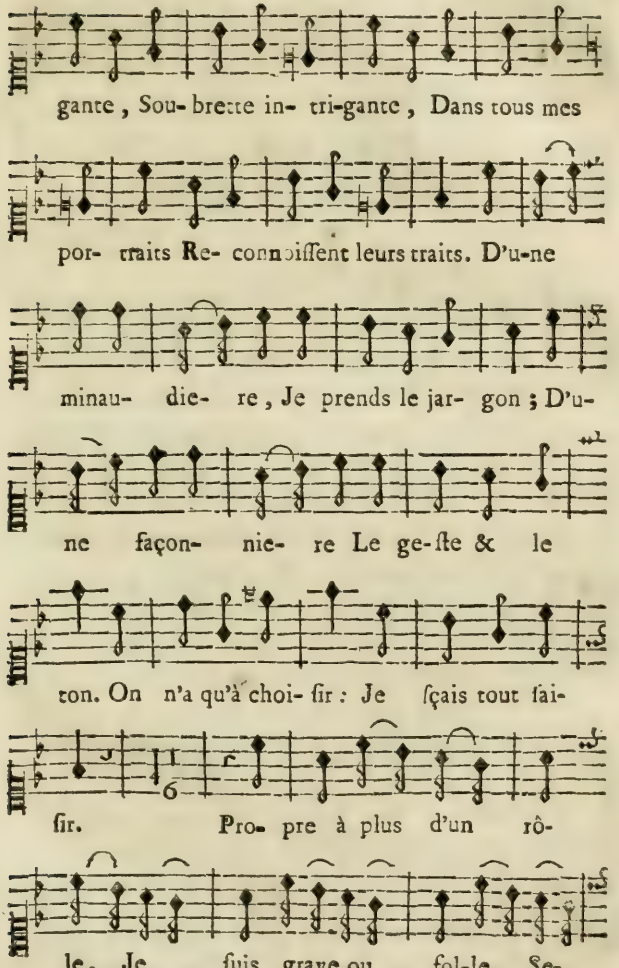
Madame D'ESCARBILLAS.

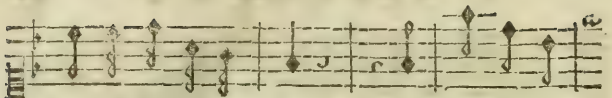
Amoureuſes, Caracteres, tout ce qu'il bous plaira.

ARIETTE. *Cañaille, ripalle.*




de Je vois dans le Monde Cent
mille O- ri- gi- naux ; Et d'après n'a-
ture, J'en fais la pein- ture ; De tous ces mo-
deles Fi- deles Je fais des Tableaux. La
vieille plai- deuſe, La dame orgueil- leuſe,
La mere quin- teuſe, La Femme gron-
deu- ſe ; Prude, mé- di- ſan- te, Bourgeoiſe arro-


gante, Sou- brette in- tri-gante, Dans tous mes
por- traits Re- connoiſſent leurs traits. D'u-ne
minau- die- re, Je prends le jar- gon ; D'u-
ne façon- nie- re Le ge-ſte & le
ton. On n'a qu'à choi- ſir : Je ſçais tout ſai-
ſir. Pro- pre à plus d'un rô-
le, Je ſuis grave ou fol-le, Se-



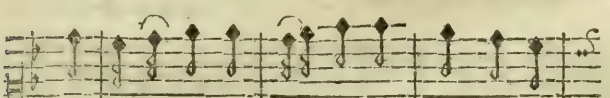
lon qu'il eſt à pro- pos, Et le ri- di-

cule Qui partout cîr- cule, Ja- mais ne m'é-

chape : Je drape Les foux & les ſots. E-

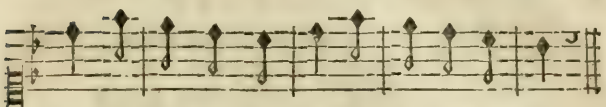
pou- ſes Ja- lou-ſes, Fil- let-tes Coquet-tes, Dans

mes por-traits, Recon- noiſſent leurs traits.



Com-teſſe ou Du- cheſ- ſe, J'ai l'air impo-

ſant; Pe- ti- te Maî- treſ- ſe, L'accueil mépri-



ſant. Je ſcais tout ſai- ſir, On na qu'a choi- ſir.

DE L'ARIETTE.

C'en eſt aſſez, je prévois que vous nous ſerez fort utile.

CRISPIN.

Oh ! cela ne ſuffit pas encore, nous avons beſoin d'une jeune perſonne pour les rôles naïfs, les Nicettes, les innocentes ; ſeriez-vous en état....

Madame D'ESCARBILLAS.

, Quoi ? dé faire l'Agnès ? cé n'eſt point mon fait ; mais j'ai cé qu'il bous faut. C'eſt ma fille Jeannette que j'ai amenée avec moi, pour la faire débuter ; c'eſt une petite ſotte, une petite imbécille qui jouera d'après elle-même.

DE L'ARIETTE.

Une Agnès, fille de Madame d'Eſcarbillas ! ah ! ah ! ah !

CRISPIN.

Cela n'eſt pas poſſible, où donc a-t-elle été élevée ?

Madame D'ESCARBILLAS.

A Montpellier.

DE L'ARIETTE.

AIR. *Les filles de Montpellier.*

Le fait eſt trop ſingulier.

Madame D'ESCARBILLAS.

Son innocence eſt parfaite.

CRISPIN.

Une Agnès de Montpellier !
Elle eſt donc à la jaquette.

CRISPIN & DE L'ARIETTE.

Ahi, ahi, ahi, ahi, ahi, ahi,
Jeannette,
Jeannette, ahi, ahi, ahi.

Madame D'ESCARBILLAS.

Vous en allez juger : je vais vous l'envoyer ; mais elle a beſoin d'être encouragée, la pauvre petite ; car elle eſt bien novice.

DE L'ARIETTE.

Nous la formerons.

Madame D'ESCARBILLAS.

Vous l'allez voir dans l'inſtant. Adiouſias, je compte ſur votre parole.

(*Elle ſort en chantant la repriſe de ſon air gaſcon.*)

SCENE V.

CRISPIN, DE L'ARIETTE, Mlle. LUZI.

Mlle. LUZI.

QUEST-CE que c'eſt que cette femme qui ſort ?

CRISPIN.

C'eſt une Actrice que nous venons d'engager.

Mlle. LUZI.

Pour quel emploi ?

CRISPIN.

Pour les caracteres.

Mlle. LUZI.

A la bonne heure. On dit que vous en attendez encore d'autres.

CRISPIN.

Oui.

Mlle. LUZI.

Que joueront-elles, s'il vous plaît ?

CRISPIN.

Les amoureuſes.

Mlle. LUZI.

Oui-dà ! je m'y oppoſe,

CRISPIN.

Air : *Vous dont l'amour a ſçu me plaire.*

Eh ! pourquoi donc ?

Mlle. LUZI.

Belle demande !
Vous deviez bien penſer à moi ;
Ne ſuis-je donc pas aſſez grande
Pour m'acquitter de cet emploi ?

Croyez-vous me borner toute ma vie aux rôles de petite fille. Oh ! je ſuis votre ſervante.

Air : *Danſes-tu, Colin.*

Souris agaçant,
Regard careſſant,
Petit ton languiſſant,
Air intereſſant,
Je ſuis faite pour
Inſpirer l'amour.
Doutez-vous de cela,
Voyez ces yeux-là.

CRISPIN.

Ah ! friponne.

DE L'ARIETTE.

Oui, mignonne,
J'en ſens déjà tout l'effet.

CRISPIN.

Cette mine
Aſſaſſine
Me trouble en ſecret.

Mlle. LUZI.

Hé ! bien, ſuis-je au fait ?

Souris agaçant, &c.

DE L'ARIETTE.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir l'inſpirer, il faut être en état de le reſſentir ; mais vous êtes encore trop jeune.

Air : *De la Provençale des Fêtes de Thalie.*

Pour vous l'amour eſt un myſtere ;
Comment pourriez-vous l'exprimer ?

Mlle. LUZI.

Lorſqu'on eſt en âge de plaire,
N'eſt-on pas en âge d'aimer ?

CRISPIN.

Pas toujours.

Mlle. LUZI.

A qui dites vous cela, Monſieur Criſpin ? Eh ! allons donc.

DE L'ARIETTE.

Oui, vous avez déjà le manége de la coquetterie ; mais l'amour eſt un ſentiment délicat qui s'exprime d'une autre maniere.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Il faut avoir pour le rendre
Une ame ſenſible & tendre.

CRISPIN.

Il faut plus que de l'eſprit.

Mlle. LUZI.

Bon ! bon ! vous me faites rire ;

Tout ce que l'amour inſpire,
Déjà mon cœur me l'a dit.

CRISPIN.

Peſte ! je ne vous croyois pas ſi ſavante.

Mlle. LUZI.

Vous voyez bien qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avoir d'autre amoureuſe, & je m'y oppoſe encore par une raiſon plus forte.

DE L'ARIETTE.

Quelle eſt elle ?

Mlle. LUZI.

C'eſt que je ſuis l'Eleve du Public, je me ſuis formée ſous ſes yeux, je lui dois mes talens ; ma reconnoiſſance pour lui va juſqu'aux tranſports de l'amour, & vous ſavez que l'amour ne veut point de partage.

Air : *Que la mariée eſt trop belle.*

Je regarde tous ſes bienfaits
Comme mon bien, mon héritage ;
Ce que je dis, ce que je fais
N'a pour objet que ſon ſuffrage.
Si quelqu'autre y prétend encor,
Croyez-vous donc que je l'endure ?
Non, c'eſt toucher à mon tréſor,
Et mon cœur jaloux en murmure.

CRISPIN.

C'eſt parler net.

DE L'ARIETTE.

Mais si vous aimez tant le Public, vous devez être charmée que chacun cherche à lui plaire.

Mlle. LUZI, *avec chaleur.*

Je n'entends point raison là-dessus : s'il le faut, je me prêterai à tout, je me multiplierai, je ferai l'impossible plutôt....

CRISPIN.

Ah ! que vous êtes vive !

DE L'ARIETTE.

Cependant nous avons promis....

Mlle. LUZI.

Je m'en moque.

SCENE VI.

Madame D'ESCARBILLAS, DE L'ARIETTE, CRISPIN, JEANNETTE, Mlle. LUZI.

Madame D'ESCARBILLAS, *dans la coulisse.*

* ANEN dounc, pichoune fille, aci ben des façouns.

JEANNETTE, *dans la coulisse.*

Mais, ma mere.

* Madame Descarbillas & Jeannette sont jouées par la même personne.

Madame D'ESCARBILLAS, *dans la couliſſe.*

Hé ! bien, ma maire ; aubeiſsès, pichoune fille, ti frouarai les aurilles.

DE L'ARIETTE.

Qu'eſt-ce que j'entends ?

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Mais je ne ſçais pas comme il faut faire.

Madame D'ESCARBILLAS, *dans la couliſſe.*

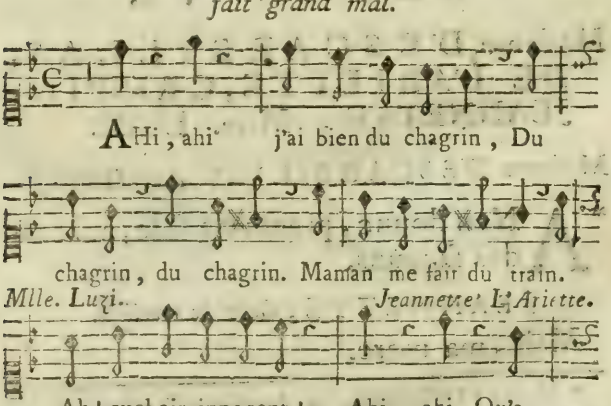
Avancez, avancez.

CRISPIN.

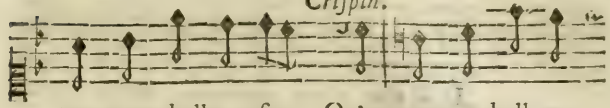
C'eſt ſans doute la fille de Madame d'Eſcarbillas ?

JEANNETTE, *paroiſſant.*

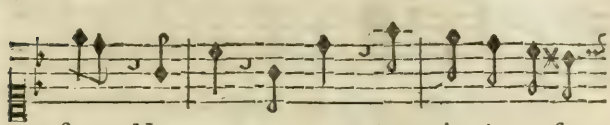
Ariette de Ninette à la Cour, *Ahi, ahi, il m'a fait grand mal.*



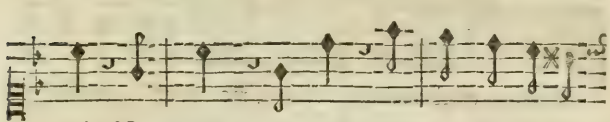
Criſpin.



vez-vous, belle enfant, Qu'a-vez-vous, belle en-

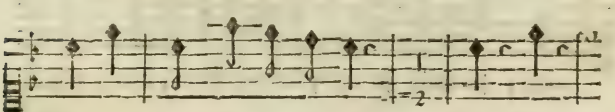


fant. Non, non, non, non, ja- mais je n'oſe-



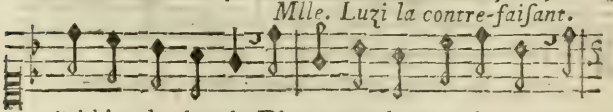
rai ; Non, non, non, non, ja- mais je ne pour-

rai ; Non, non, non, non, je n'o-ſe- rai ; Non,



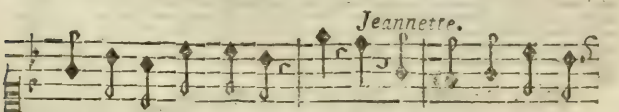
non, non, non, je ne pourrai. Ahi, ahi,

Mlle. Luzi la contre-faiſant.



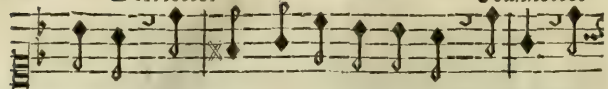
j'ai bien du chagrin. Di-tes nous donc enfin quel

Jeannette.



eſt votre chagrin. Ahi, ahi. Ah ! ne vous moquez

L'Ariette. *Jeannette.*

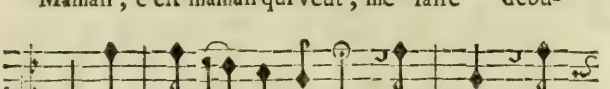


pas ? D'où n'ait votre embarras Hé-las ! hé-

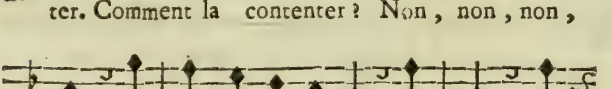
Criſpin. *Jeannette.*

las ! d'où n'ait votre em- barras. C'eſt vraiment, c'eſt

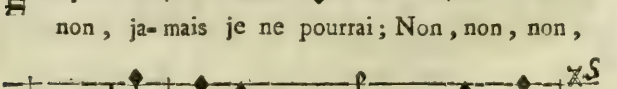
Maman, c'eſt maman qui veut, me faire débu-



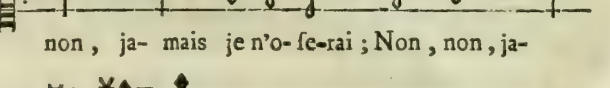
ter. Comment la contenter ? Non, non, non,



non, ja- mais je ne pourrai ; Non, non, non,



non, ja- mais je n'o- ſe-rai ; Non, non, ja-



mais, ja- mais je n'o- ſe- rai.

CRISPIN.

CRISPIN.

Votre maman veut vous faire débuter ; & vous ne le voulez pas ?

DE L'ARIETTE.

Air : *Vous qui déſirez ſans fin, ouir chanter.*

Le Public vous fait-il peur ?

JEANNETTE.

Oh ! non, Monſieur :
Je ſens pour lui dans mon cœur
Beaucoup d'ardeur.
Je voudrois pouvoir lui plaire ;
Mais hélas !
Le talent eſt néceſſaire ;
Je n'en ai pas.

Mlle. LUZI.

Vous voyez qu'elle ſe rend juſtice ; que voulez-vous faire d'une pareille idole ?

JEANNETTE.

Air : *Je ſuis un bon Jardinier.*

Ah ! Madame, grand merci,
Vous prenez bien mon parti.

Mlle. LUZI.

Sa ſimplicité....

DE L'ARIETTE.

J'en ſuis enchanté.

CRISPIN.

Une pareille idole,
Avec ce gentil minois-là,
Peut jouer un grand rôle,
Oui-dà,
Peut jouer un grand rôle.

JEANNETTE.

Hélas ! je ne demanderois pas mieux, ſi j'étois ſûre de réuſſir.

DE L'ARIETTE.

C'eſt toujours quelque choſe que la bonne volonté ; le talent ſe développera.

Mlle. LUZI, *ironiquement.*

Oui, oui, cela viendra. Quel âge avez-vous, ma petite ?

JEANNETTE.

J'ai eu quatorze ans & demi, l'année paſſée, Madame.

Mlle. LUZI.

Hé ! bien, allez jouer en province encore pendant quatorze ans, & vous reviendrez ici quand vous ſerez formée.

CRISPIN.

Non, non, j'en fais mon affaire.

Mlle. LUZI.

Oui, Monſieur Criſpin eſt un bon maître ; je lui conſeille d'en faire une Eleve pour le tragique.

CRISPIN.

Parbleu, tout comme un autre ; il ne faudroit pas trop m'en défier.

DE L'ARIETTE.

Voyons, ma petite amie : chantez-nous quelque choſe.

JEANNETTE.

Oh ! dame, Monſieur....

CRISPIN.

Courage.

JEANNETTE.

C'eſt que je ne ſçaurois chanter, quand on me regarde.

Mlle. LUZI.

Hé ! bien, par exemple, vous nous ſerez d'une grande reſſource.

JEANNETTE.

Je chante bien, quand je ſuis toute ſeule ; mais quand il y a quelqu'un, je ne peux plus rien dire.

DE L'ARIETTE.

Allons, allons, un peu de hardieſſe.

JEANNETTE, *touſſe.*

Hum, hum, hum.

Mlle. LUZI.

Attendez qu'elle ait touſſé.

CRISPIN.

Hé bien ?

JEANNETTE *chante niaiſement.*

Ariette : *Examinez ſa grace.* De la Bohemienne des Italiens.

Pour prendre une fauvette,
Liſette, Liſette,
Seulette aux bois s'en va, a, a.
(à Criſpin & à de l'Ariette.
Le cœur me bat déjà.

DE L'ARIETTE.

Ferme.

JEANNETTE *continue.*

Lucas qui toujours guette
Liſette, Liſette,
Dans le fond d'un boſquet, et, et,
Tend un piége ſecret.
(à Criſpin & à de l'Ariette.)
J'ai trop ſerré mon corſet.
(Ahi. *Elle continue en forçant ſa voix.*)
Lucas ſous un feuillage
Imite un doux ramage.
La Belle y va d'un ſaut, oh, oh.
(à Mlle Luzi, à Criſpin, & à de l'Ariette.)
Chanté-je comme il faut.
Vous vous mettez à rire, à rire,
Oh! ça ne convient pas.
Je ne veux plus vous dire, vous dire
Ce que lui dit Lucas:
Non, non, vous ne ſçaurez pas
Ce que lui dit Lucas, la.

Mlle. LUZI.

C'eſt bien fait, la.

CRISPIN.

A merveille.

DE L'ARIETTE.

Elle a de la voix.

CRISPIN.

Et de la gentilleſſe; nous en ferons quelque choſe.

Mlle. LUZI.

Vous prétendez la recevoir ?

CRISPIN.

Sans doute. Il ſuffit qu'elle ait envie de plaire au Public ; j'augure bien du reſte.

JEANNETTE.

Oui, mais....

CRISPIN.

Allons, déterminez vous. Je vais l'enrôler.

Mlle. LUZI.

Oui ! Hé ! bien, ſi vous recevez comme cela toutes les Actrices qui ſe préſenteront, je vous déclare que je quitte le Théâtre. Faites votre compte là-deſſus. Je vous laiſſe.

CRISPIN.

Ecoutez, écoutez donc. Diable ! ce ſeroit une perte.

DE L'ARIETTE.

Ne craignez rien ; ſon amour pour le Public la ramenera, & je vais lui faire entendre raiſon.

CRISPIN.

Et moi je vais donner leçon à mon écoliere.

SCENE VII.

CLERVAL, CRISPIN, JEANNETTE.

CLERVAL.

AVec qui Criſpin eſt-il là ?

CRISPIN.

C'eſt Clerval ; au diable l'importun.

CLERVAL.

Mademoiſelle eſt-elle notre Camarade?

CRISPIN.

Oui, oui, mais....

CLERVAL.

Pour les amoureuſes ?

CRISPIN.

Oui, oui ; fais-moi le plaiſir de nous laiſſer.

CLERVAL.

Comment! je ſuis bien aiſe....

CRISPIN, *à part.*

Nous y voilà. (*à Clerval.*) Et moi je ſuis fâché....

CLERVAL.

De quoi ?

CRISPIN.

De ta préſence.

CLERVAL.

Monſieur Criſpin a bien de l'humeur!

CRISPIN.

Autant que tu as de fadeur. Va-t-en ; c'eſt une Eleve que je fais : je ſuis après à donner des leçons.

CLERVAL.

Mademoiſelle joue les amoureuſes ; moi les amoureux ; il eſt néceſſaire que je concerte mon jeu avec elle.

CRISPIN.

Ah ! que de raiſons, morbleu!

JEANNETTE.

Ne vous fâchez pas, Monſieur Criſpin. Puiſque ce Monſieur là veut bien m'inſtruire auſſi, qu'eſt-ce que cela vous fait ? On dit qu'il faut prendre des leçons de tout le monde.

CLERVAL,

Qu'as-tu à dire à cela ?

CRISPIN.

Hé ! bien, nous allons voir qui s'y prendra le mieux de nous deux.

AIR : *La trop innocente Colette.*

Pour eſſayer notre génie
Faiſons une Scene d'amour.

JEANNETTE.

Qu'eſt-ce que l'amour, je vous prie.

CLERVAL.

Vous l'ignorez ? quoi ! sans détour ?

JEANNETTE.

Je n'ai vû l'Amour de ma vie.

CRISPIN.

Je vais vous en faire un portrait,

JEANNETTE.

D'avance je vous remercie :
Je voudrois savoir en effet
Comme il est fait,
Comme il est fait.

CLERVAL.

Voyons ton éloquence.

CRISPIN.

Ecoutez moi bien. L'Amour est fait.... il est fait comme.... comme moi.

JEANNETTE.

Ah ! c'est donc pour cela que Maman m'a dit que l'Amour étoit un monstre.

CLERVAL.

Fort bien.

CRISPIN.

Fort mal ; je vais m'y prendre d'une autre façon. Imaginez-vous que je suis un jeune Seigneur de la Cour.

CLERVAL.

Et moi, un joli homme de Robe.

CRISPIN.

Nous allons vous attaquer de conver-

ſation, & vous répondrez ce qu'il vous viendra dans l'eſprit.

JEANNETTE.

Oui, Monſeigneur.

CRISPIN.

Je commence par étaler mes graces; prêtez attention à mon jeu, remarquez cette démarche, cet air de côté, cette attitude. Que dites-vous de cette pirouette!

CLERVAL.

Moi, je me redreſſe, j'arrange mes cheveux d'une main; de l'autre je tiens ma lorgnette, & je vous examine d'un air gravement intéreſſant.

JEANNETTE.

Que faut-il répondre?

CRISPIN.

Attendez donc, nous n'avons encore rien dit.

Ah! Préſident, la jolie petite créature! où diable a-t-elle pris tant de charmes?

CLERVAL.

Comment donc! mais c'eſt un vol qu'elle a fait aux Graces. On n'eſt point faite comme ça, je vous jure; on n'eſt point faite comme ça.

AIR : *L'Amour eſt dans les yeux de l'aimable Climene.*

Cher objet de mes vœux, diſſipez mes allarmes;
Nommez, nommez votre vainqueur;
L'Amour eſt trop bien peint dans vos yeux pleins de charmes
Pour n'être pas dans votre cœur.

JEANNETTE.

Qu'eſt-ce qu'il faut dire ?

CLERVAL.

Que mon hommage vous flatte, & que vous me trouvez aimable.

JEANNETTE.

Oh ! Maman m'a défendu de mentir.

CRISPIN.

Bien répondu. A mon tour.

Air : *Eh ! dans ç'coin-ci.*

Que je baiſe ce menton-là.

JEANNETTE.

Oh ! vraiment, Maman m'a défendu çà.

CRISPIN.

Et ces yeux ?

JEANNETTE.

Et ces yeux auſſi.
Maman ne veut pas qu'on agiſſe ainſi.

CRISPIN.

Et .... çà .... çà ?

JEANNETTE.

Oui dà !
Maman défend çà.

CRISPIN.

La main ?

JEANNETTE.

Non, non.

CRISPIN.

Le bras ?

JEANNETTE.

Oh ! Maman n'a pas
Parlé de mon bras.

CRISPIN.

AIR : *Ah ! chien, ah ! Monseigneur.*

Puisque Maman n'en a point parlé,
Permettez donc que je le baise.

JEANNETTE.

Très volontiers.

CRISPIN.

Qu'il est potelé !
Donnez.

JEANNETTE.

Tenez.

CRISPIN, *baisant le bras de Jeannette.*

Que je suis aise !

JEANNETTE, *donnant un soufflet à Crispin du revers de sa main.*

Ah ! chien !

(Crispin tombe ; Jeannette court pour le relever & dit :)

Ah ! Monseigneur.

CRISPIN, *portant la main à sa joue.*

Ah ! chien !

JEANNETTE, *à Clerval.*

La Scene eſt-elle bien ?
Dites-moi, dites-moi s'il n'y manque rien.

CLERVAL.

A merveille, à merveille. (*à Criſpin.*) Allons, Chevalier, continue.

CRISPIN.

Oh ! parbleu, continue toi-même. Malpeſte ! comme elle y va !

JEANNETTE.

Dame, excuſez ; c'eſt que je ſuis chatouilleuſe. Vous êtes donc un peu contens de moi ?

CLERVAL.

Beaucoup.

CRISPIN.

Oui ; mais je trouve quelque choſe à réformer dans le geſte.

JEANNETTE.

Hé ! bien, recommençons.

CRISPIN.

C'en eſt aſſez pour le préſent ; nous devons aller, Clerval & moi, chercher une Chanteuſe dont nous avons beſoin.

JEANNETTE.

Vous avez beſoin d'une Chanteuſe ? J'ai ma grande ſœur qui chante ; je vais l'avertir.

CRISPIN.

Oui. Allez, & en même-tems dites à la Maman d'Eſcarbillas qu'elle prépare tout pour votre début, & (*bas à Jeannette.*) vous reviendrez dans une heure pour continuer votre leçon.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur Criſpin.

CLERVAL, *qui a écouté.*

Je ne manquerai pas de m'y trouver.

CRISPIN.

Le bourreau!

JEANNETTE.

Mais je vous prie de me faire un plaiſir.

CRISPIN.

Quel eſt-il ?

JEANNETTE.

C'eſt de vouloir bien diſpoſer le Public en ma faveur, & lui demander pour moi ſon indulgence.

CRISPIN.

Oui.

JEANNETTE.

Air : *Laiſſez faire au tems.*

Si ſon goût me guide & m'éclaire,
S'il ſeconde mes vœux ardens,
Le deſir que j'ai de lui plaire

Me fera trouver des talens.
Laiſſez faire,
Lere, lanlere,
Laiſſez faire au temps. *(Elle ſort.)*

CLERVAL.

Elle eſt, parbleu, drolette. Où diantre as-tu déterré ce petit bijou-là?

CRISPIN.

Ce ne ſont point tes affaires, & je te prie de ne t'en point mêler. *(Il ſort.)*

CLERVAL.

Oui-dà. Puiſque tu le prends ſur un ton ſi fier, je te laiſſe.

CRISPIN.

Ecoute, écoute. Ah! le traître! le voilà qui la ſuit.

SCENE VIII.

DE L'ARIETTE, CRISPIN.

DE L'ARIETTE.

OÙ vas-tu donc, l'ami Criſpin? Demeure, j'ai beaucoup de choſes à te dire pour l'intérêt du ſpectacle.

CRISPIN.

Ce mot m'arrête. Qu'eſt-ce que c'eſt?

DE L'ARIETTE.

Premierement j'ai parlé à la petite Luzi; elle fera tout ce qu'on voudra, pourvû qu'elle partage les amoureuſes; c'eſt ſa folie que les amoureuſes.

CRISPIN.

Soit. Après?

DE L'ARIETTE.

J'ai vû Monſieur Trantran, nous ſommes réconciliés.

CRISPIN.

Je m'en réjouis.

DE L'ARIETTE.

Il a, parbleu, bien fait de prendre ce parti-là, car j'avois un projet qui l'auroit diablement fait bouquer.

CRISPIN.

Quel eſt-il?

DE L'ARIETTE.

C'étoit de faire des Ariettes en proſe.

CRISPIN.

En proſe?

DE L'ARIETTE.

Cela ſeroit revenu au même.

CRISPIN.

Peſte! quel effort de génie!

DE L'ARIETTE.

Rien ne m'eſt difficile; & quand je ſuis en verve, je mettrois en muſique juſqu'à l'Almanach de Cabinet.

CRISPIN.

Voilà du neuf ; mais je douterois de la réuſſite.

DE L'ARIETTE.

En tout cas, je les aurois fait danſer.

CRISPIN.

Danſer des Ariettes ?

DE L'ARIETTE.

Oui ſans doute, une Pantomime.

Lali la loure, tali la lou.

Cela vaudroit bien des paroles.

CRISPIN.

Allons, je ſuis bien aiſe que vous vous ſoyez raccommodé avec Monſieur Trantran. Comment cela s'eſt-il arrangé ?

DE L'ARIETTE.

Nous ſommes convenus réciproquement que nous étudierions le goût du Public, & que nous nous ferions un devoir indiſpenſable de le ſuivre.

CRISPIN.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

AIR : *Que chacun de nous ſe livre.*

Jamais il ne nous égare,
C'eſt un guide toujours sûr,
Et ſa lumiere eſt un phare
Qui ne laiſſe rien d'obſcur.
Ne craignez point le naufrage ;
Lorſque le flambeau vous luit,
Malgré les vents & l'orage,
Dans le port il vous conduit.

Mais

Mais à propos de danſe, vous nous avez promis la muſique d'un Divertiſſement.

DE L'ARIETTE.

On en verra bientôt l'exécution : j'ai communiqué mon idée à votre Maître de Ballet, qui m'a paru la goûter.

SCENE IX.

CRISPIN, DE L'ARIETTE, UN VALET DE THÉATRE.

LE VALET.

MOnſieur Criſpin, il y a là une jeune Demoiſelle qui vous demande.

CRISPIN.

Eſt-elle jolie ?

LE VALET, *ricanant.*

Hé, hé, hé.... mais, Monſieur....

CRISPIN.

Hé bien ? hé, hé, mais, Monſieur.

LE VALET.

Dame, elle fait tout ce qu'elle peut pour cela.

CRISPIN.

Qu'elle entre.

SCENE X. & *derniere.*

Mlle. D'ESCARBILLAS, DE L'ARIETTE, CRISPIN.

Mlle. D'ESCARBILLAS.

MEſſieurs, ma petite ſœur Jeannette vient de me dire que vous aviez beſoin d'une Chanteuſe.

DE L'ARIETTE.

Oui, Mademoiſelle.

CRISPIN.

Celle-ci me paroît bien éveillée.

Mlle. D'ESCARBILLAS.

Vous plaît-il de m'entendre ?

DE L'ARIETTE.

Vous nous ferez plaiſir.

Mlle D'ESCARBILLAS *chante.*

Air : *Gaſouillas.*

Un volage en aimant paroît tendre & fidele,
Pour enflâmer il chante en roſſignol ;
Quand ſon ramage a ſéduit une Belle,
En hirondelle
Il prend ſon vol.

DE L'ARIETTE.

Je ſuis aſſez content de cette voix-là.

CRISPIN, *à Mlle. Deſcarbillas.*

Que demandez-vous ? Nous donnons cent louis pour une Chanteuſe.

Mlle. D'ESCARBILLAS.

Je les accepte ; mais vous donnerez encore cent louis pour Madame d'Eſcarbillas, & cent autres pour Jeannette.

CRISPIN.

J'y conſens.

Mlle. D'ESCARBILLAS.

Ce ſera donc trois cent louis que j'aurai à moi ſeule ?

CRISPIN.

Comment !

Mlle. D'ESCARBILLAS.

C'eſt que je ſuis la mere & les deux filles. J'ai voulu eſſayer ſi je pourrois vous faire agréer mes talens ſous differens caracteres.

CRISPIN.

Je ne m'en dédis point. Soit, trois cent louis ; nous n'épargnons rien, quand nous trouvons un ſujet qui peut plaire au Public.

DE L'ARIETTE.

Oui, c'eſt toujours de l'argent bien placé.

Mlle. D'ESCARBILLAS.

Puiſque vous penſez de la ſorte, Meſſieurs, apprenez que je ne ſuis pas moins généreuſe. Vous ne me donnerez que ce qu'il vous plaira, je n'ambitionne que la gloire de réuſſir.

Air : *Quel plaiſir, quand on s'aime bien ?*

Mon intérêt cede à l'honneur,
Ce ſentiment remplit mon cœur.
Du Public ſi j'ai la faveur....

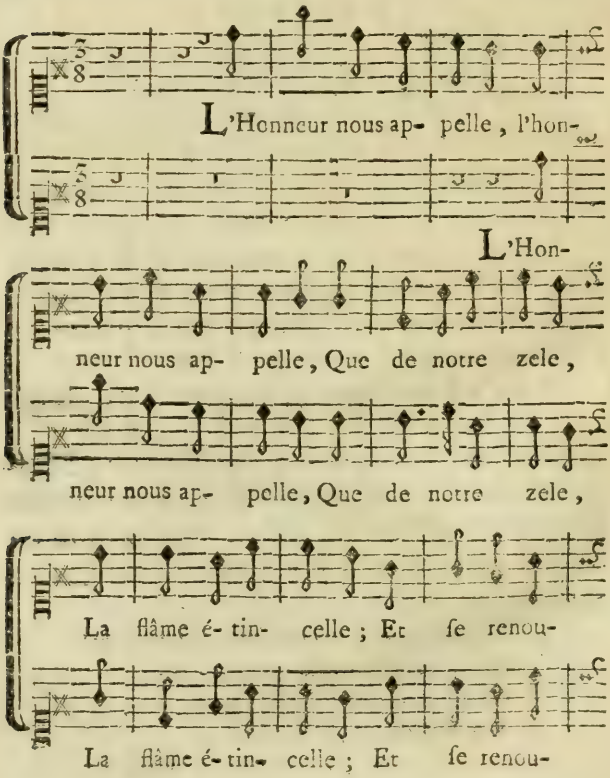
Hélas ! j'en meurs d'envie !
J'y trouverai tout le bonheur....
Le bonheur de ma vie.

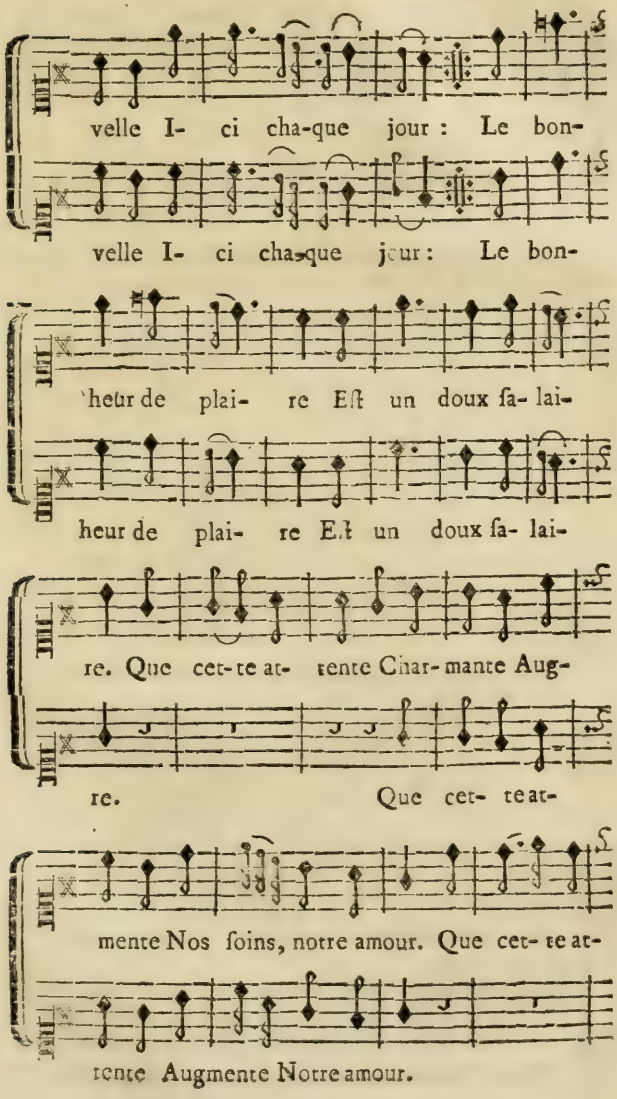
CRISPIN.

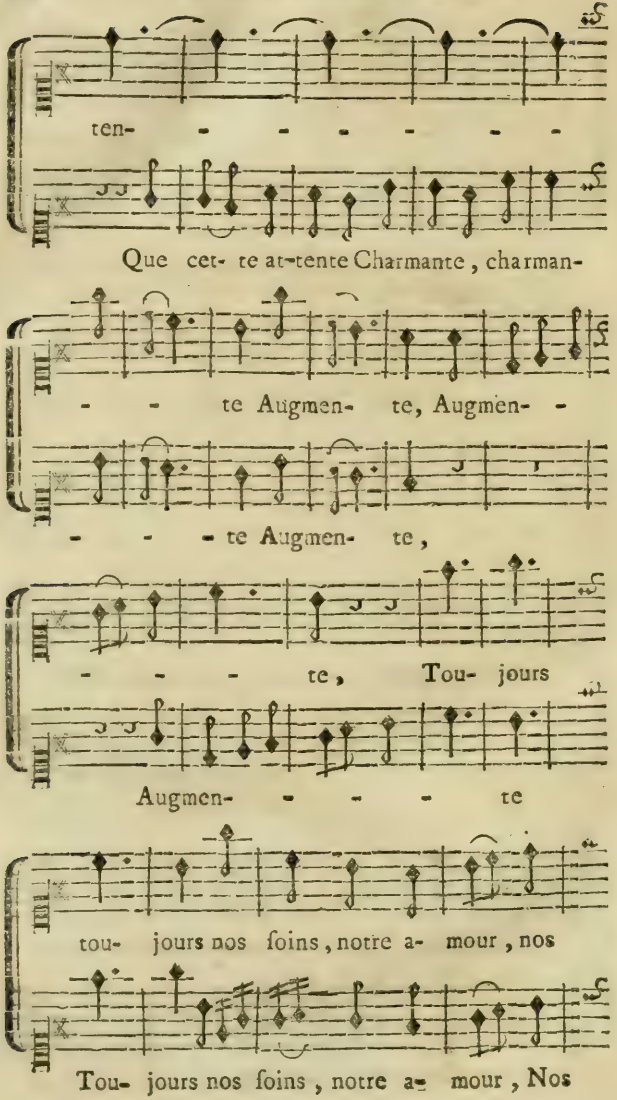
Vous avez déjà ſaiſi notre eſprit. *Vivat.* Embraſſez-moi, ma Camarade.

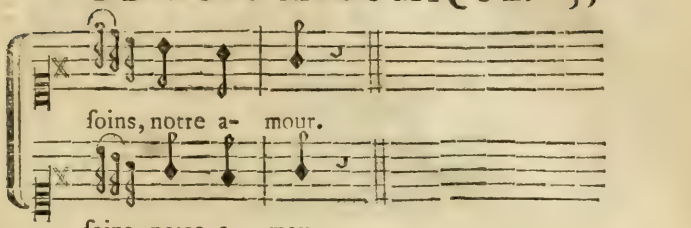
DUO.

DE L'ARIETTE & Mlle. D'ESCARBILLAS.




velle I- ci cha-que jour : Le bon-
velle I- ci cha-que jour : Le bon-
heur de plai- re Eſt un doux ſa- lai-
heur de plai- re Eſt un doux ſa- lai-
re. Que cet-te at- tente Char-mante Aug-
re. Que cet- te at-
mente Nos ſoins, notre amour. Que cet- te at-
tente Augmente Notre amour.


ten- - - - - - -
Que cet- te at-tente Charmante, charman-
- - te Augmen- te, Augmen- -
- - - te Augmen- te,
- - - te, Tou- jours
Augmen- - - - te
tou- jours nos ſoins, notre a- mour, nos
Tou- jours nos ſoins, notre a- mour, Nos



CRISPIN.

Place, place. Voici notre Maître de Ballet qui vient eſſayer nos Danſeurs.

VAUDEVILLE. *

Air : *Comme un oiſeau.*

PREMIER COUPLET.

ENchanté de votre préſence,
Après une ſi longue abſence,
Quel heureux jour !
Lorſque l'on revoit ce qu'on aime,
Ah ! que c'eſt un plaiſir extrême
Que le retour !

II.

L'Amant qui revoit ſa maitreſſe
Ainſi s'exprime avec tendreſſe
Et ſans détour.
Quel cenſeur en pourroit médire ?
Songez que ce qui nous inſpire,
C'eſt le retour.

III.

Notre ardeur n'eſt point équivoque ;
Mais rendez-nous le réciproque,
A votre tour,
Et daignez nous traiter de même :
Car ce qui ravit, quand on aime,
C'eſt le retour.

* *Ce Vaudeville eſt de M. L....*

IV.

Du printemps l'été prend la place,
L'automne ſuccede, & la glace
Vient à ſon tour.
Mais quand la jeuneſſe ſe paſſe,
Et que notre beauté s'efface,
C'eſt ſans retour.

V.

Zephire accuſé d'inconſtance
N'eſt pas ſi volage qu'on penſe
Dans ſon amour :
Et qui prouve à ſon immortelle
Qu'à ſes charmes il eſt fidele ?
C'eſt le retour.

VI.

Trop heureux l'amant qui ſçait plaire,
Et qui jouit dans le myſtere
De ſon amour :
Mais quand la mèche eſt découverte,
Du jaloux, ce qui déconcerte,
C'eſt le retour.

VII.

Cette petite bagatelle,
Fruit précoce de notre zèle,
Eſt ſans atour ;
Pour plaire en faut-il davantage ?
Du cœur c'eſt le ſimple langage :
C'eſt le retour.

FIN.

Lû & approuvé ce 20 Juillet 1759. CRÉBILLON.
Vû l'Approbation, permis d'imprimer à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Snydicale, ce 21 Juillet 1759.
BERTIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de la Foire.

LE DEPART
DE
L'OPERA-COMIQUE;
COMPLIMENT,
EN UN ACTE.

Repréſenté à la clôture de la Foire S. Laurent 1759.

Le prix eſt de 12 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

CRISPIN, M. Bourette.

M. CLAIRVAL, *Acteur*,

Mlle. NESSEL, *représentant à la fois Mde. Deſcarbillas & Jeannette*,

M. TRANTRAN, *Auteur*, M. Audinot.

M. DE L'ARIETTE, *Muſicien*, M. La Ruette.

Mlle. DESCHAMPS, *Actrice*,

UNE DANSEUSE, Mlle. Luzi.

UN SYMPHONISTE, M.

DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera-Comique.

LE DEPART
DE
L'OPERA-COMIQUE,
COMPLIMENT.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *en habit héroïque.*

HOLA, hé! la Pierre, la Fleur, quelqu'un, Garçons de Théâtre, que l'on emballe nos équipages; que l'on porte ma valiſe au caroſſe, & que l'on m'amene un cheval, un cheval. (*à M. Clairval qui entre.*) Ah! te voilà!

SCENE II.

CLAIRVAL, CRISPIN.

CLAIRVAL.

QUEL tapage fais-tu ? qu'eſt-ce qu'il y a ?

CRISPIN.

Je donne des ordres pour notre départ.

Air : *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

Nous allons quitter ces retraites,
Et c'eſt à notre grand regret ;
Faiſons chacun notre paquet :
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

CLAIRVAL.

Il me paroît que tu prends ton parti bien leſtement.

CRISPIN.

Ah ! mon ami, je ſuis pénétré de douleur quand je penſe qu'il faut déjà quitter le Public, un Public qui a toujours eu tant de bontés pour nous, ah !

CLAIRVAL.

Comme le tems paſſe ! il me ſemble qu'il n'y a qu'un jour que nous ſommes ici.

CRISPIN.

Et à moi de même. Je ſuis né pour le monde, pour la bonne compagnie, je ne me laſſe point de la voir, & quand il faut s'en éloigner, ah! ah!

CLAIRVAL.

C'eſt une cruelle néceſſité.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Mais pourquoi ces pompeux habits,
Et ce caſque avec cette plume ?

CRISPIN.

Je vais mon cher, loin de Paris,
Briller en habit de Coſtume.

(*Il déclame.*)

Ecoute, cher Clairval, apprends à me connoître,
Sous l'habit de Criſpin je ſuis las de paroître.
Je prétends m'élever : ami, l'ambition
Eſt des Grands comme moi la ſeule paſſion.
Pour atteindre à mon but, je vais dans la province,
Sur les pas des Héros, me faire apprentif Prince.
Des plus fameux Acteurs j'ai le ton ſingulier,
Le regard étonnant, le geſte familier.
Tu me verras un jour, ſans craindre la cabale,
Revenir triomphant dans cette Capitale.
Je veux par des ſuccès, enfans de mes travaux,
Parvenir aux honneurs de mes Originaux.

CLAIRVAL.

Eſt-ce que tu voudrois abandonner l'Opera-Comique ?

CRISPIN.

Non ; mais comme je ſuis ici en poſſeſſion des Rôles Tragiques, je vais me former en Province dans l'emploi des Rois.

CLAIRVAL.

Partiras-tu ſans remercier le Public des bontés qu'il a eues pour nous ?

CRISPIN.

Je n'ai garde. J'ai pris d'avance cet habit pathétique pour lui faire ma Harangue plus décemment.

CLAIRVAL.

Comment donc !

CRISPIN.

Eloigne-toi.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Ainſi que la roſée au lever de l'aurore,
Après avoir produit les richeſſes de Flore,
En légeres vapeurs s'éleve dans les airs,
Et remporte un tribut de cent parfums divers :
De même votre goût, qui verſe en abondance
Sur nos foibles talens une heureuſe influence,
Pour payer en ce jour le prix de vos faveurs,
Remonte vers ſa ſource & vous portent nos cœurs.

CLAIRVAL.

Fort bien.

CRISPIN, *continue avec emphase.*

Quand l'aſtre de la nuit, parcourant ſa carriere,
Répand ſur l'horiſon ſa tremblante lumiere;
De ſon char argenté le brillant appareil
Ne reçoit ſon éclat que des feux du Soleil.
Vous êtes le Soleil, & nous ſommes la Lune:
Par vous ſeul nous brillons, & ſi par infortune
Nous ne vous voyons plus.. auſſi-tôt éclipſés...
Dans une nuit profonde... Enfin...

CLAIRVAL, *l'arrêtant.*

C'en eſt aſſez....

Eh! que diable! Dans quel galimatias vas-tu t'embrouiller?

SCENE III.

CLAIRVAL, CRISPIN, Mlle. NESSEL *repréſentant d'un côté Mde. d'Eſcarbillas, & Jeannette de l'autre.*

Mlle. NESSEL, *en Mde.* DESCARBILLAS.

GARE, gare, gare, qu'on me faſſe place.

Air: *La mort pour les malheureux.*

Aux Spectateurs indulgens
Pour nos talens
Il faut en ce moment

Un Compliment.
C'eſt pour nous un devoir,
Et je vais y pourvoir
Autant qu'il eſt en mon pouvoir.
Nous nous chargeons de l'emploi,
Jeannette & moi.
Nous avons toutes deux,
Selon nos vœux,
Vû nos ſoins empreſſés
Récompenſés ;
Ma fille, commencez.

EN JEANNETTE.

Maman, Maman ;
Mais je ne ſçais pas comment
On fait un Compliment.

EN Mde. DESCARBILLAS.

Parlez, parlez de cet amour naiſſant
Que reſſent
Un cœur reconnoiſſant.
Obéiſſant à l'inſtant.

EN JEANNETTE.

Maman, Maman ;
Mais je ne ſçais pas comment
On fait un Compliment.

EN Mde. DESCARBILLAS.

Quel eſt mon dépit !

EN JEANNETTE.

Ce ton m'interdit.

EN Mde. DESCARBILLAS.

Mon courroux s'aigrit.

EN JEANNETTE.

Que vous ai-je dit ?

EN Mde. DESCARBILLAS.

On me contredit !

EN JEANNETTE.

Je n'ai point d'eſprit.

EN Mde. DESCARBILLAS.

Hé ! bien, votre cœur ſuffit.

CRISPIN.

Ne vous fâchez pas, Maman Deſcarbillas.

CLAIRVAL.

Courage, belle Jeannette.

Mlle. NESSEL, *en Jeannette, au Public.*

Meſſieurs, Meſdames, & toute la Compagnie, j'avois bien du plaiſir à vous voir, & je vais être bien fâchée, bien fâchée, quand je ne vous verrai plus.

Air : *Romance de Gavigniès.*

J'avois un petit oiſeau,
Il me plaiſoit, il étoit beau ;
Mais quand il s'envola,
Un joli ruban m'en conſola.
Ce n'eſt pas de même :
Je perds en vous tout ce que j'aime ;
Mon bonheur prend fin,
Et mon chagrin
En eſt extrême.
Meſſieurs, pour vous voir toujours
Je donnerois mes beaux atours ;
Car,
Je le dis ſans art,
Sans vous tout n'eſt rien ;
Je le ſens bien.

CRISPIN.

Elle aura des dragées, cette petite Fille-là ; à votre tour, la Mere.

Mlle. NESSEL, *en Mde. Deſcarbillas, au Public.*

Meſſieurs, les ſuffrages dont vous avez honoré mon Début, augmentent les regrets que j'ai de vous quitter. Je ne ſerai ſoutenue que par l'eſpoir d'acquérir aſſez de talens pour vous les conſacrer avec la plus vive reconnoiſſance.

ARIETTE. *Viens, eſpoir enchanteur.*

Viens calmer ma douleur,
Eſpoir doux & flatteur ;
Eſpoir doux & flatteur,
Séduis mon ame,
Viens ranimer mon cœur,
Eſpoir doux & flatteur ;
Et ſi j'obtins l'honneur
D'un ſuffrage enchanteur,
Retrace mon bonheur,
Pour augmenter l'ardeur
Qui m'enflamme. (*bis.*)
Viens, viens, ranimer mon cœur,
Eſpoir doux & flatteur ;
Et ſi j'obtins l'honneur
D'un ſuffrage enchanteur ;
Retrace mon bonheur,
Pour augmenter l'ardeur
Qui m'enflamme.
Eſpoir flatteur,
Viens ranimer mon cœur.

CLAIRVAL.

Brava.

CRISPIN.

Braviſſima.

Mlle. NESSEL, *en Mde. Deſcarbillas, au Public.*

Oui, Meſſieurs, tout mon deſir.....

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, M. TRANTRAN, M. DE L'ARIETTE.

M. TRANTRAN.

NON, Monſieur de l'Ariette, je ne le ſouffrirai point.

M. DE L'ARIETTE.

Non, Monſieur Trantran, je n'y conſentirai jamais.

Mlle NESSEL, *en Mde. DESCARBILLAS.*

Qui ſont ces impertinens qui viennent m'interrompre?

M. TRANTRAN.

Je vous ferai bien voir que l'Auteur mérite la préférence: le Compliment ne doit avoir pour objet que les ouvrages d'eſprit qui forment le Corps du Spectacle.

M. DE L'ARIETTE.

La Muſique en eſt l'ame. C'eſt en faveur de la Muſique qu'il faut faire le Compliment.

Mlle. NESSEL.

Air : *Des Trembleurs.*

Oh ! c'eſt moi qui l'exécute.
Comme Actrice qui débute,

CLAIRVAL.

Oh ! l'Acteur vous le diſpute ;

CRISPIN.

C'eſt le droit des Orateurs.

M. TRANTRAN.

Morbleu, c'eſt la Comedie....

M. DE L'ARIETTE.

Non, morbleu, c'eſt l'harmonie....

CLAIRVAL.

Des Acteurs c'eſt le génie....

DE L'ARIETTE, TRANTRAN, CLAIRVAL, *Enſemble.*

Qui doit faire les honneurs.

CRISPIN, DESCHAMPS, D'ESCARBILLAS, *Enſemble.*

Je veux faire les honneurs.

M. TRANTRAN.

Air : *J'aime mieux le moine, moi.*

Sans mon talent, votre Opera-Comique,
Iroit tout de travers.

M. L'ARIETTE.

Tout ſon ſuccès n'eſt dû qu'à ma muſique.

M. TRANTRAN.

A ma Proſe, à mes Vers.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, UNE DANSEUSE.

UNE DANSEUSE.

MOI, ſur vous tous, j'aurai la préférence.
Je ſuis pour la danſe,
Moi,
Je ſuis pour la danſe.
Air : *Un ſaut, deux ſauts.*
La Danſe doit avoir l'avantage,
Aujourd'hui c'eſt le goût dominant.
Si vous avez eu quelque ſuffrage,
Rendez grace à ce joli talent.
Meſſieurs pour le Compliment
Je vais faire leſtement.
Un ſaut, deux ſauts, trois ſauts.

CRISPIN.

Un Compliment en cabrioles !

M. TRANTRAN.

Quelle folie !

M. DE L'ARIETTE.

Je me range de ſon parti ; la Muſique & la Danſe, la Danſe & la Muſique, voilà tout ce qu'il faut.

LA DANSEUSE.

Sans doute, tout le reſte n'eſt rien.

TOUS LES ACTEURS.

Comment ! tout le reſte n'eſt rien.

M. TRANTRAN.

Pour qui me comptez-vous ?

LA DANSEUSE.

Doucement, Monſieur l'Auteur ; une preuve que la Danſe a la ſupériorité ſur tous les talens de l'eſprit, c'eſt que vous voyez tous les jours cinquante Danſeurs en Cabriolet, & pas un ſeul Poëte : oui, plus de cinquante Danſeurs.

M. DE L'ARIETTE.

Sans compter les Danſeuſes.

CRISPIN.

Peſte ! l'empire de la Cabriole s'étend bien loin.

Mlle. NESSEL.

Comment ! les Danſeuſes ſeroient plus que nous autres Actrices.

LA DANSEUSE.

Sans doute ; vous n'avez tout au plus que des demi-fortunes, tandis que nous avons des chars.

Air : *Chacun a l'ſien.*

Jamais l'on ne ſurpaſſera
Nos, Danſeuſes ingambes.
(*Touchant le front de M. Trantran.*)
Tout votre eſprit, à vous, eſt là ;
Le nôtre eſt dans nos jambes.

Vous avez du talent ; eh ! bien,
Vaut-il mieux que le mien.

TOUS LES ACTEURS.

Chacun a l'ſien,
Chacun a l'ſien.

CLAIRVAL.

Je conviens qu'un Entrechat réjouit autant qu'une Epigramme ; mais dans un jour auſſi triſte, la Danſe exprimera-t-elle nos regrets ?

LA DANSEUSE.

La Danſe exprime tout aujourd'hui, & d'ailleurs nous n'avons pas ſujet d'être ſi dolens : nous avons eu les ſuffrages du Public ; il s'agit de l'en remercier : il faut s'en acquitter gaiement ; je me charge de cela : allons, mes camarades, avancez.

(*Les Danſeurs paroiſſent.*)

TOUS LES ACTEURS.

Nous nous y oppoſons tous.

CRISPIN.

Oui, oppoſition, oppoſition.

SCENE VI.

Les précédens, UN SIMPHONISTE.

LE SIMPHONISTE.

JE m'y oppoſe auſſi, je m'y oppoſe ; il y a deux heures que je vous entends diſputer : vous parlez des Auteurs, vous parlez des Acteurs, des Ariettes, des Paroles, de la Danſe, & vous ne dites pas un mot de l'Orqueſtre ! Sans nous autres Symphoniſtes, que ſeroient le Chant & la Danſe ? N'avons-nous pas fait tous nos efforts pour plaire autant que vous ? Je conclus donc qu'il faut que le Compliment ſoit en faveur de l'Orqueſtre.

Air : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

L'Orqueſtre, en fait de zele,
Diſpute contre tous.

M. TRANTRAN.

La querelle eſt nouvelle.

M. DE L'ORQUESTRE.

Nous l'emportons ſur vous.

TOUS LES ACTEURS.

Nous l'emportons ſur vous,
Nous l'emportons ſur vous,
Nous l'emportons ſur vous.

SCENE

SCENE VII. & *derniere.*

Les précédens, Mlle. DESCHAMPS.

CRISPIN.

PAIX-là, paix-là, Meſſieurs, paix-là. C'eſt un Procès qui ne finiroit point; il faut cotter des Procureurs, choiſir des Avocats pour nous mettre d'accord.

LA DANSEUSE.

Taiſez-vous, Monſieur Criſpin, taiſez-vous; vous raiſonnez comme une huitre.

Mlle DESCHAMPS.

Ecoutez-moi, ceſſez de diſputer. Il me vient une idée pour vous accorder: c'eſt de ne point faire de Compliment.

Air: *C'eſt ma deviſe.*

Ce que le Spectateur attend
De notre zele,
N'eſt point un diſcours éloquent;
C'eſt bagatelle.
L'Orateur qui ſe met en frais;
Bientôt s'épuiſe;
Moins de paroles, plus d'effets:
C'eſt ma deviſe.

Air: *Apprends moi, cher Amant, comme il faut; comme il faut faire.*

Nous avons eu la récompenſe
Des efforts que nous avons faits;
Marquons notre reconnoiſſance

En faiſant de nouveaux progrès :
Voilà, voilà comment
Nous devons, nous devons faire ;
Pour plaire.

CRISPIN.

C'eſt bien dit.
Voilà, voilà comment
On fait un Compliment.

Mlle. DESCHAMPS.

Et puis nous avons le cœur ſi ſerré que nous n'aurions pas le courage de complimenter.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

De nos cœurs la douleur s'empare.
On voit la Maitreſſe & l'Amant,
Dans le moment qui les ſépare,
S'épargner l'attendriſſement.
Sans compliment, s'il eſt poſſible,
Tâchons d'abandonner ce lieu.
Quand on a l'ame trop ſenſible
On ſe quitte ſans dire adieu.

Mde. DESCARBILLAS.

Et moi je ſuis d'un avis contraire, j'aime à parler, je parlerai, j'ai trop de ſujets de témoigner ma reconnoiſſance au Public.

Mlle. DESCHAMPS.

Et moi auſſi.

TOUS LES ACTEURS *alternativement.*

Et moi auſſi.

LE SIMPHONISTE *dans l'Orqueſtre, d'une voix clapiſſante.*

Et moi auſſi.

Mlle. DESCHAMPS.

En ce cas là, puiſque nous avons tous également concouru par nos efforts pour mériter les bontés du Public formons un Chœur pour l'en remercier, & ſoyons à jamais d'intelligence.

Air : *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

On prend le lys, & la roſe,
La giroflée & l'œillet ;
Avec goût on en compoſe
Un agréable Bouquet,
Leurs couleurs qui ſe varient,
Leurs parfums qui ſe marient,
Font enſemble plus d'effet.
En imitant l'aſſemblage
Des plus éclatantes fleurs,
Pour rendre un ſincére hommage ;
Uniſſons ainſi nos cœurs

LA DANSEUSE.

Soit.

M. AUDINOT.

D'Accord.

M. DE L'ARIETTE.

J'y conſens.

Mde. D'ESCARBILLAS.

Ce ſera notre bonheur.

CLAIRVAL.

Et notre profit.

CRISPIN.

J'opine du bonnet.

Mde. D'ESCARBILLAS, M. DE L'ARIETTE, Mlle. DESCHAMPS, M. CLAIRVAL.

ARIETTE, *dialoguée & en Chœur.*

Si le ſuffrage
Fut pour nous tous,
Pour rendre hommage,
Uniſſons-nous.

CHŒUR.

Pour rendre hommage,
Uniſſons-nous,
Uniſſons-nous, uniſſons-nous

M. AUDINOT.

Jouez Violon.
(*Les Violons jouent ſeuls.*)
Et Violoncelle.
(*Les Baſſes ſeules.*)
A l'uniſſon,
Marquez votre zèle.
(*Les Violons & les Baſſes à l'uniſſon.*)
Que le Haut-bois ſe joigne au Baſſon.
(*Les Haut-bois & les Baſſons ſe joignent enſemble.*)

Me. DESCARBILLAS, M. DE L'ARIETTE.

Bon, à nos tranſports,
Mêlons les accords,
Mêlons les accords

M. AUDINOT.

Que chacun chante & danſe.
Tour à tour.
(*On danſe.*)

CHŒUR.

Que chacun danſe,
Dans l'Eſpérance,
D'un prompt retour....
(*On danſe en même-tems que l'on chante.*)
Chante, Danſe,
Et que notre hommage
Qui part du cœur,
Devienne le gage
De notre ardeur.

Mde. D'ECARBILLAS, M. L'ARIETTE,
Mlle. DESCHAMPS, M. CLAIRVAL.

Si le ſuffrage fut pour nous tous,
Uniſſons-nous.

CHŒUR;

Allons, Violons animez-vous,
(*Les Violons.*)
(*On danſe.*)

CHŒUR.

A nos tranſports,
Mêlons les accords,
Mêlons les accords.

M. AUDINOT.

Jouez, Violon,
(*Les Violons ſeuls.*)
Et Violoncelle:
(*Les Baſſes ſeules.*)
Ronflez, Baſſon,
(*Les Baſſons.*)

CHŒUR.

Que notre zèle,
Que notre amour,
Sans réſerve, éclate en ce jour.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

Offrons comme un gage,
De notre ardeur, de notre ardeur
Ce juſte hommage,
Qui part du cœur.

FIN.

Vû, permis de repréſenter & d'imprimer, &c. ce 6 Octobre 1759.

BERTIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de la Foire.

LA RESSOURCE DES THÉÂTRES,

PIECE EN UN ACTE.

Par M. C***

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique, le 31 Janvier 1760.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

PÉGASE.

CRISPIN,	M. Bouret.
ARISTARQUE,	M. de la Ruette.
L'INDUSTRIE,	Mlle. Deschamps.
AMPULAS, *Acteur Tragique*,	M. Clairval.
NARCOTIQUE, *Coriphée de l'Opera*,	M. Audinot.
PANTALON, *Acteur Italien*,	M.
LA FOLIE,	Mlle. Nessel.

LA RESSOURCE DES THÉÂTRES,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN *en l'air, sur Pégase.*

Air : *Mets-toi comme il faut, petit nigaud.*

VA donc, cher Pégase,
Comme il faut ;
C'est trop haut :
Peste soit de l'Aze !
Tu me vas
Jetter bas.
Tu prends un travers,
Et je me perds
Dans les airs ;
Je vais à l'envers
Tomber, comme un faiseur de vers.

La, la, mon ami; doucement, doucement. Ah! nous voilà arrivés.

Air : *Je vous la gringole.*

Bien plus sûr est ce terrein :
Pégase va trop grand train ;
La tête tourne à la fin,
Lorsque trop haut l'on vole,
Et l'on dégrin, grin, grin, grin,
Et l'on dégringole.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Ouf! je suis bien fatigué :
Çà, reprenons tous deux haleine.
(*Il se rafraîchit avec son chapeau, & en évente Pégase.*)
Ciel! comme il est efflanqué!
Mon ami, ton sort me fait peine.
Sans doute, ce noble coursier
Qui ne mâchoit que du laurier,
Ne trouve plus dans ces cantons,
Que des ronces, des chardons.

Ah! comme ses oreilles sont allongées! cela brise le cœur ; mais il veut prendre l'essor! attends, attends.

Air : *Souviens-toi d'un jour de fête.*

Bijou digne de Minerve,
Garde-toi de t'envoler ;

Il faut que pour m'en aller,
De ton ſecours je me ſerve.
Permets, cher Pégaſinet,
Que je te mette au piquet.

PÉGASE.

CRISPIN.

Allons, allons; il ſera bientôt culbuté.

Air : *Nanon dormoit.*

Pars au plutôt,
Et reviens au plus vîte;

Songe qu'il faut
Me remener au gîte.

PÉGASE.

Je ne fuis qu'un inſtant. *(Il s'envole.)*
Hihan, hihan.

SCENE II.

CRISPIN.

CE Cheval eſt fort obligeant.

Comment peut-il réſiſter à toutes les corvées qu'on lui fait faire ? Mais il faut ſonger à mettre notre voyage à profit. Quelqu'un s'avance.

SCENE III.

ARISTARQUE, CRISPIN.

CRISPIN.

SEIGNEUR, faites-moi la grace de me dire qui vous êtes ?

ARISTARQUE.

Ariſtarque, le grand Prevôt d'Apollon,

le Greffier des Muſes, & le Lieutenant Criminel du Parnaſſe.

CRISPIN.

Il me fait trembler.

ARISTARQUE.

Qui êtes-vous vous-même ?

CRISPIN.

Criſpin.

ARISTARQUE.

Criſpin !

CRISPIN.

Oui...oui, Criſpin, Acteur de l'Opera-Comique.

ARISTARQUE, *déclamant.*

Vous, au Parnaſſe, vous ! hé ! qu'y venez-vous faire ?
Oſez-vous en ces lieux mettre un pied téméraire ?

CRISPIN.

Hélas ! Seigneur, ce n'eſt pas l'orgueil qui m'y conduit, & j'y ſuis venu par hazard.

ARISTARQUE.

Comment cela ?

CRISPIN.

Je devois déjeuner avec mes Camarades ;
Et pour nous exciter à boire des razades,
Je venois d'acheter chez un fameux Traiteur,
Un jambon ſucculent, d'un parfum ſéducteur.
La Fortune ſe plaît à trahir notre attente ;
Je marchois en portant d'une main triomphante
Ce thréſor couronné d'un laurier verdoyant,

Et mon nez de plaiſir s'ouvroit en le voyant.
Les airs d'un bruit confus tout-à-coup retentiſſent;
Les rayons du ſoleil auſſi-tôt s'obſcurciſſent.
Ah! Seigneur, mon eſprit en eſt encore troublé;
De mes mains le jambon s'échappe; un Monſtre aîlé
Fond deſſus ſans pitié, broute, ou plutôt dévore
Le ſuperbe laurier qui le couvre & décore.

Air : *Le bœuf & l'ânon, dondon.*

Je demeure en extaſe;
Mais au bout d'un inſtant
Je reconnois Pégaſe,
Ce Cheval à talent.
En homme de bon ſens,
Doucement je l'acoſte;
Tandis qu'il broute, je prends
Mon tems,
Sur lui je ſaute à da da,
La, la,
Et zeſte il prend la poſte.

ARISTARQUE.

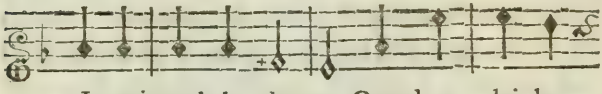
Je vois ce que c'eſt : Pégaſe revenoit apparemment de débarder quelque Favori de Melpomene vis-à-vis le caffé de Procope.

CRISPIN.

DAns les airs il vo- le, Plane & cara-

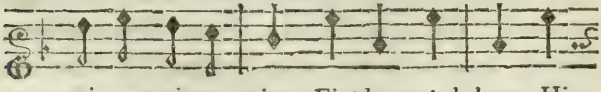
co-le : Sur lui je me tiens ſer- ré. Souvent

le plus aſſu- ré, A fait la cul- bu- te;



Je crai-gnois la chu- te. Quand on lui la-

che la main, Ah! qu'il mene grand train! Trique,



trique, trique trin. Eh! boute! eh haye, Hi-

han, hi- han, Eh! ut & prout; Enfin

il me pla-ce Au bas du Parnaſ- ſe.

Ce n'a pas été ſans me faire voir bien du pays.

ARISTARQUE.

Qu'as-tu remarqué dans ta courſe Aërienne.

CRISPIN.

Oh ! bien des choſes : nous avons vû d'abord le pays montagneux de la Logique, dont les habitans ne ſont occupés qu'à fabriquer des filets pour ſurprendre le bon ſens & entortiller la vérité. Enſuite j'ai découvert à l'aide du Téleſcope les terres auſtrales de la Raiſon, & les Iſles eſcarpées de la Morale, dont beaucoup d'Auteurs ont fait des Relations, ſans jamais y avoir abordé. Nous avons remarqué les Champs-fleuris des Orateurs, autrement dit, la Terre des Perroquets. Nous avons paſſé par-deſſus les climats obſcurs de la Philoſophie, peuplés par des Etres ſinguliers qui ont des veſſies au lieu de têtes, & qui cherchent le Soleil avec des lanternes ; & dirigeant toujours notre eſſor vers le Parnaſſe, après avoir

traverſé les Eſpaces imaginaires, nous avons rabbattu dans la moyenne Région Poëtique. C'eſt-là qu'au milieu des brouillards ſe forment la foudre, les éclairs, les feux folets: malgré cela, il y fait un froid de tous les diables, & l'air y eſt rempli d'une infinité de petits inſectes voltigeans qui ont le don de la parole : l'un récitoit un Bouquet pour Iris ; celui-ci l'Épitaphe d'un petit Chien ; l'autre un Logogryphe pour le Mercure. Pour m'en délivrer ; flin, flan, zin, zon, j'ai piqué des deux ma monture, & me voilà.

ARISTARQUE.

Et que prétends-tu faire ici ?

CRISPIN.

Eſtre utile à mes camarades, en ſuppliant le Seigneur Appollon de me prêter ſa Lyre pour quelque tems.

ARISTARQUE.

Air : *Le gourdin.*

On doit avec des ſifflets
Accompagner tes couplets.
Toi que l'eſprit en délire
Fagotta pour faire rire,
Tu prétends toucher la lyre !
Lire, lire, lire, lire,
Une vielle te convient,
Guerelin guin, guin, guerelin, guin guin.
Guerelin, guin guin.

GRISPIN.

Doucement, doucement, Monſieur le Cenſeur ! ſongez-vous qu'en faiſant le procès aux Chanſonniers, vous faites celui d'Anacréon, de Sapho & d'Horace même.

ARISTARQUE.

Réuſſis donc comme eux.

CRISPIN.

Air : *Des voleurs inſolens.*

Oh ! c'eſt trop éxiger :
C'eſt vouloir m'obliger
A vous demander grace.
Soyez plus indulgent
Monſieur le Lieutenant
Criminel du Parnaſſe.

ARISTARQUE.

Je ne fais grace à perſonne.

CRISPIN.

Air : *Trémouſſez-vous donc.*

De vos arrêts ſans que j'appelle ;
Quand nous voulons plaire au Public,
Chaque jour notre ardeur nouvelle
Peut mériter....

ARISTARQUE.

Voilà le hic.

CRISPIN.

En prenant ſon goût pour modele,
On éleve ſon eſſor.
On connoît déjà notre zele ;
Il va redoubler encor,
Il va redoubler encor.

Laiſſez-moi faire, je vais parcourir le Parnaſſe ; je ferai un amas de jolies Épigrammes, de penſées gaillardes....

ARISTARQUE.

Gaillardes ! obſerve la décence, ou je te ſiffle.

CRISPIN.

Eh ! bien, je me jetterai dans la Morale.

ARISTARQUE.

Tu m'ennuiras, je te ſifflerai.

CRISPIN.

Voilà l'Opera-Comique bien embarraſſé.

Air : *Comment faire.*

S'il oſe prendre un ton badin,
Il paſſera pour libertin.

ARISTARQUE.

Et c'eſt le moyen de déplaire.

CRISPIN.

S'il eſſaie à parler raiſon.

ARISTARQUE.

Il ſera froid comme un glaçon.

CRISPIN.

Comment faire ?
Il faut donc renoncer au metier ?

ARISTARQUE.

Oh ! point du tout ; travaille, travaille : je n'empêche perſonne ; c'eſt de la beſogne

pour la Critique, & je vais tailler mes plumes.

CRISPIN.

Eh ! bien, je vous mets au pis : critiquez Seigneur Ariſtarque, critiquez ; c'eſt me rendre ſervice : vos avis ſerviront à me corriger.

ARISTARQUE.

Tu prends le bon parti.

Air : *Iris eſt plus charmante.*

Si le Cenſeur afflige,
Plus ſouvent il corrige ;
Des regles qu'il exige
Quand on veut s'écarter,
Il doit pour y mettre ordre,
Mordre.
Quand la ſaine critique
Pique,
C'eſt pour mieux exciter.
Tout bon eſprit en ſçait profiter.

*

Le jardinier qui veut que ſon terrein profite,
A grand ſoin d'arracher toute herbe paraſite ;
Je dois ainſi que lui par d'utiles travaux,
D'un tronc qui perd ſa ſéve, élaguer les rameaux.
Le Parnaſſe eſt un champ malheureux & ſterile,
Qu'il faut couvrir de fiel pour le rendre fertile.

CRISPIN.

Air : *Un peu d'aide fait grand bien.*

Vos raiſons me ſemblent juſtes ;
Mais nous ſommes des arbuſtes

Que l'on peut briſer d'un rien.
D'abord qu'une branche
Penche,
Faut-il donc qu'on la retranche ?
Hé ! non.
Avec un peu de ſoutien,
On la fait tourner à bien.

ARISTARQUE.

Soit, continue de faire des efforts ; je t'accorde ma protection.

Air : *Les Pierrots.*

La gaité fera ton bonheur,
Donne à tes jeux une aimable nuance ;
Rends-les plus nobles ſans froideur,
Vifs ſans licence,
Galants ſans fadeur.
Retiens l'eſprit par la décence ;
Sans offenſer tout ſon feu brillera,
Et le Public d'une voix s'écriera :
Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça.

CRISPIN.

Ecoutez, Seigneur, nous avons beſoin de Piéces pour notre Théâtre : je voudrois m'adreſſer à la Nouveauté : où pourrai-je la trouver ?

ARISTARQUE.

A la Nouveauté ! hom !

CRISPIN.

Que voulez-vous dire ?

ARISTARQUE.

Voilà quelqu'un qui t'en donnera des nouvelles.

SCENE IV.

L'INDUSTRIE, CRISPIN.

CRISPIN.

Air : *De la Nouveauté.*

POur faire en ces lieux une emplette,
J'ai recours à votre bonté.

L'INDUSTRIE.

Qui vous conduit dans ma retraite ?

CRISPIN.

J'y viens chercher, liron, liron, lirette ;
J'y viens chercher la Nouveauté.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

N'êtes-vous pas cette Beauté
Pour qui chacun s'empresse ?

L'INDUSTRIE.

Hélas ! la pauvre Nouveauté
Est morte de vieillesse.

CRISPIN.

Air : *Je suis pour les Dames.*

La Nouveauté n'est plus sur le Parnasse !

L'INDUSTRIE.

Non, depuis fort longtems.

CRISPIN.

CRISPIN.

Sans du nouveau, comment pouvons-nous plaire ?

L'INDUSTRIE.

Je ſuis ton affaire,
Moi,
Je ſuis ton affaire.

CRISPIN.

Qui êtes-vous donc ?

L'INDUSTRIE.

L'Induſtrie ; que me veux-tu ?

CRISPIN.

Des Piéces pour l'Opera-Comique.

L'INDUSTRIE.

Je t'en donnerai.

CRISPIN.

Oui, qui ne ſeront pas nouvelles.

L'INDUSTRIE.

Eh ! je te répéte qu'il n'y a plus rien de nouveau ; c'eſt moi qui travaille pour tous les Théâtres ; on change les formes, on retourne des penſées, on r'habille un Sujet.

Air : *C'eſt la façon de le faire qui fait tout.*

Dans le magaſin de Thalie,
On prend une piéce, un morceau ;
De même qu'à la friperie,
On fait un ouvrage nouveau :
Tout conſiſte dans la maniere,

Dans le goût,
Et c'eſt la façon de le faire
Qui fait tout.

Air : *Lire, liron, fa, fa.*

Souvent d'une Tragédie
Je fais une Comédie,
Ou même un Ballet d'Opera, lire, lire, lira,
Liron fa, fa, fa.

CRISPIN.

Et même une Parade.

L'INDUSTRIE.

Pourquoi pas, mon camarade ?
J'en ſçais plus d'une propre à cela, la, la,
Lire, lire, lira, liron, fa, fa, fa.

CRISPIN.

Voilà qui eſt bien commode, je doute pourtant que nous puiſſions nous ſervir de votre ſecours.

L'INDUSTRIE.

Tu ſerois bien difficile. Tout le monde ne penſe pas de même ; je te conſeille de profiter au plus vite de mes bontés ; car j'ai beaucoup d'occupations. Mille perſonnes viennent à tout moment m'implorer.

Air : *Laiſſons-nous charmer.*

Qui veut parvenir
Et ſe maintenir,
De mon profond ſçavoir

Cherche à ſe pourvoir.
Sans moi que de gens
Seroient indigens !
Je deviens aujourd'hui
Leur plus ſûr appui.
L'induſtrie
Eſt chérie :
C'eſt l'eſprit de chaque état.
Mon adreſſe,
Ma ſoupleſſe
Éleve un pied plat,
Diviniſe un fat.
Contre mon ſçavoir,
Qui fait tout mouvoir,
Talens, eſprit, vertu,
Sont moins qu'un fêtu.
Cadedis importans,
Medecins charlatans,
Courtiſans,
Financiers & Soubrettes ;
Les Coquettes,
Les Fillettes
Ont toujours
Recours
A mon ſecours.
Oui, c'eſt mon pouvoir
Qui fait tout mouvoir ;
Qui peut ſaiſir mon goût,
Vient à bout de tout.

CRISPIN.

En ce cas j'accepte vos offres.

L'INDUSTRIE.

Je vais te donner à choisir dans mon Répertoire ; mais je vois les Députés des trois Théâtres qui viennent me faire leur cour. Il faut que je commence par eux.

CRISPIN.

Cela est juste ; à tout Seigneur, tout honneur.

SCENE V.

L'INDUSTRIE, CRISPIN, AMPULAS, NARCOTIQUE, PANTALON.

AMPULAS, *déclamant avec emphase.*

TAratanta, vertu, taratantara, crime,
Taratanta, poignard, taratanta, victime.

CRISPIN.

Quel est cet original ?

L'INDUSTRIE.

Le Seigneur Ampulas, Héros de la Scene tragique qui compose des vers pompeux en mettant de grands mots en rime.

AMPULAS, *à l'Industrie.*

Je viens, taratanta, vous supplier, Madame,
De seconder encor le désir qui m'enflamme.
Tara, tara, tanta....

L'INDUSTRIE.

C'en eſt aſſez ; je ſçais ce qu'il vous faut; j'ai encore pour vous dans mon garde-meuble un Morceau Dramatique qui n'a pas eu le tems de s'uſer

Air : *Tarare, pon pon.*

C'eſt une Tragédie.

AMPULAS.

Eſt-elle bien barbare ?

L'INDUSTRIE.

Non, ce morceau de choix
N'a ſervi qu'une fois.
Pour peu qu'on le répare,
Du ſuccès je répond.

CRISPIN, *contrefaiſant Ampulas.*

Taratanta, tarare,
Pon pon.

AMPULAS.

Mais je crains cependant... Tara, tara, tanta!

L'INDUSTRIE.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Ceſſez de vous effrayer :
J'ai des gens à gages,
Qui lorſqu'on ſçait les payer,
Gagnent les ſuffrages ;
Mais pour mieux vous étayer,
Il faudra vous appuyer
De la Pan, pan, pan,
De la to, to, to,
De la mi, mi, mi,
La pan, pan,

La to, to,
La mi, mi,
De la Pantomime,
Qui vaut bien la rime.

Allez, fiez-vous à moi : ne vous éloignez pas, j'ai encore un préſent à vous faire.

CRISPIN.

Quel eſt celui-ci ?

L'INDUSTRIE.

Monſieur Narcotique, Coriphée du grand Opera.

NARCOTIQUE.

Air : *Armide eſt encor plus aimable.*

Soyez à mes vœux favorable,
La triſteſſe m'accable :
Moi dont la gloire alloit aux cieux,
Hélas ! depuis longtems on me trouve ennuyeux,
J'ai donné du galant, du badin, du terrible,
Mes cris ont fatigué la terre & les enfers :
Vainement je fais l'impoſſible,
Mes airs ſont à préſent auſſi froids que mes vers.
Soyez à mes vœux, &c.

Triomphez ma belle Reine,
Triomphez de ma langueur,
Triomphez....

L'INDUSTRIE.

Arrête-là : vous avez coûtume de rouler une heure ſur la gloire & le triomphe, nous ne finirions jamais ; je ſçais ce qui vous eſt propre ; attendez un inſtant. A votre tour, Seigneur Pantalon.

CRISPIN.

Approchez, Seigneur Barbette.

PANTALON.

Ah! cara mia Deita de vù ſon inamorao; per tutto vù cercao e no mai più vù troyao.

CRISPIN.

Miao, miao.

L'INDUSTRIE.

Votre ſituation eſt critique, je ſens que vous avez beſoin de moi; j'aurai ſoin de vous. L'Induſtrie protége les Italiens, elle eſt d'origine Ultramontaine.

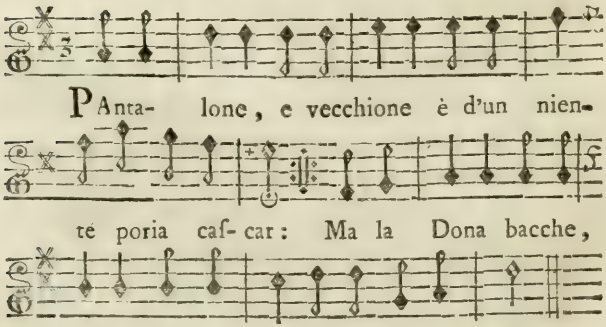
PANTALON.

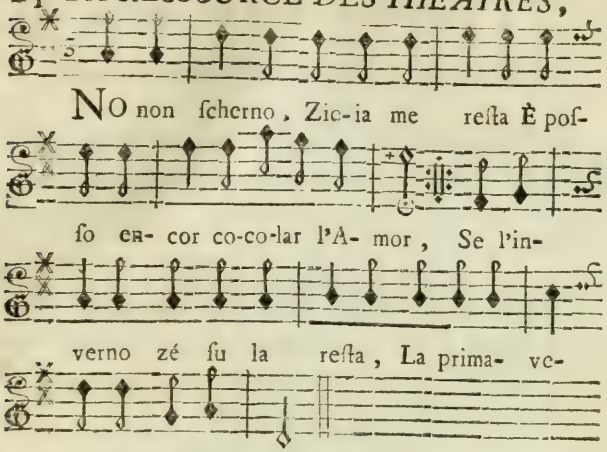
O che Fortunao ſon coſi contento, che voio ballar una forlana.

CRISPIN.

Il eſt drôle, le Seigneur Rgniababo.

PANTALON.





L'INDUSTRIE.

Vous m'êtes tous également chers, mes Enfans, & vous allez en avoir des preuves ; je vous ai recommandés à notre Souveraine.

CRISPIN.

Quelle eſt-elle ?

L'INDUSTRIE.

Belle demande ! la Folie, la Reine du monde : elle eſt allée en Italie chercher des reſſources pour vous tous. Quand les extravagances d'un pays commencent à s'uſer, nous les renouvellons avec les ridicules d'un autre, & nous faiſons des échanges ; (*On entend le Tambour des Maſques.*) Mais la Folie eſt de retour, le Tambour du Carnaval nous l'annonce.

SCENE VI. *& derniere.*

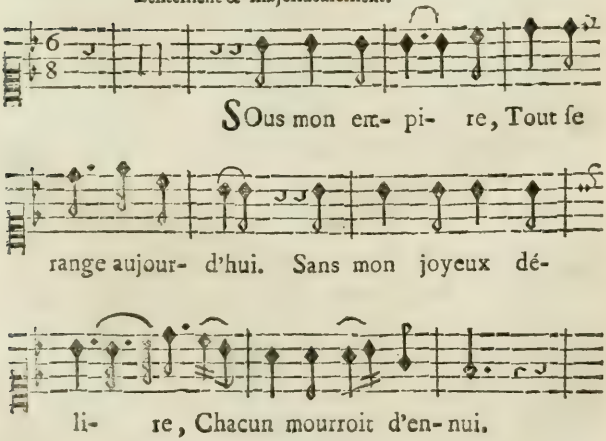
Les Acteurs précédens, LA FOLIE, *& ſa ſuite.*

(La ſuite de LA FOLIE *entre en danſant, & jouant de pluſieurs inſtrumens. Après quelques figures, elle forme un groupe, & en s'ouvrant, elle laiſſe voir* LA FOLIE *dans une attitude grave & majeſtueuſe.)*

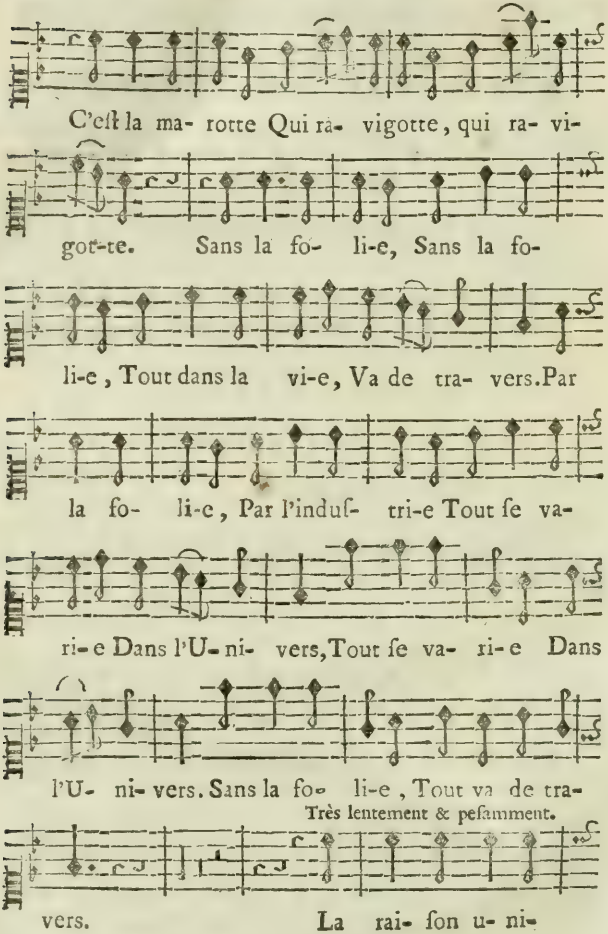
LA FOLIE.

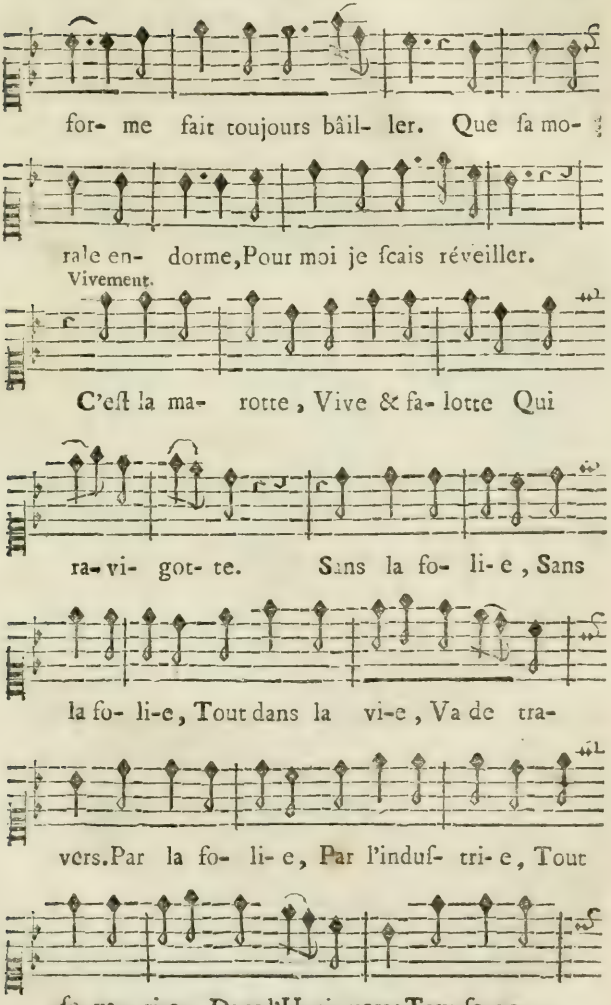
ARIETTE.

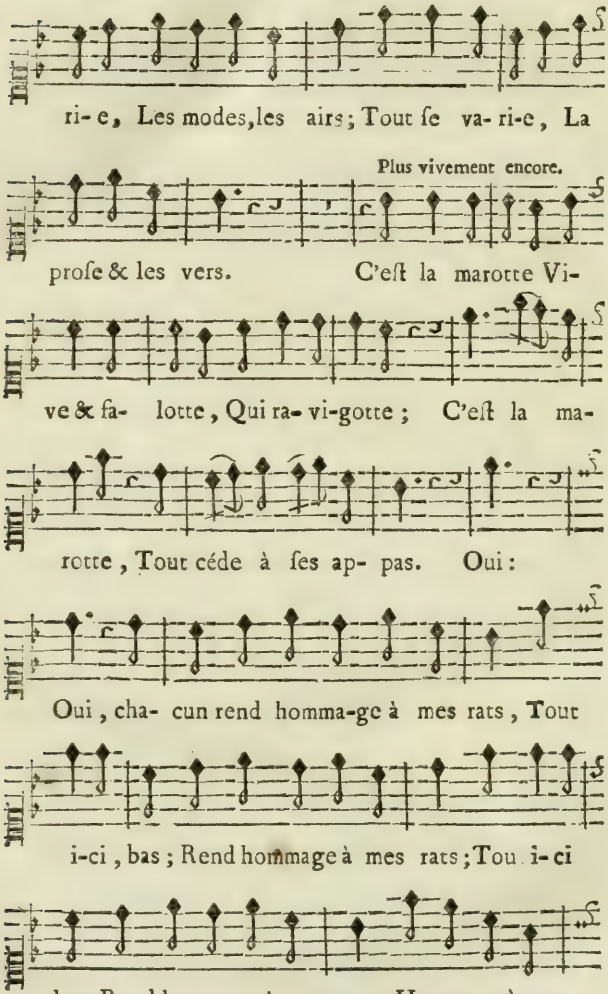
Lentement & majeſtueuſement.

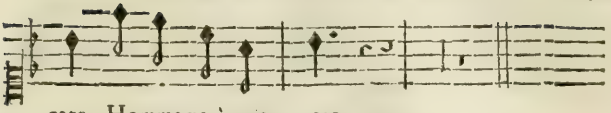


Gaiment.


C'eſt la ma- rotte Qui ra- vigotte, qui ra- vi-
got-te. Sans la fo- li-e, Sans la fo-
li-e, Tout dans la vi-e, Va de tra- vers. Par
la fo- li-e, Par l'induſ- tri-e Tout ſe va-
ri-e Dans l'U- ni- vers, Tout ſe va- ri-e Dans
l'U- ni- vers. Sans la fo- li-e, Tout va de tra-
Très lentement & peſamment.
vers. La rai- ſon u- ni-


for- me fait toujours bâil- ler. Que ſa mo-
rale en- dorme, Pour moi je ſcais réveiller.
Vivement.
C'eſt la ma- rotte, Vive & fa- lotte Qui
ra- vi- got- te. Sans la fo- li- e, Sans
la fo- li- e, Tout dans la vi- e, Va de tra-
vers. Par la fo- li- e, Par l'induſ- tri- e, Tout
ſe va- ri- e, Dans l'U- ni- vers; Tout ſe va-


ri- e, Les modes, les airs; Tout ſe va- ri-e, La
Plus vivement encore.
proſe & les vers. C'eſt la marotte Vi-
ve & fa- lotte, Qui ra- vi-gotte; C'eſt la ma-
rotte, Tout céde à ſes ap- pas. Oui:
Oui, cha- cun rend homma-ge à mes rats, Tout
i-ci, bas; Rend hommage à mes rats; Tou i-ci
bas Rend hommage à mes rats, Hommage à mes



rats, Hommage à mes rats.

(*Les Acteurs font une grande inclination.*)

L'INDUSTRIE.

Voilà vos Sujets que je vous préſente.

LA FOLIE.

Bon jour, mes amis ; je vous apporte des proviſions. Tenez, Seigneur Ampulas, voici pour ſoutenir vos Tragédies ; c'eſt une collection de Ballets Pantomimes.

L'INDUSTRIE, *à Ampulas.*

C'eſt ce que je vous réſervois.

LA FOLIE.

Air : *Toujours va qui danſe.*

La danſe a longtems enchanté
Sur le Théâtre Italique ;
Cet art brillant eſt tranſporté
Sur la ſcene tragique.

L'INDUSTRIE.

On fait paſſer avec cela,
Plus d'une extravagance.

LA FOLIE.

La, la, la, la, la, la, la, la ;
Toujours va qui danſe.

Ne partez pas encore, vous vous en irez tous enſemble ſur Pégaſe comme les quatre Fils Aymon.

(Ampulas fait une grande inclination, & ſe range ſur un des côtés du Théâtre.)

Sior Pantalone, je vous ai fait venir une charetée de Débutants & de Débutantes qui ſont tous admirables pour le pathétique.

PANTALON.

Oi mé!

LA FOLIE.

Et je vous donnerai de tems en tems quelque drôlerie de ma façon.

PANTALON.

Obligatiſſimo.

L'INDUSTRIE.

Seigneur Narcotique, je vous garde pour la bonne bouche. Voici du nanan, du nanan, faites-moi la révérence; plus bas, plus bas: cela en mérite bien la peine; c'eſt un Opera bouffon que je vous apporte de Veniſe.

CRISPIN.

Air: *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Tout beau, tout beau, s'il vous plaît,
Là-deſſus je fais arrêt,
Je le revendique
Pour l'Opera-Comique.

L'INDUSTRIE.

Nous l'avons promis au grand Opera.

CRISPIN.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

A-t-il beſoin de ce ſoutien ?
C'eſt une extravagance.
L'Opera me ravit mon bien.

LA FOLIE.

Bornes-tu ma puiſſance ?
De toi je veux le rapprocher ;
Partout mon goût circule,
Pourquoi voudrois-tu l'empêcher
D'avoir un ridicule ?

Apprends, mon ami, que le Soleil & la Folie luiſent pour tout le monde : paſſe lui la ſaignée, il te paſſera l'émétique.

CRISPIN.

Air : *Des fraiſes.*

Songez-vous qu'il eſt plus fin,
Plus malin que Panurge ?
Paſſons la ſaignée enfin ;
Mais cependant le couſin
Me purge, me purge, me purge.

LA FOLIE.

Je ſçaurai t'indemniſer.

CRISPIN.

Comment cela ?

LA FOLIE.

En jouant moi-même les premiers rôles à ton Théâtre : c'eſt celui du plaiſir & de la gaité ; ce ſera le mien.

L'INDUSTRIE.

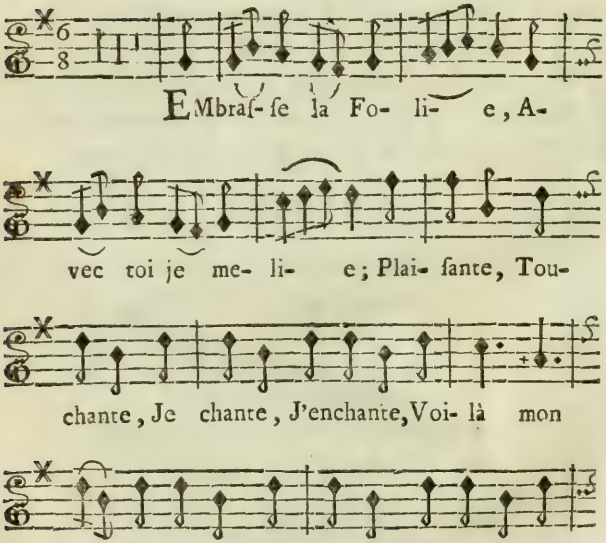
On ne peut mieux dire.

CRISPIN.

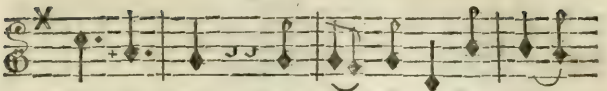
A la bonne-heure.

LA FOLIE.

ARIETTE.

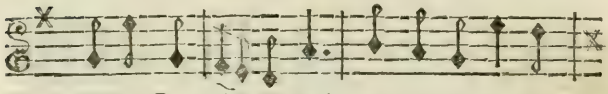


fais



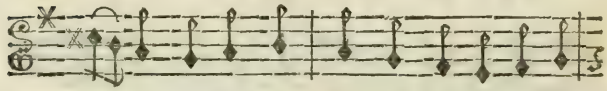
fais de Tout. Lorſque l'on me ver- ra,

D'abord on s'écrie- ra : Voyez donc cette

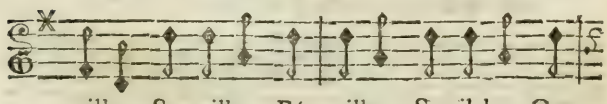


fil-le ! Gen- til- le Ah ! d'où ſort ce bi-jou-

là ? Comme elle bril- le ! Qu'elle eſt gen-



til- le ! Chacun pour moi ſent ſon cœur qui pé-

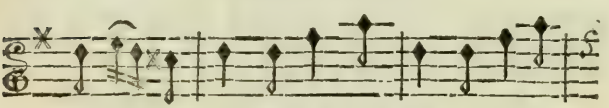


tille, Sau- tille, Pé- tille, Sautil-le. Que

n'y ſuis-je dé- jà ? Sautil- le, Pé-

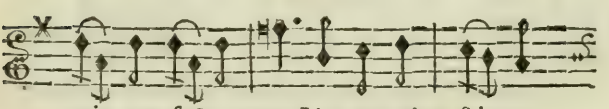
tille, Sautil-le : A- vec tranſport on di-

ra : Ah ! bra- va ! Ah ! bra- va ! Par-tout on

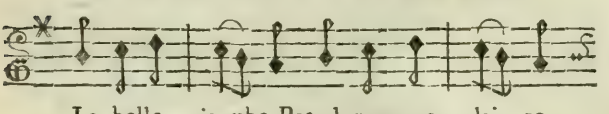


répet- te- ra : Brava ! bra- va ! Braviſ- ſi-

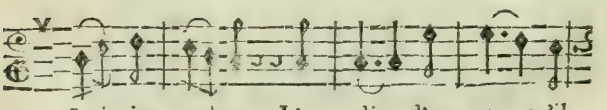
ma ! Par- mi vos ſpecta- teurs, Je



vois mes ſecta- teurs. L'un s'en vient fai- re



La belle ja-mbe, Prend, pour me plai- re,

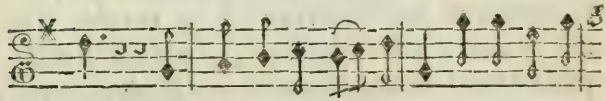


L'air in- gambe. L'un dit d'un ton qu'il

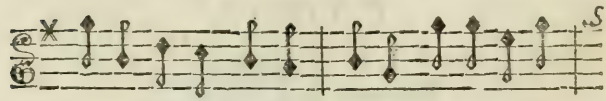
traîne ; Vous ra- viſſez, ma bel- le Reine.

L'Abbé dé- ti- re Sa manchet- te, Et vient mé-

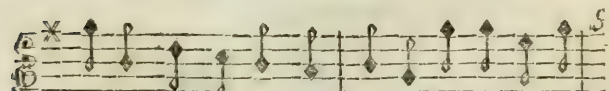
di- re En ca- chette : Ma p'tit' ſœur, -



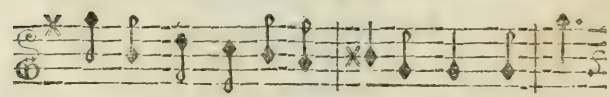
- Je ſuis votre protecteur. J'attire ; J'inſ-



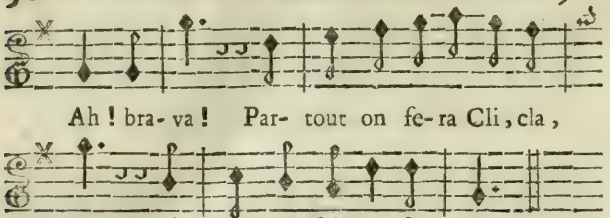
pire Par tout le dé- lire. Jeuneſſe, Vieil-



leſſe Me content fleu- rettes. L'on claque ; L'on



Braque, Sur moi les lor- gnettes. Ah ! bra- va !



Mes amis, vous devez tous être contens de mes dons précieux ; c'eſt à vous d'en faire un bon uſage avec le ſecours de l'Induſtrie. Pour vous renvoyer gaiement, je veux vous régaler d'un Caprice. Je viens d'imaginer les Portraits à la mode. J'en ai fait une Contredanſe. Vous l'allez voir ; mais avant tout, chantez ma gloire & mes bienfaits.

CHŒUR.

LA FOLIE.
Honneur à la Folie.
PANTALON.
Per ſervir la
Son quà.
L'INDUSTRIE.
Honneur à l'Induſtrie.
CRISPIN.
Sous vos loix me voilà.
AMPULAS.
Tarataṅta, ta ra.
NARCOTIQUE.
A jamais toutes deux

Qu'elles regnent,
Regnent, regnent,
Et qu'elles nous enſeignent
A ranimer nos jeux.

CRISPIN.

Dans le déſir de plaire
Que ne doit-on pas faire ?
Rendez mon ſort heureux,
Rendez mon ſort heureux :
Plaire eſt tout ce que je veux.

NARCOTIQUE.

Par la plaiſanterie,
Par la bouffonnerie,
Je vais
Payer mes frais,
Payer mes frais.

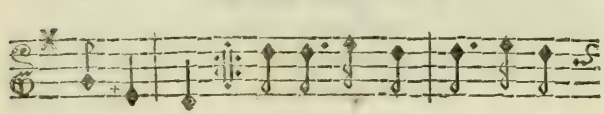
TOUS.

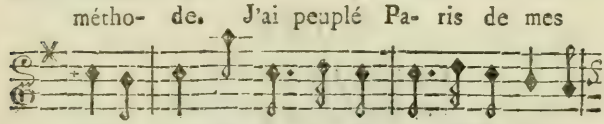
De la Folie,
De l'Induſtrie,
Chantez } la gloire & les bienfaits,
Chantons }
Et les bienfaits.

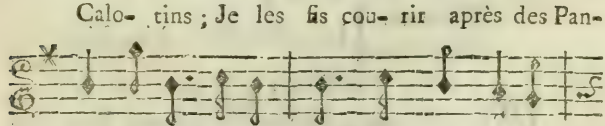
(*Divertiſſement, Contre-Danſe des Portraits à la mode, ſur l'air qui ſuit.*)

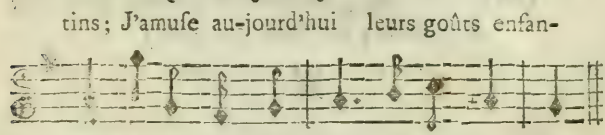
VAUDEVILLE.*

PREMIER COUPLET.









* L'Air & les Couplets du Vaudeville ſont de M. FAVART.

II.

Valet modeſte au ſervice d'un Grand,
Marquis du bel air, ſoutenant ſon rang,
Marchand qui ne s'élevoit pas d'un cran,
C'étoit, &c.
Laquais inſolents, portant des plumets,
Les plus grands Seigneurs vêtus en valets;
Des Fils d'Artiſans en cabriolets,
Voilà, &c.

III.

Profonds Avocats s'occupant des Loix;
Riches Financiers vivant en Bourgeois,
Commis ſans orgueil dans de hauts emplois;
C'étoit, &c.
Légiſtes muſqués courant les concerts,
Financiers qui tranchent de Ducs & Pairs;
Et petits Commis prenant de grand airs,
Voilà, &c.

IV.

Les Nimphes d'amours craignoient les brocards;
Cachoient avec ſoin leurs galands écarts,
Et pour la décence avoient des égards,
C'étoit, &c.
On voit aujourd'hui ces objets charmans
Avec leurs cheveux & leurs diamans,
Tirer vanité d'avoir des amans,
Voilà, &c.

V.

Livrer ſa jeuneſſe a de doux loiſirs;
En ſachant toujours regler ſes deſirs;
Mais à ſoixante ans quitter les plaiſirs,
C'étoit, &c.

Des adoleſcens caſſés & tremblants,
Des femmes coquettes en cheveux blancs,
Et de vieux barbons qui font les galands,
Voilà, &c.

V I.

L'hermine marquoit un ſçavoir profond,
La Vertu brilloit ſous un habit long,
Et la Bourgeoiſie étoit ſans façon,
C'étoit, &c.
Je peins l'ignorance en manteau fourré,
Je peins le plaiſir en bonnet carré,
Je peins la roture en habit doré,
Voilà, &c.

V I I.

Le faſte n'étoit que pour la grandeur,
Les gens à talens n'avoient point l'ardeur
De vivre comme elle dans la ſplendeur,
C'étoit, &c.
Dans ce joli ſiecle colifichet,
Un petit Danſeur, un tireur d'archet,
En Phaëton va courir les cachets,
Voila, &c.

V I I I.

En habit lugubre le Medecin
Traitoit gravement ſon art aſſaſſin;
Une mule compoſoit tout ſon train,
C'étoit, &c.
Chargé de bijoux plus que de Latin,
Nos petits Docteurs ont le ton badin,
Et vont dans un char verni par Martin,
Voilà, &c.

IX.

Avant de rimer, trouver un ſujet,
Avoir le bon ſens pour premier objet,
Avec intérêt remplir ſon projet,
C'étoit, &c.
Sans ces regles-là, toujours nous brillons;
Héros des Corneilles, des Crébillons,
En bel oripeau nous vous habillons;
On vous met en vers à la mode.

X.

Guſto naturàl e ſimplicità,
Del vero cantar era la beltà,
E ſe cantava con facilità,
La gamma antiqua era ſoda;
La nota zigar dal baſſo in alto,
Dal tetto in tel pozzo far un ſalto,
E far come un gatto, mirmir, miao,
(Piano, piano, forte, forte.)
Queſto ze cantar alla moda.

XI.

Les fameux Artiſtes dans leurs tableaux
Sçavoient exprimer les traits les plus beaux,
Le goût conduiſoit leurs ſçavants pinceaux,
C'étoit la vieille méthode;
A préſent tout eſt pieces & morceaux,
On fait la figure avec des ciſeaux,
On nous rend auſſi noirs que des Corbeaux,
Voilà les portraits à la mode.

XII.

M. BOURET.

Ce Théâtre où doit regner la gaité,
A plus d'une fois été déserté;
On n'y venoit que par oisiveté,
C'étoit la vielle méthode.
En étudiant toujours votre goût,
De vous attirer nous viendrons à bout.
Puissions-nous entendre chanter partout:
Voilà le Spectacle à la mode!

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, une Piéce intitulée *la Ressource des Théâtres*, pour la Foire S. Germain 1760, & je crois que l'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris ce 29 Janvier 1760. CRÉBILLON.

Vû, l'approbation, permis de représenter & imprimer, ce 29 Janvier 1760. DE SARTINE.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Théâtre de la Foire.

Catalogue des Pièces des Comédies Françoiſe & Italienne, & Opera Comique qui ſe vendent détachés.

Du Théâtre François.

DE M. DE VOLTAIRE.

Alzire, Tragédie.
Zaïre, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La Mort de Céſar, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Tragédie.
Rome ſauvée, Tragédie.
Sémiramis, Tragédie.

Du Théâtre François in-12. *de M. de* MARIVAUX.

Le Pere prudent & équitable.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouement imprévû.
L'Iſle de la Raiſon.
La ſurpriſe de l'Amour, des François.
La Réunion des Amours.
Les Sermens indiſcrets.
Le Petit-Maître corrigé.
Le Legs, Comédie.
Le Préjugé vaincu.
La Diſpute.

Théâtre Italien du même Auteur.

Le Triomphe de Plutus.
Le Triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Meres.
L'Heureux ſtratagême.
La Mépriſe.
La Mere confidente.
Les fauſſes Confidences.
La Joye imprévue.
Les Sinceres.
L'Epreuve.

Du Théâtre François in-8°. *de M. de* BOISSY.

L'Amant de ſa femme.
L'Impatient.
Le Babillard.
Admete & Alceſte, Tragédie.
Le François à Londres.
L'Impertinent malgré lui.
Le Badinage.
Les deux Nieces.
Le pouvoir de la Sympathie.
Les Dehors trompeurs.
L'embarras du Choix.
L'Epoux par ſupercherie.
La Fête d'Auteuil.
Le Sage étourdi.
Le Medecin par occaſion.
La Folie du jour.

Théâtre Italien du même Auteur.

Le Triomphe de l'Intérêt.
Le Je-ne-ſais-quoi.
La Critique.
La Vie eſt un ſonge.
Les Etrennes, ou la Bagatelle.
La ſurpriſe de la Haine.
L'Apologie du Siecle.
Les billets doux.
Les Amours anonymes.
Le Comte de Nully.
La quatre Etoiles.
Le Rival favorable.
Les Talens à la mode.
Cantatille des Talens à la Mode.
Le Mari Garçon.
Pamela en France.
Le Plagiaire, avec la Muſique.
Le Retour de la Paix, Comédie.
Le Prix du Silence, Comédie.
La Frivolité, avec la Muſique.

Théâtre François in-12. *de M.* PIRON.

L'Ecole des Peres, Comédie.
Calliſthène, Tragédie.
Les Courſes de Tempé, Paſtorale.
Guſtave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.

De M. de SAINTFOIX.

Le Philoſophe dupe de l'Amour, C.
Les parfaits Amans, Comédie.
Alceſte, Divertiſſement.
Les Hommes, Comédie-Ballet.
Les Veuves, Comédie.
La Colonie, Comédie.

De M. de V***.

Les Mariages aſſortis, Comédie.
La Coquette fixée, Comédie.
Le Réveil de Thalie, Comédie.
L'Ecole du Monde, Comédie.
Le Retour de l'Ombre de Moliere, C.
La Fauſſe Prévention, Comédie.

De M. DUCHE'.

Abſalon, Tragédie ſainte.
Débora, Tragédie ſainte.
Jonathas, Tragédie ſainte.

De M. FAGAN.

L'Amitié Rivale.
La Pupille.
Le Rendez-vous.
La Grondeuſe.
L'Iſle des Talens.

De M. PESSELIER, *in*-8°.

La Mascarade du Parnasse.
L'Ecole du tems.
Esope au Parnasse.
Etrennes d'une jeune Muse.
Le Songe de Cydalise.

De M. GUYOT DE MERVILLE *in* 8°.

Les Impromptus de l'Amour.
Les Mascarades Amoureuses.
Le Dédit inutile.
Les Dieux travestis.

De M. AVISSE, *in*-8°.

La Gouvernante.
Le Valet embarrassé.

De M. DE LA GRANGE, *in*-8°.

Le Déguisement.
Les Contre-Tems.
L'Italien marié à Paris, Comédie.
L'Accommodement impévû.
Le Rajeunissement inutile.

De MM. ROMAGNESI & RICCOBONI.

Les Ennuis du Carnaval, Comédie.
Achille & Déidamie, Parodie.
Les Sauvages, Parodie.
Les Fées, Comédie.
Les Gaulois, Parodie.
La Fille Arbitre, Comédie.

Pièces détachées du Théâtre François, in-8°.

LE Magnifique, Comédie.
Antoine & Cléopâtre, Tragédie.
La double Extravagance.
Alexandre, Tragédie.
Adam & Eve, Tragédie.
Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, Tragédie.
Amalaric, Tragédie.
Bajazet V. Empereur des Turcs, Trag.

1759.

L'Isle déserte, Comédie.

Du Théâtre François, in-12.

Les Souhaits, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
Le Plaisir, Comédie avec la Musique.
Le Sot toujours Sot, Comédie.
Calliste, ou la belle Pénitente, Trag.
Cénie, piece Dramatique.
La Fille d'Aristide, 1759.
Le Valet Maître, Comédie.
Varon, Tragédie.
La Métempsicose, Comédie.
Les Engagemens indiscrets.
Les Adieux du Goût, Comédie.
Les Tuteurs, Comédie.
La Folie & l'Amour, Comédie.
Mérope, Tragédie.
L'Avocat Patelin, Comédie.
L'Opiniâtre, Comédie.
Les Vapeurs, Comédie.
La Gageure de Village, Comédie.
La Coquette corrigée, Comédie.
Iphigénie en Tauride, Tragédie.

1759.

Astarbé, Tragédie.
La Méchanceté, Parodie d'Astarbé.
Hypermnestre, Tragédie.
Zulica, Tragédie.

Du Théâtre Italien, in-12.

La Partie de Campagne, Comédie.
L'Amant Auteur & Valet.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Comédie.
Le Provincial à Paris, Comédie.
La Feinte supposée, Comédie.
La Fausse inconstance, Comédie.
Le Retour du Goût, Comédie.
Les Lacédemoniennes, Comédie.
Le Prix de la Beauté.
La Campagne, Comédie.
L'Epouse suivante, Comédie.
Les Fêtes Parisiennes, Comédie.

1759.

La Parodie d'Hypermnestre.

Comédies du Théâtre Italien, in-8°.

L'Ecole de la Raison.
Le Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Comédie.
L'Année Merveilleuse, Comédie.
La mort de Bucephale.
Les Femmes, Comédie-Ballet.
Le Deuil Anglois, Comédie.

Parodies du Théâtre Italien, in-8°.

Cybele Amoureuse, Parodie.
Brioché, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
L'Amant déguisé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
La Pipée, avec les Ariettes.
Musique de la Pipée.
La petite Maison, Parodie.

1759.

La Sybille, Parodie.
Le Carnaval d'Eté, Parodie.

Catalogue de toutes les Pièces de M. FAVART, *avec la Musique.*

Du Théâtre Italien.

HIppolite & Aricie.
Les Amans inquiets.
Les Indes dansantes.
Musique des Indes dansantes.
Les Amours champêtres.
Fanfale, Parodie.
Raton & Rosette.
Musique de Raton & Rosette.

LE BAL BOURGEOIS,

OPERA-COMIQUE;

EN UN ACTE,

MESLÉ D'ARIETTES;

Par M. FAVART:

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire St. Laurent, le 13 Mars 1738. Imprimé en 1762.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXII.

ACTEURS.

ORGON, *Tuteur de Julie*, Mr. la Ruette.

DORIMENE, *Tante de Julie*, Mlle. Arnoult.

JULIE, Mlle. Luzy.

CLITANDRE, *Amant de Julie*, Mr. Clairval.

CRISPIN, *Valet de Clitandre*, Mr. Bourette.

TROUPES DE MASQUES.

La Scene eſt chez Orgon.

LE BAL BOURGEOIS.

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

ORGON, DORIMENE.

DUO EN DIALOGUE,

ARIETTE NOUVELLE.

ENSEMBLE.

DORIMENE. ORGON.

MA-rions Ju- li-e, Ma- rions Ju- li-e.

DORIMENE.

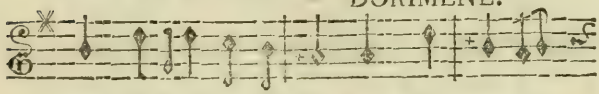
C'eſt votre a-vis, c'eſt le mien, c'eſt le ſien, c'eſt le

mien, c'eſt le vôtre & le ſien, c'eſt le mien.

ORGON.

Quand on eſt vive & jo- li- e, On fou-

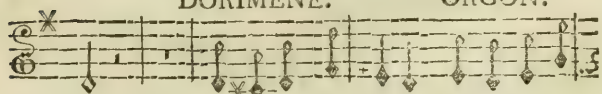
DORIMENE.



pire a-près ce li- en. Trop at- tendre,

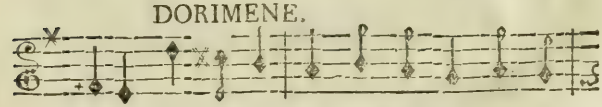
c'eſt fo- li- e, Et l'on n'y gagne jamais

DORIMENE. ORGON.

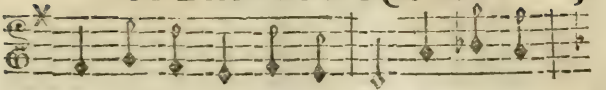


rien. Ma-rions Ju- li-e, Ma-rions Ju-

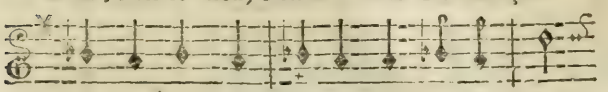
DORIMENE.



li-e. C'eſt votre a-vis, c'eſt le ſien, c'eſt le

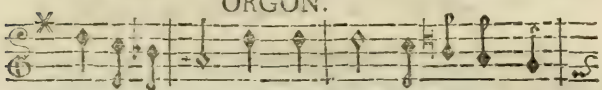


mien, c'eſt le ſien, c'eſt le ſien. On ne ſçau-

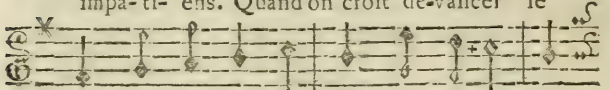


roit trop tôt, je pen-ſe, calmer ſes feux

ORGON.

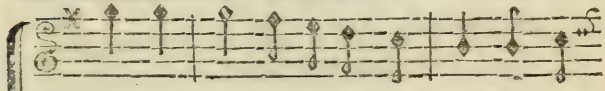


impa-ti- ens. Quand on croit dé-vancer le



tems. Trop ſouvent le tems nous dévan- ce.

DORIMENE. *ENSEMBLE.*

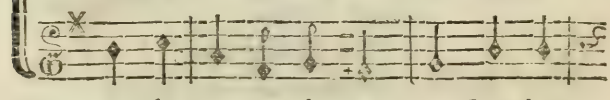


Quand on croit dé-vancer le tems, Trop ſou-

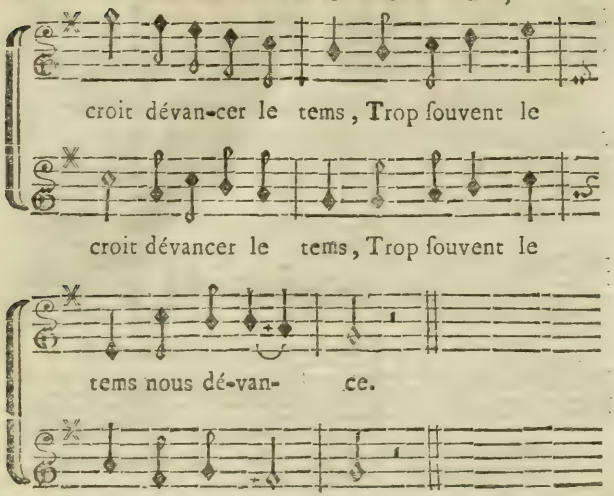
ORGON.

Quand on croit dévan-cer le tems, Trop ſou-

vent le tems nous dé- van- ce ; Quand on



vent le tems nous dé- van- ce ; Quand on



DORIMENE.

Air : *Il eſt pourtant tems, &c.*

Les yeux baiſſés ſous l'éventail,
Elle me fit un long détail.
J'ai, dit-elle, un Amant ;
Il eſt riche, il eſt charmant :
Je n'oſe vous prier
De nous rendre contens :
Il eſt pourtant tems, pourtant tems,
Ma Tante, il eſt pourtant tems
De me marier.

Air : *Des Billets doux.*

Cet Epoux flatteroit mes vœux ;
D'un ſi libre aveu de mes feux

Excuſez la licence ;
J'aime, hélas ! j'ai trop combattu.
Ah ! ſi j'avois moins de vertu,
Je prendrois patience.

ORGON.

Elle raiſonne juſte, enſuite elle vous a parlé de moi ?

DORIMENE.

Elle a loué votre exactitude à remplir à ſon égard les devoirs de Tuteur ; & elle ſe flatte que l'hymen qu'elle déſire mettra le comble à vos bontés.

ORGON.

La pauvre Enfant ! de tout mon cœur ; mais depuis quand Julie eſt-elle enfin devenue ſenſible ?

DORIMENE.

Dès le premier Bal que vous lui avez donné.

ORGON.

Oh ! je ſçavois bien que mes ſoins l'attendriroient ; c'eſt ce qui m'engage à lui procurer ces ſortes de Divertiſſemens.

DORIMENE.

Vous connoiſſez donc l'Amant pour qui j'en fais la demande ?

ORGON.

Eh, eh, eh, un peu; il ne bouge d'ici. Ah! ah! Madame Dorimene, vous vous y prenez d'une maniere ingénieuſe! on ne peut rien vous refuſer; j'épouſerai Julie.

DORIMENE.

Qu'eſt-ce à dire?

ORGON.

Comment! n'eſt-ce pas de moi dont vous parlez?

DORIMENE.

Point du tout; c'eſt de Clitandre, jeune homme aimable, digne de ma Niece; j'ai donné ma parole, la famille eſt d'accord, les meſures ſont priſes, il l'épouſera.

ORGON.

Non pas, que je ſçache, & Julie auroit tort d'en prendre un autre que moi.

DORIMENE.

Allez, vous radotez.

Air: *Des routes du Monde.*

A quoi ſert un époux griſon?
J'en fais une comparaiſon
Au maronier, pendant l'Automne;
Avant même les derniers mois,
Feuillage & fruit, tout l'abandonne;
Il ne lui reſte que le bois.

ORGON.

Portez ailleurs vos préſages ; je n'en démordrai pas.

DORIMENE.

J'ai prévû vos refus ; mais je me ſuis précautionnée : allons, Monſieur Orgon, courage, continuez de donner à votre Pupille des Bals, des Concerts, des Cadeaux ; vous avez beſoin de reſſources pour vous faire aimer. Continuez, continuez.

ORGON.

Allez, allez, Madame, je n'ai pas beſoin de reſſources, non plus que de vos conſeils ; ſi je ſonge à votre Niece, je lui fais honneur : apprenez qu'il ne tenoit qu'à moi d'épouſer une jeune & belle Marquiſe qui la valoit bien.

DORIMENE.

Oui-dà ! Eh ! comment ſe nomme cette merveilleuſe Marquiſe ?

ORGON.

Madame la Marquiſe de Flancſec, qui eſt à cent lieues d'ici ; il y a trente-cinq ans que je ne l'ai vue ; mais je n'aurois encore qu'à dire un mot, elle ſeroit à moi.

DORIMENE.

Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la; vous lui convenez ; cela ſera fort plaiſant.

ORGON.

Il ne faudroit pas trop m'en défier ; mais j'aime Julie, elle m'aime ou doit m'aimer ; ainſi c'eſt une affaire arrangée.

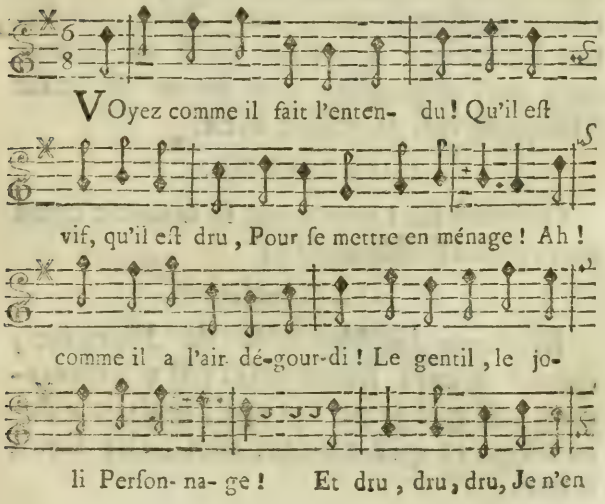
DORIMENE.

La conſéquence eſt très-juſte ; je n'ai rien à répliquer.

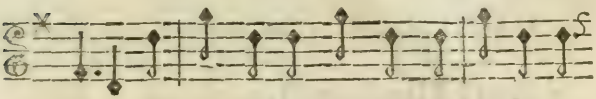
ORGON.

Je le crois.

DORIMENE.



ai jamais vû D'auſſi dru, dru, dru pour ſon



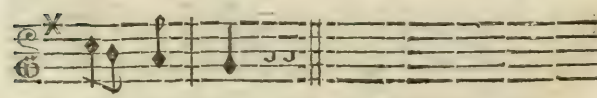
â-ge. Allons, tournez-vous, mon enfant. La gen-

tille ma- niere ! Qu'il eſt ave- nant ! Al-

lons, tournez-vous, mon en-fant ; Auſſi ſot par der-

rie- - - re comme par de- vant. Le jo-

li ga-lant ! le gen- til ga- lant ! le jo-



li ga- lant !

ORGON.

Allez-vous-en au diable, je vous mets au pis, & tel que je ſuis, je vaux bien tous vos freluquets de Petits Maîtres.

DORIMENE, *fait quelques pas pour s'en aller, & revient.*

Adieu, Monſieur Orgon.

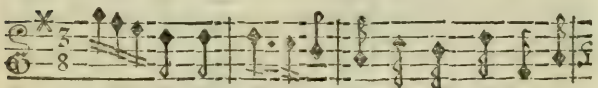
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

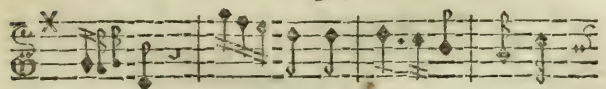
ORGON, *ſeul.*

ADIEU, adieu; parbleu! on ſçait ce qu'on vaut.

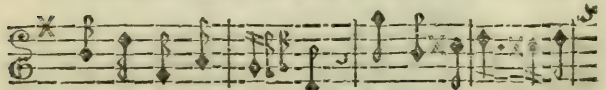
ARIETTE.



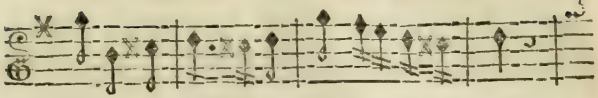
MAl-gré mon â- ge, J'ai du feu, j'ai du cou-



ra- ge; En- core ai- ma- ble, Je ſçais



me rendre a-gré- a- ble; Et j'in-terreſ- ſe



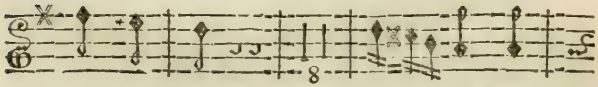
Une mai-treſ- ſe, Par mon ar- deur.

Oui, par mon ar- deur. J'ai, ſi l'on veut,

quelques traits de vieilleſ- ſe; Mais la jeu-

neſ- ſe, Eſt dans mon cœur; Mais la jeu-

neſ- ſe, Eſt dans mon cœur, Oui, eſt

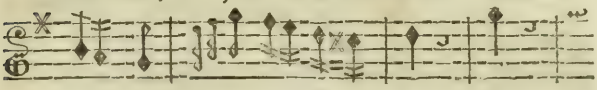


dans mon cœur. Mal- gré mon

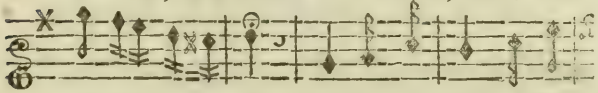
â- ge, J'ai du feu, j'ai du cou- ra- ge;

En- core ai- ma- ble, Je ſçais me rendre agré-

a- ble; Et j'in- ter- reſ- ſe U- ne mai-



treſ- ſe, Par mon ar- deur, Oui,

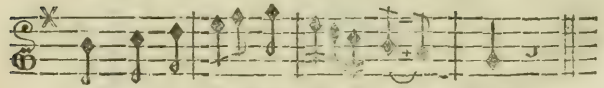


par mon ar- deur. J'ai, ſi l'on veut, quelques

traits de vieil-leſ- ſe; Mais la jeu-neſ- ſe,

Eſt dans mon cœur; Mais la jeu- neſ- ſe,

Eſt dans non cœur, Oui, eſt dans mon



cœur, La jeu- neſſe Eſt dans mon cœur.

Cependant ce que vient de me dire Madame Dorimene commence à m'allarmer; je ſerois d'avis de ſupprimer le Bal... Mais tout le monde eſt prié, & je ne puis décemment.... Allons, allons, quitte à veiller de plus près ſur Julie. Bien fin qui me trompera; nous verrons ſi ce petit Monſieur Clitandre, quel qu'il puiſſe être, réuſſira dans ſes amours.

SCENE III.

ORGON, CRISPIN, *en Maître à Danſer.*

CRISPIN, *à part.*

LE voici, ce vieux Tuteur, qui veut ſupplanter mon Maître. Jouons bien notre rôle.

Air: *Viens dans ma Cellule.*

La, la, la, je chaſſe,
Je fais volte-face;
Par un contre-tems,
En même tems,
Je me trouve en place.
Je recommence,
Je gliſſe & balance,

Je figure ainſi,
Je fais un Rigaudon ici.
Un Entrechat là, la, la, la, la,
Bon, m'y voilà, la, la, la, la,
Leſtement j'avance.
Un pas de fleuret,
Un coupé fait
Avec aiſance.
Tata, tita, tour,
Un demi-tour,
Un baloné
Bien enchaîné,
Toujours en cadence;
Paf; le moulinet.
Partez, cadet,
Le moulinet,
Et, &, &, &,
Le moulinet.

(*Il heurte Monſieur Orgon.*)

Ah! Monſieur, excuſez un tranſport de l'Art.

ORGON.

Que demandez-vous? Qui êtes-vous?

CRISPIN.

Je ſuis Maître à Danſer; je m'appelle Saute-en-l'air; je viens, chemin faiſant, d'inventer une Contre-danſe brillante, qui pourra ſervir au Bal que vous donnez ce ſoir.

ORGON.

ORGON.

Bien obligé, Monſieur, bien obligé, vous pouvez vous en retourner;

CRISPIN.

Point de courroux, de grace; je viens de la part de Monſieur de la Gargouillade, Danſeur de l'Opera, continuer les leçons à Mademoiſelle Julie.

ORGON.

Qu'il vienne lui-même.

CRISPIN.

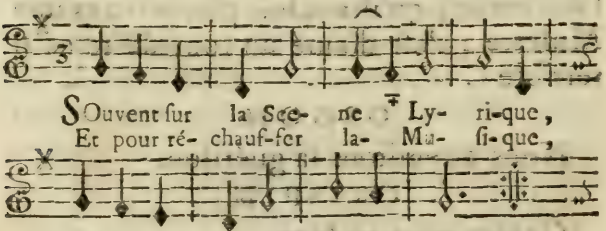
Ah! Monſieur, le pauvre homme n'eſt pas en état d'exercer ſes fonctions cabriolantes.

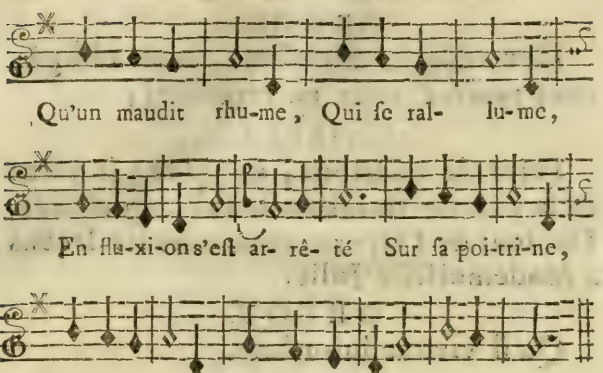
ORGON.

Que lui eſt-il arrivé?

CRISPIN.

Vous ſçavez, Monſieur, vous ſçavez que la danſe eſt la rocambole de l'Opera.





ORGON.

Eh! de quoi diable un Danſeur s'aviſe-t-il d'avoir un rhume? cela ne convient qu'à des Chanteurs.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas le tout; Monſieur de la Gargouillade en étudiant une Cabriole à l'Italienne, qu'il vouloit placer dans une Muſette, s'eſt donné un tour de reins ſi terrible!.....

ORGON.

Nous attendrons ſa guériſon.

CRISPIN.

Gardez-vous-en bien.

Air : *Jouez, violons.*

La danſe veut de l'habitude.

ORGON.

Bon ! à quoi ſert la folle étude
De ſe mouvoir au gré d'un air ;
Souvent, avec cet exercice,
Il arrive que le pied gliſſe.
Jeunes Danſeuſes du bel air,
Dont la jambe eſt toujours en l'air,
Dont le jarret paroît ſi libre,
Quand votre corps perd l'équilibre,
L'honneur, qui fait un contre-tems,
Zeſte, trébuche en même-tems.

CRISPIN.

Monſieur, vous faites injure à mon art; permettez-moi de vous dire que vous êtes un ingrat.

ORGON.

Comment ! un ingrat !

CRISPIN.

Oui, Monſieur, un ingrat ; quand vous voyez Mademoiſelle Julie avec un port de Reine, les épaules effacées, la tête haute, une poitrine qui s'arrondit avec grace, un petit bout de pied qui ſe préſente en-dehors joliment, une jambe élaſtique ; une aiſance, enfin tout cela ne vous fait-il pas un certain plaiſir qui....

ORGON.

Oui, oui, oui...

CRISPIN.

Eh ! bien, Monſieur, à qui le devez-vous ? A la danſe, à la danſe.

ORGON.

J'en conviens.

CRISPIN.

Il y a des gens qui, voulant s'ériger en Philoſophes, prétendent qu'il ſeroit plus à propos de former le cœur de la Jeuneſſe; mais qu'eſt-ce que le cœur ? A quoi ſert le cœur ? On ne voit pas le cœur. Parlez-moi des agrémens de la figure : cela frappe les yeux, cela eſt palpable ; & c'eſt pourquoi nombre de Peres & de Meres de famille nous préferent, pour l'éducation de leurs enfans, à ces pédants qui n'enſeignent que de la morale ; cela ne conduit à rien.

ORGON.

Vous avez raiſon, la mode en eſt paſſée : mais....

CRISPIN.

Eh ! vive la danſe, vive la danſe ; je ſuis perſuadé que Mademoiſelle Julie penſe de même ; mais n'eſt-ce pas elle que je vois ?

SCENE IV.

ORGON, CRISPIN, JULIE.

ORGON.

OUI, Monſieur.

CRISPIN.

Mademoiſelle, permettez que j'aie l'honneur de vous donner une leçon, en qualité de Subſtitut de Monſieur de la Gargouillade.

JULIE.

Volontiers, ſi Monſieur le permet.

ORGON.

Vous êtes fort votre Maîtreſſe, Mademoiſelle.

CRISPIN.

Allons, Mademoiſelle, commençons par le Menuet.

JULIE, *à part.*

Que vois-je ? c'eſt Criſpin, le valet de Clitandre !

CRISPIN, *à voix baſſe.*

Oui, oui, c'eſt moi-même. (*Haut.*) Permettez, Mademoiſelle....

ORGON.

Doucement; il n'eſt pas néceſſaire que vous l'approchiez de ſi près.

CRISPIN.

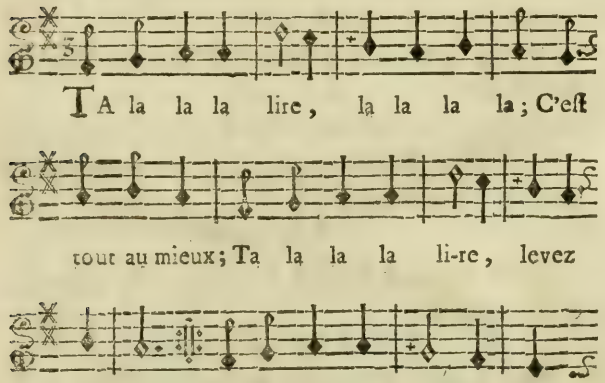
Pardonnez-moi, Monſieur.

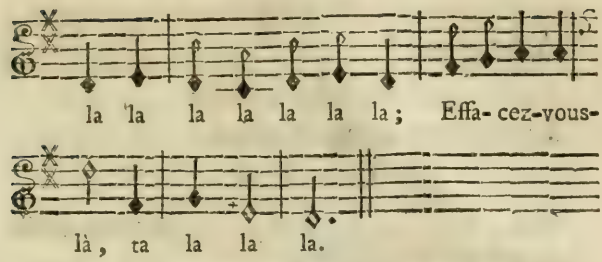
ORGON, *à Criſpin.*

Eh! non, non, vous dis-je. (*A part.*) Cet homme m'eſt ſuſpect. Obſervons-le.

CRISPIN, *à Orgon.*

Comme il vous plaira. (*A part.*) Peſte ſoit de l'homme. Allons, Mademoiſelle, placez-vous à la troiſieme poſition.





SECOND COUPLET.

(*Bas.*) Je viens pour vous rendre....
(*Haut.*) Ta la la la, formez vos Pas.
(*Bas.*) Certain billet tendre....
(*Haut.*) Tournez les bras.
(*Bas.*) Il eſt de Clitandre,
(*Haut.*) Ta la la la la la la la,
(*Bas.*) Songez à le prendre...
(*Haut.*) La main là.

(*Il préſente le Billet.*)

ORGON.

Alte-là ! qu'avez-vous dans la main ?

CRISPIN, *ayant eſcamoté le Billet.*

Rien, Monſieur; que voulez-vous dire ?

JULIE, *à Orgon.*

Que craignez-vous ?

ORGON.

Je crains ce que je crains ; mais qu'il acheve ſa leçon avec moi, & pour cauſe.

CRISPIN.

Avec vous ?

JULIE, *à Orgon.*

Je ne vous conçois point.

ORGON.

Oui, avec moi ; Julie apprendra auſſi bien en me regardant.

JULIE, *à part.*

Quel caprice !

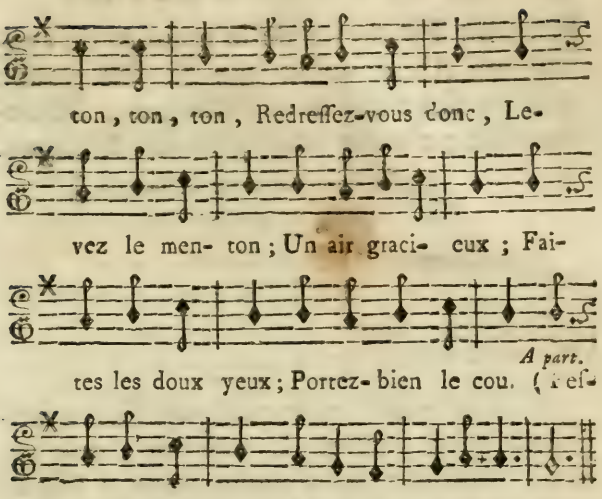
CRISPIN.

Il faut vous ſatisfaire. (*A part.*) Au diable l'extravagant ! (*A Orgon.*) Allons, Mademoiſelle...

MArchez à moi, préſen-tez-vous; Ne pliez

pas tant les genoux : Que votre gor- ge a-van-

ce. Eh ! tu, tu, tu, Ce corps eſt tor- tu : Eh !



[*Orgon fait la révérence ridiculement.*]

ORGON.

Julie, regardez bien, & profitez.

JULIE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire.

CRISPIN, *à Orgon.*

Fi donc ! Mademoiſelle ; vous ſaluez des genoux comme une Bourgeoiſe. Une Femme de Condition ſalue de la hanche, de même qu'un Petit-Maître ſalue de l'épaule ; un jeune Conſeiller de la cheve-

lure ; un Financier de la main & du ventre ; un Abbé de la tête & des yeux : c'eſt le ſalut qui nous diſtingue, Mademoiſelle ; c'eſt le ſalut qui nous diſtingue.

[*Orgon ſalue de la hanche.*]

CRISPIN.

Fort bien.

JULIE.

Tout au mieux.

CRISPIN.

Faiſons maintenant quelques Pas ; avancez le pied, offrez la poitrine, que les bras tombent nonchalamment. (*Orgon exécute le tout ridiculement.*) Eh ! ce n'eſt pas cela : tenez, imitez-moi ; je baiſſe mes bras comme cela, je les releve ainſi.

(*Il donne un coup à Orgon.*)

ORGON.

Ahi !

CRISPIN.

Monſieur !

ORGON.

Il n'y a pas de mal : continuez.

CRISPIN.

Allons, la Gargouillade, la Pirouette, le Saut de pendu du même tems. Allons, Mademoiſelle, allons donc.

ORGON.

Comment !

CRISPIN.

Donnez-les mains.

ORGON.

Julie, prêtez attention.

CRISPIN.

Allons, ſautez.

[*Il fait tomber Orgon, paſſe par-deſſus lui, donne un papier à Julie, en lui diſant bas :* Prenez, c'eſt de la part de Clitandre ; *& s'enfuit.*]

SCENE V.

ORGON, JULIE.

JULIE, *regardant le papier.*

L'ÉTOURDI s'eſt trompé.

ORGON, *ſe relevant.*

Ah ! je ſuis eſtropié : le bourreau ! où eſt-il ? Il fait bien de... (*A Julie.*) Qu'avez-vous là ? (*Il prend le papier à Julie.*) Ah ! ah ! Monſieur le Maître à Danſer, Monſieur de la Gargouillade, une lettre !

(*Il lit.*) » Mémoire des avances que moi » Criſpin, ai faites pour mon ancien » Maître, Monſieur de Courtenville, pour » cent bouteilles de vin de Champagne, » pour douze paires de bas de ſoye cou- » leur de roſe à coins verds..... Quelles ſottiſes! ah! çà, Julie, je ne veux plus que vous ayez de Maître à danſer; parmi ces Meſſieurs-là, il y en a qui ſe mêlent de plus d'un métier.

Air : *Routes du monde.*

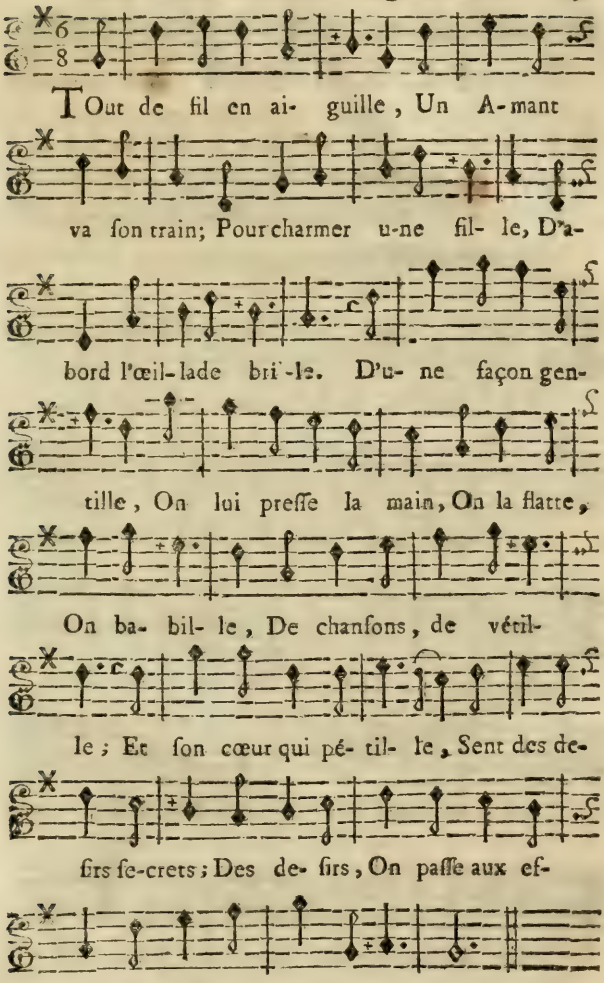
Un Maître à danſer bien ſouvent,
Sous le pretexte décevant
De montrer à ſon Ecoliere,
A ſe tenir, à bien marcher,
Lui montre en ſecret la maniere
Et le moyen de trébucher.

JULIE.

Vous me faites injure.

ORGON.

Outre cela, je retranche les Bals que j'ai coutume de vous donner, & voici le dernier; c'eſt dans ces aſſemblées tumultueuſes que la Jeuneſſe eſt le plus expoſée.


TOut de fil en ai- guille, Un A-mant
va ſon train; Pour charmer u-ne fil- le, D'a-
bord l'œil-lade bri-le. D'u- ne façon gen-
tille, On lui preſſe la main, On la flatte,
On ba- bil- le, De chanſons, de vétil-
le; Et ſon cœur qui pé- til- le, Sent des de-
firs ſe-crets; Des de- firs, On paſſe aux ef-
fets, Tout de fil en aiguil- le.

SCENE VI.

ORGON, JULIE, CRISPIN, *avec un méchant habit rouge, un violon pendu à la boutoniere, une emplâtre ſur l'œil, & boitant.*

CRISPIN.

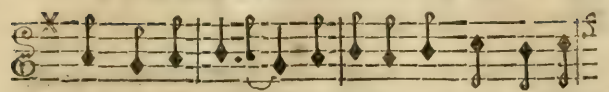
MOnſieur, je ſuis, de tout mon cœur, Vo-

tre humble ſervi- teur, Monſieur. Ma-de- moi-

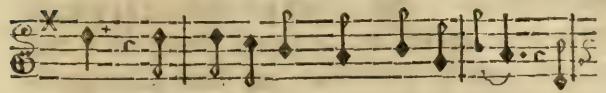
ſel- le, j'ai l'honneur D'ê- tre vo-tre ſervi-

teur; Je viens i- ci, ne vous dé- plaiſe, Pour

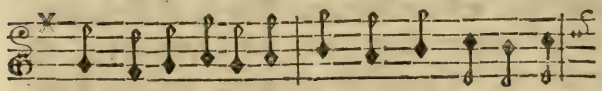
faire briller mon ta- lent. Je ſuis un nou-



veau Pergo- le- ze, Je paſſe pour homme excel-



lent, Je paſſe pour homme excel- lent. Au-



cun virtu- oſe Si bien ne compo- ſe: J'ap-

porte i- ci, pour vos con- certs, Des airs Qui

doivent charmer l'Uni- vers, Des airs Qui

doivent charmer l'Uni- vers.

ORGON.

Monſieur, je ne reçois, dans mes Concerts, que des gens de ma connoiſſance.

CRISPIN.

J'arrive pourtant de cent lieues tout exprès, instruit par la Renommée de votre goût pour les belles choses ; j'ai pensé que vous feriez un accueil favorable aux talens que je possede ; je suis Compositeur, Poëte, Symphoniste, Chanteur; ma Musique est divine, ma Poësie délicieuse, mon Violon vaut tout un Orchestre, & personne ne possede comme moi le goût du chant, que j'enseigne aussi supérieurement.

JULIE, *à part.*

Je crois que c'est encore Crispin : l'étrange déguisement !

ORGON.

Monsieur, à votre modestie, je vous reconnois pour un Virtuose. (*A part.*) Le singulier personnage !

CRISPIN.

Vous riez de ma figure; mais, *fructus belli*, Monsieur, *fructus belli.*

JULIE.

Monsieur a été dans le service ?

CRISPIN.

Oui, Madame, j'ai été trois ans au service

vice de l'Opera de Pequin en qualité de Capitaine des Violons.

ORGON.

L'Opera de Pequin ?

CRISPIN.

Le goût de la Muſique eſt univerſel, il s'étend à préſent juſques chez les Hurons & les Chiroquois ; vous ne ſçauriez croire, par exemple, combien nous avons d'Opera Sauvages.

JULIE.

Vous m'étonnez !

CRISPIN.

Je conduiſois l'Opera de Pequin, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, & c'eſt-là que j'ai reçu les bleſſures glorieuſes qui m'ont mis dans l'état où vous me voyez, par un accident que je vais vous raconter.

ORGON.

Je ſuis curieux de l'apprendre.

CRISPIN.

Je faiſois exécuter un Opera de ma Compoſition ; je commence l'ouverture d'une façon brillante, tourelon, relon, ton, ton, routon ; tout alloit bien juſqu'à

l'allegro; mais j'avois à faire à des chiens de Symphoniſtes qui avoient des bras de cotton; je frappe fortement pour les exciter; zingredi, zingredi, zingredin; paf, je m'embroche le pied dans un clou.

(*Il imite ridiculement l'action d'un ſymphoniſte.*)

JULIE.

Ah! Ciel!

CRISPIN.

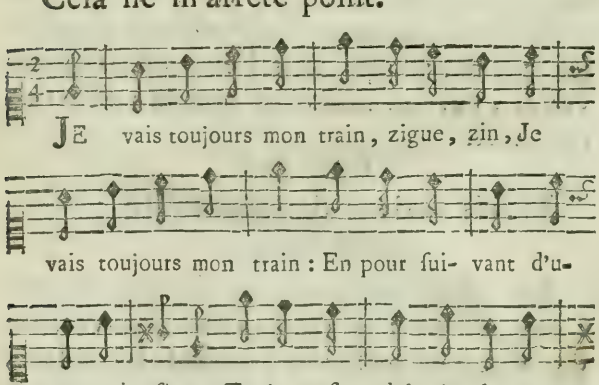
Cela ne me déroute point, & plus animé qu'auparavant, zingredi, zingredi, zingredin; paf, je me créve l'œil d'un coup d'archet.

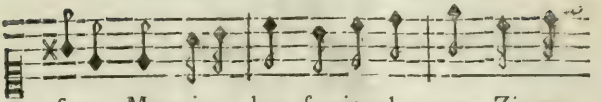
JULIE.

Ahi!

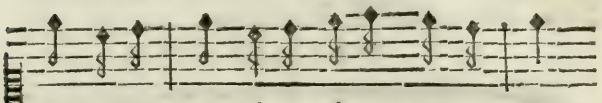
CRISPIN.

Cela ne m'arrête point.



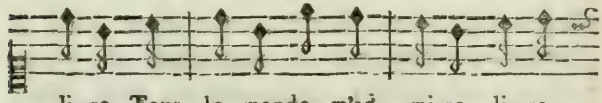


fu-re, Mon vi-o- lon soutient le ton, Zigue,

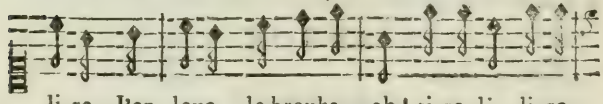


zin, zigue, zon; zigue, zigue, zigue, zon.

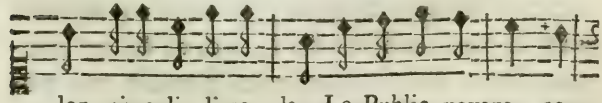
Brave- ment je pouſſe, ti- re, li- re,



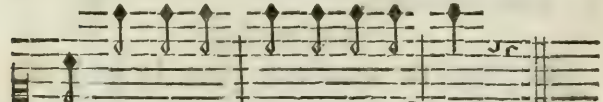
li- re, Tout le monde m'ad- mi-re, li- re,



li-re. J'en- leve le brouha, ah! ti-re li, li-re



lon, ti-re li, li-re la. Le Public voyant ce-



la, Fait, cli, cla, cla, cla, cla, cla, cla.

ORGON.

Voilà un courage héroïque !

CRISPIN.

Si mes talens peuvent vous être agréables, Monſieur & Madame....

ORGON.

Mais, Monſieur, ſi l'on en doit juger par l'échantillon de votre voix....

CRISPIN.

Je vous entends, Monſieur, c'eſt encore un des accidens de ce jour-là ; j'ai oublié de vous dire que j'avois ma colophane entre les dents, pour être plus à portée d'entretenir le mordant de mon archet, zingredin, zingredin, zin, zin ; vous comprenez bien ?

ORGON.

Oui, oui.

CRISPIN.

Sans ſonger à cela, je voulus animer mes Symphoniſtes de la voix, & en prenant mon haleine, glouc, j'avale ma colophane, c'eſt ce qui m'a rendu le goſier un peu raboteux.

ORGON.

Et vous ne montrez plus le goût du Chant ?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, je me ſuis pourvû d'une autre voix : je l'ai laiſſée à la porte, & j'attendois vos ordres pour la faire entrer.

ORGON.

Comment ! que voulez-vous dire ?

CRISPIN.

On a un Prevôt pour la Danſe, j'en ai un pour le Chant ; cela eſt tout naturel.

ORGON.

Oh ! oui, je vous entends. (*A part.*) Ce borgne eſt encore un émiſſaire de Clitandre, & nous allons peut-être voir ce Clitandre lui-même. (*Haut.*) Faites entrer votre voix. (*A part.*) Je ſuis bien-aiſe d'approfondir cela.

JULIE.

Ah ! que je vous ſuis obligée ! il y a long-tems que je n'ai plus de Maître de Muſique, & je crains d'oublier.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, CLITANDRE.

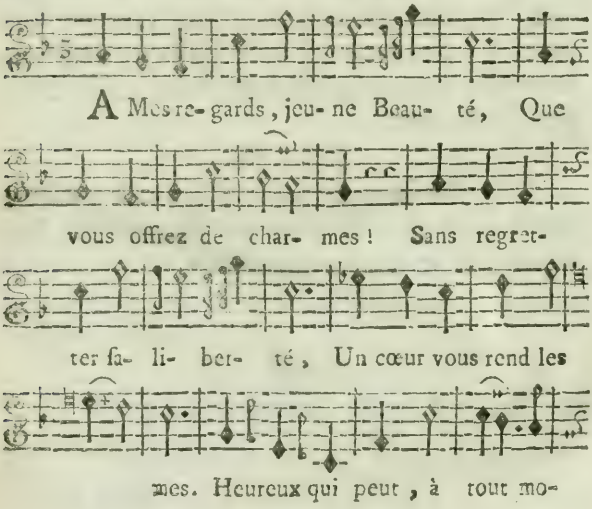
CLITANDRE.

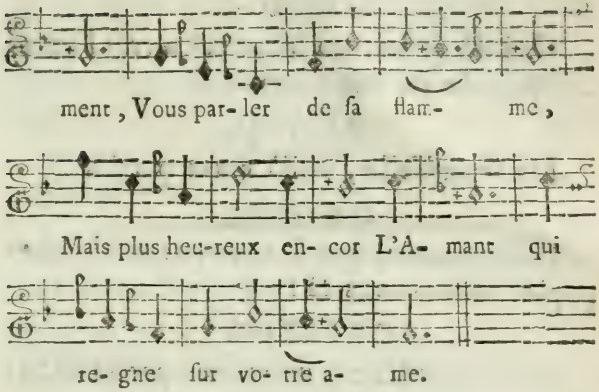
Monsieur & Madame.....

ORGON.

Sans compliment, passez de ce côté; & vous aussi, Monsieur le Virtuose. (*A part.*) Qu'ils ont l'air interdit! allons, courage, Monsieur le Prevôt, chantez un petit air.

CLITANDRE.





S'il ne ſe flattoit d'obtenir
Le prix de ſa conſtance ;
Comment pourroit-il ſoutenir
Un ſeul moment d'abſence ?
Il languiroit dans les deſirs ;
Mais l'eſpoir l'encourage :
Et ſes tourmens ſont des plaiſirs,
S'il ſçait qu'on les partage.

CRISPIN, *à Orgon.*

Eh ! bien, Monſieur, comment trouvez-vous ma voix ?

ORGON.

Très-jolie, très-jolie. (*A part.*) Oui, oui, je ne me trompe pas.

CRISPIN.

Nous allons, pour eſſayer les talens de Mademoiſelle, exécuter un petit *Duo.*

ORGON.

Oui-dà, je le veux bien. (*A part.*) J'aurai le tems de les examiner.

CRISPIN.

Mademoiſelle, voilà votre partie.

ORGON.

Doucement, que je la voye: quel autre papier tenez-vous-là?

CRISPIN.

Je vous deſtine la deuxiéme partie chantante.

ORGON.

Voyons, fort bien: que votre Prevôt l'exécute; tenez, Julie.

CRISPIN.

Il eſt bon de vous dire que c'eſt un *Duo* de tendreſſe, & comme il eſt naturelle que vous & Mademoiſelle reſſentiez l'un pour l'autre des ſentimens, dont l'accord ſingulier.....

ORGON.

Abrégeons, abrégeons.

CRISPIN.

Cela poſé, vous aurez la bonté de prendre pour vous tout ce que Mademoiſelle

va chanter, & de vous imaginer que mon Prevôt lui répondra au lieu de vous : vous comprenez-bien ; imaginez-vous cela.

ORGON,

Oui, oui.

CRISPIN.

Et pendant que mon Prevôt chantera, vous ferez les geſtes.

ORGON.

Fort bien.

DUO.

CLITANDRE.

Si l'amant le plus ſincere
Sçait vous plaire,
Daignez faire ſon bonheur.

JULIE.

Si ſon cœur tendre & ſincere
Perſévere, *(bis.)*
Je veux faire ſon bonheur.

CLITANDRE.

Sa tendreſſe
Vous en preſſe,
Rendez-vous à ſon ardeur.

JULIE.

Sa tendreſſe
M'intéreſſe,
Et je cede à ſon ardeur.

CLITANDRE.

Quel bien suprême !
Oui, je vous aime,
Oui.

JULIE.

Oui.

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Oui.

ENSEMBLE.

JULIE.	CLITANDRE.
Mais de même ;	Ah ! de même,
Dites : j'aime,	Oui, de même,
J'aime, j'aime.	J'aime, j'aime.

JULIE.

Je m'engage.

CLITANDRE.

Je m'engage.

JULIE.

Sans partage,
Sans détours.

CLITANDRE.

Sans partage,
Sans détours.

JULIE.

Je m'engage
Pour toujours.

CLITANDRE.

Je m'engage
Pour toujours.

JULIE.

Sans partage,
Sans détours.

CLITANDRE.

Sans partage,
Sans détours.

JULIE.

Je m'engage
Pour toujours.

CLITANDRE.

Je m'engage
Pour toujours.

ENSEMBLE.

Vous m'aimez, j'en ai l'assurance:
L'espérance soutient mon cœur.
Soyon toujours d'intelligence.
L'espérance soutient mon cœur. [*bis.*]
Votre constance
Fait mon bonheur,
Oui, oui, fait mon bonheur.

CRISPIN.

Ah! Monsieur Orgon, que vous êtes heureux d'être aimé si tendrement!

ORGON.

Je sçais à présent à quoi m'en tenir:

Monſieur le Prevôt, faites-moi la grace de vous retirer ; on vous avertira lorſqu'on aura beſoin de vous.

[*Clitandre ſe retire en faiſant une révérence : Orgon ſe retourne pour voir s'il ſort ; Criſpin s'approche de Julie pour donner la Lettre, & la ſerre voyant qu'Orgon le regarde.*]

SCENE VIII.

ORGON, JULIE, CRISPIN.

ORGON.

ET vous, Monſieur le Muſicien, faites-moi le plaiſir de....

CRISPIN.

Comment trouvez-vous mon air ?

ORGON.

A merveilles ; mais....

CRISPIN.

Ah ! Monſieur Orgon, vous prouvez bien l'excellence de votre goût : que je vous embraſſe.

(*Il l'embraſſe, & tend la Lettre à Julie par-deſſus les épaules d'Orgon, qui ſe retourne bruſquement & la ſaiſit.*)

ORGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ?

CRISPIN.

Chut ! chut !

ORGON.

Comment ! chut !

CRISPIN.

Oui, *motus*.

ORGON.

Eloignez-vous, Julie.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

ORGON, CRISPIN.

ORGON.

MONSIEUR.

CRISPIN.

Monſieur.

ORGON.

Je voudrois bien ſçavoir . . :

CRISPIN.

Ce que c'eſt que cette Lettre ; n'eſt-ce pas ? je vais vous le dire : c'eſt une Lettre amoureuſe.

ORGON.

Je m'en doute bien. De quelle part ?

CRISPIN.

De la part de quelqu'un qui ſe connoît en mérite.

ORGON.

Et elle s'adreſſe ....

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

ORGON.

A qui ?

CRISPIN.

A qui ? Diable !

ORGON.

A qui ?

CRISPIN.

A une perſonne capable d'inſpirer l'attachement le plus tendre.

ORGON.

A qui, encore une fois ?

CRISPIN.

A qui ? à vous même.

ORGON.

Ah ! ah ! voilà qui eſt ſingulier ! Liſons.

CRISPIN, *faiſant quelques pas pour ſortir.*

Oui, liſez.

ORGON.

Un moment, Monſieur le Virtuoſe.

CRISPIN.

Je ne m'en vais pas, Monſieur; je n'ai garde, je me promene.

ORGON.

Vous vous promenerez tantôt, reſtez-là. (*Il lit.*) » Je vous envoye quelqu'un » de ſûr pour vous informer de mes pro- » jets.

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

ORGON, *continue.*

» Ils vous paroîtront peut-être étranges; » mais dans la ſituation où nous ſommes, » il faut paſſer ſur bien des choſes.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, ſur bien des choſes.

ORGON, *continuant.*

» Mes vues ſont légitimes; tout vous » autoriſe: déterminez-vous, & me faites » réponſe, le tems preſſe.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, très-fort.

ORGON.

Et vous prétendez.....

CRISPIN.

Oui, Monſieur: connoiſſez-vous la Marquiſe de Flancſec?

ORGON.

Sans doute.

CRISPIN.

Y a-t-il long-tems que vous ne l'ayez vûe?

ORGON.

Vingt-cinq ou trente ans.

CRISPIN.

La reconnoîtriez-vous bien ?

ORGON.

Ma foi, je ne ſçais pas ; mais, qu'eſt-ce que cela a de commun....

CRISPIN.

C'eſt elle qui vous écrit.

ORGON.

Madame la Marquiſe de Flancſec ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

Air : *Comme un paſſager ſur l'Onde.*

Vous l'enflammez comme meche,
Et ſon cœur qu'amour deſſeche,
Vous déſire tous les jours ;
De même qu'un terrein aride,
Brûlé ſous la Zône-Torride,
De la pluie attend le ſecours.

Elle n'a point ceſſé de s'occuper de votre aimable perſonne, elle ne peut plus vivre ſans vous ; dans la ſituation où vous êtes, (remarquez-bien les termes de la Lettre,) dans la ſituation où vous êtes l'un & l'autre : c'eſt-à-dire, à votre âge, on prend peu garde à qui doit faire les avances

ces : ſes vûes ſont légitimes ; (encore la Lettre.) Elle veut vous épouſer, & vous donne par Contrat deux cent mille francs.

ORGON.

Ceci change la thèſe ! Elle vous a envoyé exprès de cent lieues ?

CRISPIN.

Elle eſt à Paris, Monſieur : elle vous a vû l'autre jour par hazard, elle a remarqué dans votre perſonne un certain accord harmonique, elle vous trouve une certaine figure cromatique, un regard majeur, qui tout à coup paſſant dans le Bemol... Enfin vous êtes à l'uniſſon de ſon cœur.

ORGON.

Voudriez-vous-bien m'en faire le portrait ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur : c'eſt une blonde....

ORGON.

Point du tout, c'eſt une brune.

CRISPIN.

Elle s'eſt corrigée de cela, elle a maintenant les cheveux d'un blond de quatre-vingts-ans le plus agréable du monde : c'eſt une femme charmante qui teſſe ſon

vin de Champagne, qui aime la danſe, le plaiſir ! ſe porte à merveille, à cela près de quelques petites diſſonnances de tempérament, de quelques petites fiévres tierces ou quartes, de quelques fauſſes quintes de toux. Ah ! vous en ſerez charmé : voici un petit brillant de cinq cent piſtoles, (*A part.*), qui ne vaut pas cent ſols.... qu'elle m'a chargé de vous offrir de ſa part.

ORGON.

Ceci mérite attention.

CRISPIN.

Air : *Tâtez-en, tourelourirette.*

La doſe de ſon âge eſt forte,
Mais celle de ſon bien l'emporte ;
Mettez l'un & l'autre à profit,
Formez le nœud quelle ſouhaite ;
Croyez-moi, faites-en emplette,
Si le cœur vous en dit.

ORGON.

Cette Dame me fait honneur & plaiſir : dites-moi ſa demeure.

CRISPIN.

Elle viendra, Monſieur, & je vais la chercher.

ORGON.

Eh ! dites-moi, je vous prie : ce jeune

homme qui eſt venu avec vous, quel eſt-il ?

CRISPIN.

C'eſt mon Prevôt, comme je vous ai dit ; je l'ai introduit afin que Mademoiſelle votre Pupille ne ſoupçonne pas que....

ORGON.

J'entends, j'entends, il faut de la prudence. Allez donc.

CRISPIN.

J'y cours.

SCENE X.

ORGON, *ſeul.*

S'Il dit vrai, c'eſt pour moi un avantage conſidérable, & je l'épouſerai... cependant :

Air : *O gué, lon la.*

Ma pupille gentille
M'échappera :
Non, au couvent la grille
M'en répondra ;
Dès que la Vieille partira,
Elle en ſortira,
Et m'épouſera,
O gué, lon, la, lan, lere,
O gué, lon, la.

Cette Marquiſe aime la gaité, je la divertirai tant qu'une indigeſtion de plaiſir l'enlevera un beau matin : il faut que j'aille donner quelques ordres pour ſa réception. Julie, venez-çà.

SCENE XI.

ORGON, JULIE.

ORGON.

IL va venir ici une Dame d'un certain âge, je vous prie de lui faire accueil ; ne lui parlez de rien, notre mariage ſera retardé de quelques jours.

JULIE.

Comment ! Monſieur.

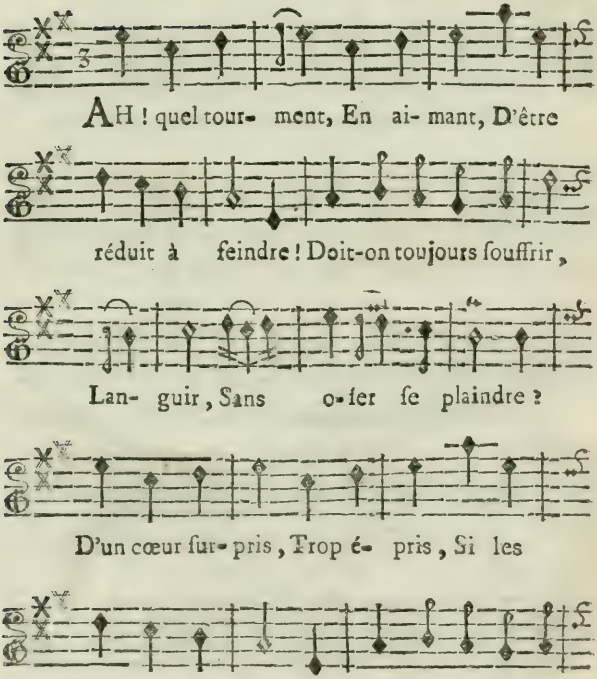
ORGON.

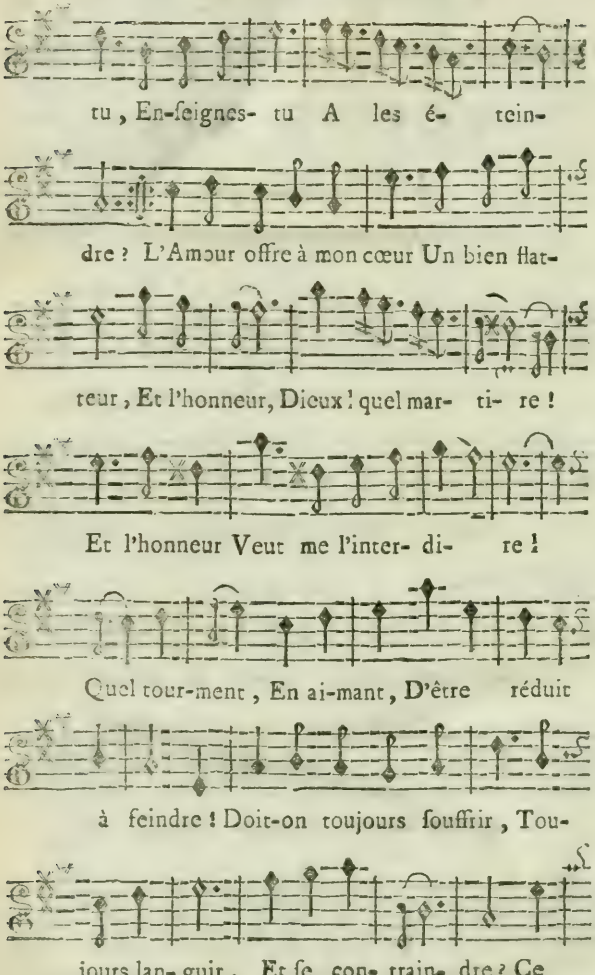
Ne t'inquiéte pas, ma Poule ; tu n'attendras pas long-tems.

SCENE XII.

JULIE, *seule.*

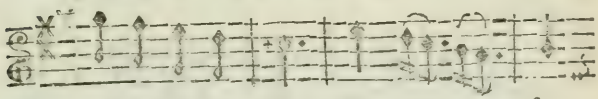
Air : *Dans ce verger.*




tu, En-feignes- tu A les é- tein-
dre ? L'Amour offre à mon cœur Un bien flat-
teur, Et l'honneur, Dieux ! quel mar- ti- re !
Et l'honneur Veut me l'inter- di- re !
Quel tour-ment, En ai-mant, D'être réduit
à feindre ! Doit-on toujours ſouffrir, Tou-
jours lan- guir, Et ſe con- train- dre ? Ce

feu que l'A- mour al- lu-me, Feu du dé-

ſir, Rien, rien ne peut l'affoi- blir. Plus

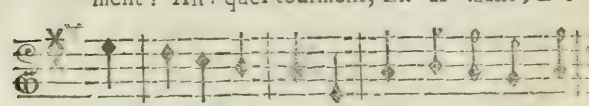


on veut le cou- vrir, Plus il con- fu-

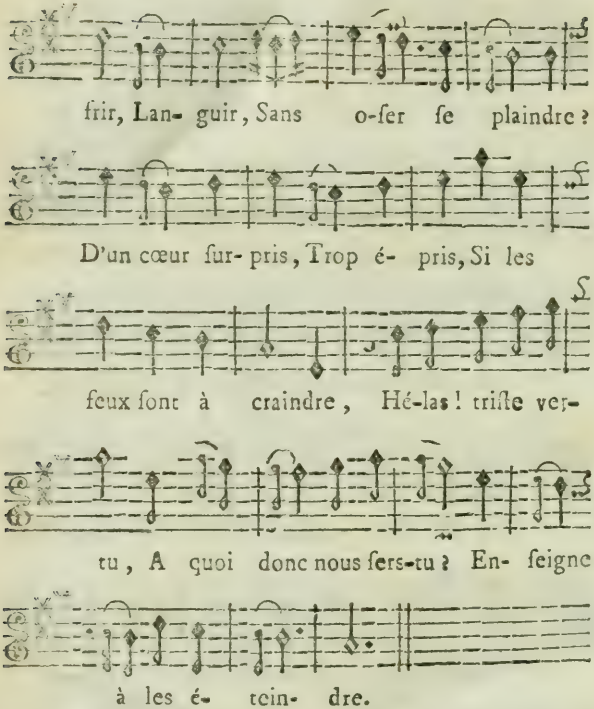
me. Un jeune a- mant, Vif & char- mant, Plaiſ-

ai-ſé- ment. Commande- t-on au ſenti-

ment? Ah! quel tourment, En ai- mant, D'é-



tre réduit à feindre! Doit-on toujours feu-



Voici mon tuteur, cachons-lui mon inquiétude.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIII.

ORGON, CRISPIN, *en Vieille.*

CRISPIN.

J'Ai reſté fille juſqu'à préſent pour l'amour de vous.

Air : *Griſélidis.*

ORGON, *à part.*

La vieille folle !

CRISPIN.

Je vous choisis, parce que vous n'êtes point de ces foux qui préférent les agrémens passagers de la jeunesse aux traits formés d'une Beauté sexagenaire.

ORGON.

Vous avez raison, la jeunesse est sujette à trop d'écarts, & l'honneur d'un mari...

CRISPIN.

Le vôtre ne court aucun risque avec moi.

ORGON.

J'en suis persuadé.

CRISPIN.

Air : *Vieillards de Thesée.*

Aux galants j'ai toujours fait la nique :
Oui, je suis unique
Sur un tel point.
Pour eux toujours altiere,
Je suis femme entiere,
Comme l'on n'en trouve point.
Fillette gentille,
Qui rit & babille,
M'amuse bien plus
Que toute la guenille
De leur Phébus.

Laissons cela, venons à nos affaires ;

je descends en ligne diagonale des plus nobles Maisons : ma famille vous est connue, je vous ai déclaré mon bien, je vous le donne en vous épousant, & pour vous prouver ma franchise, je vais vous faire un dédit de dix mille écus. Voilà du papier fort à propos.

ORGON, *pendant qu'elle écrit.*

On ne peut rien de plus gracieux !

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

Ma foi, ma foi, laissons la faire :
Après tout je ne risque rien
Je ne fais pas mauvaise affaire,
Elle me donne tout son bien ;
Qu'importe que chacun me fronde ?
De cet objet je suis tenté.
L'argent l'emporte, dans le Monde,
Sur l'esprit & sur la beauté.

CRISPIN.

Voilà qui est fait : tout ce que je vous recommande, c'est le secret ; car j'ai un neveu, Capitaine de Houssards, qui est d'une brûtalité sans bornes : il compte sur ma succession, & il n'épargneroit rien pour rompre ce mariage qui l'en frustrera.

ORGON.

Fiez-vous à ma discrétion.

CRISPIN, *pleurant.*

Croiriez-vous que le coquin travaille à me faire interdire ?

ORGON.

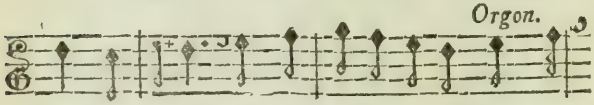
Quelle injuſtice !

CRISPIN

Air : *Mon petit chou.*

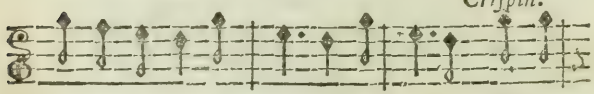
HAtons-nous, mon cher a- mant, De for- mer ce

Orgon.



nœud charmant. Ah ! quel ra-viſſement ! Quand vien-

Criſpin.



dra ce moment ? Ma poule, ma mi- e, Mon p'tit

ENSEMBLE.

chou. J'en meurs & d'amour & d'en- vie, Voyez-

vous ! J'en meurs & d'amour & d'en- vi- e.

CRISPIN.

Ne ſongeons donc plus qu'à nous réjouir ; je ſuis née dans le plaiſir ; j'ai vécu dans le plaiſir, & je mourrai dans le plaiſir.

ORGON.

C'eſt bien dit ; allez, laiſſez-moi faire ; je ferai ſi bien que le tems ne vous durera pas.

CRISPIN.

Ah ! que je vais donc bien me divertir ; lorſque (*Il touſſe.*) nous ſerons enſemble !

ORGON.

Vous touſſez fort.

CRISPIN.

Ce n'eſt rien ; le mariage emportera cela.

ORGON.

J'y compte bien : qu'eſt-ce qui nous vient encore ici ?

SCENE XIV.

ORGON, CRISPIN, *en Vieille*, CLITANDRE, *en Fripier, avec une longue & large redingotte.*

CLITANDRE.

MONSIEUR, ce ſont les Dominos que vous avez demandés à Monſieur Zerebabel votre Marchand Fripier ordinaire.

ORGON.

Ah ! je ſçais : vous êtes donc un nouveau garçon ? je ne vous ai pas encore vû chez lui.

CLITANDRE.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas ſon garçon ; mais je ſuis ſon Aſſocié : il a le diſtrict de la Boutique, & moi j'ai le diſtrict du Magaſin ; je fais les habits, & quand je prends la taille, j'habille ſi juſte, ſi juſte, qu'il n'y a rien de ſi juſte.

ORGON.

Oui ; témoin mon dernier habit que je n'ai jamais pû boutonner.

CLITANDRE.

Je n'épargne pourtant pas l'étoffe.

ORGON.

Non, pour vous, il y paroît; voyons vos Dominos.

CRISPIN, *à Orgon.*

Pourquoi faire ces Dominos ?

ORGON.

Je donne ce ſoir Bal pour divertir ma Pupille, que je remets demain au Couvent.

CRISPIN.

Vous donnez bal, Monſieur ? Ah ! quel plaiſir ! le Bal eſt ma folie.

Air : *Du Triomphe du Tems.*

Lorſque ma toux me met en peine,
Je la méne tambour battant,
Tant, tant, tant.
Ma voix s'éteint, mais je reprens haleine,
Tan, tan, tan, tan, tan,
Tout en ſautant. (*bis.*)

CLITANDRE, *à Orgon.*

Monſieur, voilà un Domino couleur de roſe & argent.

ORGON.

Comment ! comment ! je vous ai dit que je ne voulois rien d'apparent.

CLITANDRE.

En voici un autre qui eſt feuilles mortes.

ORGON.

Bon ; je prends celui-ci.

CRISPIN.

Et moi l'autre ; il eſt à propos que je me déguiſe pour n'être point reconnu, ſi le hazard amenoit mon Neveu.

ORGON.

Vous ferez fort bien. (*Il appelle.*) Julie, Julie.

CLITANDRE, *bas à Criſpin.*

As-tu réuſſi auprès de Julie ?

CRISPIN.

Donnez-vous patience : vous allez la voir ; ne faites ſemblant de rien.

SCENE XV.

Les Acteurs précédens, JULIE.

ORGON, *à Julie.*

JE vous permets pour la derniere fois le plaiſir de la danſe, à condition que vous ne vous ferez pas connoître, que vous ſerez toujours à côté de moi, & que vous ne profererez pas une ſeule parole, telle choſe qu'on vous diſe.

JULIE.

JULIE.

Vous ſerez ſatisfait.

ORGON, *lui montrant le Domino qui eſt ſur une chaiſe.*

Voilà le Domino que vous mettrez ; le capuchon y eſt-il ?

CLITANDRE.

Oui, Monſieur, très-grand & très-ample.

ORGON.

C'eſt comme je l'ai demandé.

CRISPIN, *à Clitandre.*

Aidez à préſent à Mademoiſelle. (*A Orgon.*) Me trouvez-vous bien ?

ORGON.

Très-bien.

CRISPIN.

Air : *Dérouillons.*

A bien danſer tenons nous prêts ;
Dérouillons, dérouillons, je vous prie,
Dérouillons, dérouillons nos jarrets.

(*Il fait danſer Orgon ſur la Ritournelle qui ſuit.*

CRISPIN.

Air : *L'aſthmatique de Rameau.*

Je me ſens...
Hors d'haleine....
Quelle peine!...
Quelle gêne!...
Je me ſens...
Hors d'haleine...
Quelle peine!
Je me rends.

ORGON.

Revenez, ma charmante.

CRISPIN.

Soutenez votre amante.

ORGON.

Que se disent-ils tout bas?

CRISPIN.

Ah! ne m'abandonnez pas.

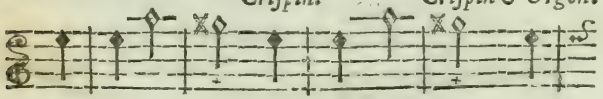
JULIE, *bas à Clitandre.*

MA tante ap- prouve votre ardeur; Je dois

Clitandre. *Orgon.*

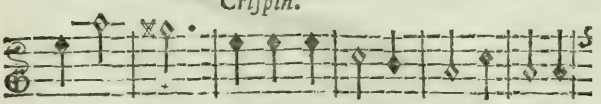
me rendre. Ah! quel bon-heur! Respi- rez

Crispin. *Crispin & Orgon.*



cet- te li- queur Je vous rends grace. Mon

Crispin.



t pe-tit cœur. Ce-la se pas-se, pas-se, pas-se;

Je vous rends grace, Mon pe- tit cœur.

Allons, allons, ce n'eſt rien ; & me voilà prête à danſer de plus belle.

ORGON.

Je vous aime de cette humeur. Monſieur le Frippier, Monſieur le Frippier !

CLITANDRE.

Monſieur !

ORGON.

Vous êtes bien longtems à paſſer un Domino ?

CLITANDRE.

Voilà qui eſt fait ; Mademoiſelle eſt-elle miſe à votre gré ?

ORGON.

Fort bien.

CLITANDRE.

Choiſiſſez parmi ces maſques.

CRISPIN.

Je prends celui-ci.

ORGON, *à Julie.*

Voilà le vôtre. (*A Clitandre.*) Combien vous faut-il, Monſieur le Frippier ?

CLITANDRE.

Vous vous moquez, Monſieur ; vous payerez le tout à la premiere occaſion.

ORGON.

Laiſſez-nous donc, on frappe; le monde s'aſſemble, je cours le recevoir. (*A Julie.*) Songez à ce que je vous ai dit; toujours auprès de moi, & pas un mot. (*Il ſort.*)

SCENE XVI.

JULIE, CRISPIN.

CRISPIN.

EH! bien, Mademoiſelle, votre cher Clitandre vient ſans doute de vous mettre au fait? Nos projets ſont-ils de votre goût?

JULIE.

Beaucoup, mais....

CRISPIN.

Il n'eſt pas queſtion de mais.... nous agiſſons, vous le ſçavez, par ordre de Madame votre Tante: votre Tuteur doit demain vous conduire au Couvent.

JULIE.

Ceci me détermine.

CRISPIN.

Prévenons-le. Suivons notre deſſein; on vient: je vais vous le détailler à l'écart.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, LES GENS DU BAL.

ORGON.

(Criſpin & Julie paroiſſent après avoir fait un troc de leurs Dominos & de leurs Maſques, de façon que Criſpin paſſe pour Julie, & Julie paſſe pour Criſpin, Orgon prend Julie pour danſer, la croyant la vieille Marquiſe.)

ORGON, *à Julie.*

ALLONS, Madame, un Menuet à nous deux. (*Ils danſent.*) (*On frappe.*) Qui diantre frappe ainſi ?

SCENE XVIII.

Les Acteurs précédens, CLITANDRE, *en Capitaine de Houſſards, avec de larges mouſtaches.*

CLITANDRE, *entrant bruſquement.*

ALTE-là ! Meſſieurs, que perſonne ne bronche; je cherche ici... (*A Julie.*) Ah ! c'eſt vous-même ; je vous recon-

nois à ce Domino : le Frippier m'a inſtruit de tout. Ventrebleu ! ma Tante, j'apprends de belles nouvelles ! vous voulez prendre un Mari pour me deshériter ! Oh ! parbleu, j'y mettrai bon ordre. Vous avez jadis eû ſoin de ma conduite ; c'eſt à moi maintenant à veiller ſur la vôtre.

ORGON, *à Julie.*

Vous endurez cela, Madame, parlez-lui donc.

JULIE, *touſſe en imitant Criſpin.*

Hou ! hou ! hou !

CLITANDRE.

Quel eſt le fat
Qui la courtiſe,
Et le pied plat
Qui l'autoriſe
Dans ſa ſottiſe ?
Qu'on me le diſe.

ORGON.

Point de courroux.

CLITANDRE.

N'eſt-ce point vous ?
Qu'on me le diſe.

ORGON.

Ce n'eſt point moi...
Parlez.

CLITANDRE.

Hen, quoi !

ORGON.

Ce n'eſt pas moi.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas toi ?
D'un coup de ſabre,
Flin, flan, flan,
Je le délabre
Dans un inſtant,
Je le délabre.

ORGON.

Ce n'eſt pas moi,

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas toi ?
Que l'on me diſe
Qui la courtiſe,
Qui l'autoriſe
Dans ſa ſottiſe ;
Je fais voler avec ce fer
Sa tête en l'air
Comme un éclair :
Je fais rouler ſa tête en bas,
D'un tour de bras,
A deux cents pas ;
Voler, rouler ſa tête en bas,
A deux cents pas.

ORGON.

Ah ! quel homme !

CLITANDRE, *à Julie.*

Air : *A l'envers.*

Allons, Madame ; dépêchez,
Marchez, marchez.
(Se tournant vers l'assemblée.)
Parmi vous si quelqu'un souffle,
D'un revers,
Je vous jette le marousle
A l'envers.
(Il emmene Julie, qui fait un signe d'adieu à Orgon.)

SCENE XIX, *& derniere.*

ORGON, CRISPIN, LES MASQUES.

ORGON.

MON mariage est rompu ; mais ce qui me console, c'est que ce brillant est un très-bon effet, & nous verrons ce que l'on pourra faire du dédit. (*A Crispin qui veut sortir.*) Où allez-vous, Julie ?

CRISPIN, *se démasquant.*

Suivre mon Maître, qui conduit Julie chez sa Tante Dorimene.

ORGON.

Ciel ! que vois-je ? je suis assassiné ! tu es du complot, maudite Vieille !

CRISPIN.

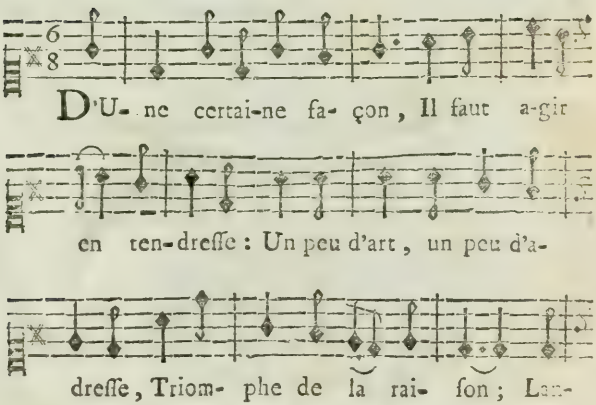
Vous me faites tort ; Monſieur, je ne mérite pas plus cette qualité que celle de Maître à danſer & de Muſicien ; je ſuis le Valet de Clitandre.

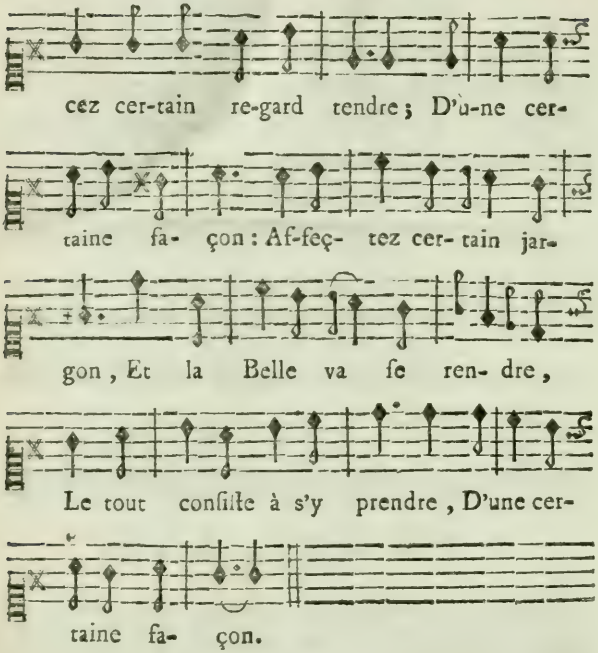
ORGON.

Ah ! traître, tu me répondras de tout.

[*Orgon veut courir après Criſpin : les maſques l'arrêtent en danſant autour de lui ; ce qui forme une contredanſe, à la fin de laquelle il s'échappe & les maſques le ſuivent.*]

VAUDEVILLE.





D'une certaine façon,
Un certain déſir s'exprime :
Filles dont le cœur s'imprime
Des attraits d'un beau Garçon,
Baiſſez les yeux d'un air tendre,
D'une certaine façon ;
Parlez-lui d'un certain ton :
Vous ſçavez vous faire entendre,
Quand vous voulez vous y prendre
D'une certaine façon.

D'une certaine façon,
Avec ſa femme il faut vivre;
Aux ſoupçons, fou qui ſe livre:
L'Enfer eſt dans la maiſon.
Si l'Epouſe eſt trop volage
D'une certaine façon,
Le courroux eſt de ſaiſon:
Mais ne faites point tapage,
Pour le peu qu'elle ſoit ſage
D'une certaine façon.

D'une certaine façon,
Aux Joueuſes ſans reſſource
Un Traitant offre ſa bourſe,
Sans Billet ni caution:
A l'accepter on héſite
D'une certaine façon.
On ſe fait une raiſon;
De cet argent on profite,
Et le tems vient qu'on s'acquitte
D'une certaine façon.

D'une certaine façon,
Dorine reçoit grand Monde;
Chez elle chacun abonde,
Cela fonde la maiſon;
Elle arrive de Bretagne

D'une certaine façon.
Peut-on en médire ? . . Non :
La foule qui l'accompagne
Sont des Couſins de Campagne
D'une certaine façon.

D'une certaine façon,
On ſoumet Fille novice ;
Et dans ſon cœur ſans malice
L'Amour gliſſe ſon poiſon.
Un Plumet amoureux d'elle
D'une certaine façon,
Sous un maſque de raiſon,
Fait ſi bien l'amant fidele,
Qu'il épouſe enfin la Belle
D'une certaine façon.

D'une certaine façon,
On parvient à la fortune ;
Vous qui voulez en faire une
Retenez cette leçon :
D'une femme on ſe renomme,
D'une certaine façon ;
Elle vous donne un Patron :
Soyez actif, œconome :
Il ſuffit d'être honnête-homme
D'une certaine façon.

FIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de sa Composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer & réimprimer lesdites Oeuvres autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter lesdites Oeuvres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous depens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & reimpression desdites Oeuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contresel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Oeuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre

très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Oeuvres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septiéme jour du mois d'Avril, l'An de grace mil sept cent cinquante-neuf, & de notre regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris. N. 521. fol. 353, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, s'ils n'en sont les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN. Syndic.

J'ai cedé mon présent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouisse, lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante suivant l'accord fait entre nous ; à Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.

Suite des Comédies Françoiſe & Italienne, Parodies & Opéra-Comiques, qui ſe vendent détachés.

De M. FAVART, avec la Muſique du Théâtre Italien.

Hippolite & Aricie.
Les Amans inquiets.
Les Indes danſantes.
Muſique des Indes danſantes.
Les Amours champêtres.
Fanfale, Parodie.
La Coquette trompée, Comédie.
Tircis & Doriſthée.
Baïocco, Parodie.
Raton & Roſette.
Muſique de Raton & Roſette.
Zéphyre & Fleurette.
La Bohemienne, comédie.
La Muſique de la Bohem. 2 Parties,
Ninette a la Cour, Comédie.
La Muſique de Ninette, 4 parties.
Les Chinois, comedie.
La Muſique des Chinois.
La Nôce interrompue.
La ſoirée des Boulevards.
La Muſique de la ſoirée.
Supplement a la Soirée.
Petrine, Parodie de Proſerpine.
Les Amours de Baſtien & Baſtienne.
La Fete d'Amour comédie.
Les Enlorcelés, ou Jeannot & Jeann.
La Fille mal gardée, Parodie.
Muſique de la Fille mal gardée.
La Fortune au Village
Annette & Lubin, Comédie.
Soliman ſecond, Comédie.
Ariettes de Soliman ſecond.

Opera-Comiques & Parodies, & Muſiques du même.

Muſique des Nymphes de Diane.
Muſique d'Acajou.
Cythere aſſiégé Opera comique.
Muſique de Cythere aſſiegé.
Moulinet premier.
La Servante juſtifiée, Opera com.
La Chercheuſe d'Eſprit.
Le prix de Cythere.
Dom Quichotte, Opera.
Le Coq du Village.
Les Batteliers de S. Cloud, Op. com.
La Coquette ſans le ſçavoir, Op. c.
Acajou, Opera Comique.
Amours Grivois Opera comique.
L'Amour au Village, Opera com.
Théſée, Parodie.
Le Bal de Strasbourg.
Les jeunes Mariés, Opera comique.
L'Amour impromptu, Parodie
Les Nymphes de Diane, Op. com.
Le Mariage par eſcalade, Op. com.
La Répétition interrompue, Op. c.
La Parodie au Parnaſſe, Opera com.
Le Retour de l'Opera comique.
Départ de l'Opera-comique.
La Reſſource des Théâtres.
Le Bal Bourgeois, Opera comique.

De M. VADE', *avec les airs notés.*

La Fileuſe, Parodie.
Le Poirier, Opera comique.
Le Bouquet du Roi.
Le Sulfilant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodies.
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La nouvelle Baſtienne.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Parodie.
Le Confident heureux.
Follette ou l'Enfant gâté.
Nicaiſe, Opera comique.
Les Racoleurs, Opera comique.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais plaiſant, Opera com.
La Canadienne, comédie.
La Pipe caſſée, Poëme.
Les Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouillere.
Le Tome quatriéme, contenant les Amans conſtans juſqu'au trépas, des Fables & Contes.
Le Recueil de Chanſons avec la Muſique.
La Veuve indéciſe, Parodie.

De M. ANSEAUME.

Le Monde renverſé.
Berthold à la Ville, avec les Ariettes.
Le Chinois poli en France.
Les Amans trompés, Opera com.
La fauſſe Aventuriere.
Le Peintre amoureux de ſon Modele.
Le Docteur Sangrado, Opera com.
Le Medecin d'Amour.
Les Ariettes du Medecin d'Amour.
Cendrillon, Opera comique.
L'Ivrogne corrigé, Opera comique.
Ariettes de l'Ivrogne corrigé.
Le Maître d'Ecole, Opera comique.
Le Procès des Ariettes, Op. Com.

Suite des Opera-Comiques de differens Auteurs.

Le Devin de village, Opera.

Le Retour favorable.
La Rose ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir Magique.
Le Rossignol, avec la Musique.
Le Dîner des Petits Soupers.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe enchantée.
Les Folles, Opera Comique.
Le Plaisir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zephire & Flore.
La Péruvienne.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohemienne, avec la Musique.
Le Diable à quatre, avec les Ariettes.
Les Amours Grenadiers.
Le Quartier Général, Opera Com.
Le Faux Dervis, Opera Comique.
Le Nouvelliste, Opera Comique.
Gilles, Garçon Peintre.
Le Magazin des Modernes.
L'heureux Déguisement.
Les Ariettes de l'heureux Déguisem.
Blaise le Savetier, Opera Comique.
La Musique du même.
Le Maître en Droit.
Ariettes du Maître en Droit.
Le Cadi dupé, Opera Comique.
Le Soldat Magicien, Op. Com.
Les Précautions Inutiles, Op Com.
Le Compliment sans Compliment.
Georget & Georgette, Opera-Com.
Le Tonnelier, Opera Comique.
Les Adieux de l'Opéra-Comique.
Sancho Pança.

Choix de Pièces du Théâtre de Campagne, représentées dans les sociétés, in-8°.

Les deux Biscuits, Tragédie.
L'Eunuque, Parade.
Agathe, ou la chaste Princesse.
Syrop-au-cul, Tragédie.
Le Pot-de-Chambre cassé.
Madame Engueule, Parade.

Théâtre Bourgeois, in-12.

Le Marchand de Londres, Tragédie.
Momus Philosophe, Comédie.
L'Electre d'Euripide, Tragédie.
Abailard & Héloïse.
L'Orphelin, Tragédie Chinoise.
La Mélinnoise, Comédie.
La mort de Goret, Tragédie.
La Banqueroute, Comédie.
La Femme Docteur, Comédie.

PIECES ANCIENNES DE'TACHE'ES.

Tragédies.

Agasis, Tragédie.
Andromaque, Tragédie.
Ariane, Tragédie.
Athalie, Tragédie sainte.
Catilina, Tragédie.
Cinna, Tragédie.
Electre, *de Crebillon.*
Electre, *de Longepierre.*
Esther, Tragédie.
Iphigénie, Tragédie.
Inès de Castro, Tragédie.
Manlius, Tragédie.
Mort de Séjan, Tragédie.
Médée, *de Longepierre*, Tragédie.
Penelope.
Progné, Tragédie.
Polieucte, Tragédie Sainte.
Pirrhus, *de Crébillon.*
Rhadamiste & Zénobie.
Rodogune, Tragédie.
Sinoris, Tragédie.

Comédies par affortiment.

Aveugle clair-voyant.
Amour Medecin.
Andrienne.
Bon Soldat.
Comédie sans titre, ou le Mercure.
Coupe enchantée.
Cocher, Comédie.
Cocu imaginaire.
Crispin Médecin.
Crispin rival de son Maître.
Deuil, Comédie.
Epreuve réciproque.
Esope à la Cour.
Esope à la Ville.
Esprit Follet.
Faucon, Comédie.
Femmes sçavantes.
Femme Juge & Partie.
La femme Docteur, Comédie.
Galant Coureur.
Galant Jardinier.
Homme a bonnes fortunes.
Joueur, *de Regnard.*
Mari retrouvé
Mere Coquette.
Le Méchant, Comédie.
Médée & Jason, Parodie.
Muet, Comédie
Nouveauté, Comédie.
Le Nouveau Monde.
Prix de la Beauté, Pastorale.
Le Port de Mer, Comédie.
Retour imprévu.
Sicilien ou l'Amour Peintre.
Trois Cousines.
Turcaret, Comédie.
Venceslas, Comédie.
Vendanges de Surenne.

Opera Comiques.

L'Amante retrouvée, Opera Com.
Les quatre Marjannes, Opera Com.
Les Pelerins de la Mecque, Opera C.
La Magie inutile.
Les Bergers de qualité, Parodie.

ML
49
A2F3
t.8

Favart, Charles Simon
Theatre de Favart

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

SS

MUSIC, UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 04079 0313